N° 266 31° Année Juin Juillet 1944

Cahiers du Sud

Tome XXI. — 2me Semestre 1944

JE ME SOUVIENS DE VOUS MES CAMARADES

A Suzanne SAVIGNONI.

Je me souviens de vous mes camarades et je vous appelle
ce soir près de moi
Je n'ai pas perdu en moi vos visages et vos gestes — tes
yeux doux Mamadou Sibi
Tes belles mains nerveuses, Philou — Ta sûre et silen-
cieuse amitié, François.
En moi retentit encore le cri sauvage que tu poussais
à fond de cale.
Quand la benne se renversait et que les mattes de nickel
lourdes comme ce soir ma peine
Faisaient bondir le paillol de bois dans des volutes de
poussière.

Je vous appelle doucement — chacun par votre nom —
mais toi, pourquoi te nommerai-je ?
Avais-tu seulement un nom et si le pasteur ou le curé a
choisi pour toi dans la troupe de ses saints,
Un patron — si ta mère, la popinée — a eu le même
désir
Ce patron, pêcheur, artisan ou soldat, avait-il comme toi,
ces terribles yeux tendres
Et cette gorge palpitante où je voyais battre l'amitié ?

Je vous appelle doucement comme le mousse des voiliers
sous les focs pesants

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Sifflait gentiment le vent, sans lui poser de conditions.
Du fond de la mort, Mamadou Sibi, que mon appel te touche
Rassemble autour de son cœur la vie, ouvre à nouveau tes yeux
Je vois déjà venir vers moi ta silhouette dansante, la grâce de ton pays,
Les îles de Los touffues comme ta chevelure et les belles fleurs de tes paumes violettes se tendent vers moi.

Je vous appelle doucement — J'ai délaissé mes amours et les vôtres
Et, tout comme dans un poème romantique il pleut au cœur de la ville mouillée
Mais je ne suis pas romantique, du moins pas ce soir
Des encriers devant moi, un téléphone, des piles de papier
Mais rien, ni les dossiers — rouges, verts, jaunes — ni les doubles fenêtres, ni les platanes ruisselants,
Ni la cheminée empire, cristalline comme du sucre
Ne pourra tarir en moi votre souffle marin.

Je vous appelle doucement et je sais que vous ne resterez pas insensibles à la voix qui vous presse.
Chacun d'après son caractère viendra me retrouver, tôt ou tard. Je sais qui sera le dernier,
Johny Sobota — Toujours avide des hommes, quel spectacle te retient encore loin de moi ?
J'attends sans impatience, déjà tu détournes tes yeux. Par delà la solitude marine
Dans les sables de Baltimore je vois rouler tes vastes épaules.
Tu laisses la rivière derrière toi et déjà me rejoins.

Je vous appelle doucement — A vous mes camarades Sibi le mort, donne l'exemple
Il a retrouvé pour moi, encore un coup, ses vieux gestes de vivant.
Quand nous quittions le quart à minuit, je descendais de la passerelle, il montait de la chaufferie
Et le froid d'en haut et la chaleur d'en bas faisaient autour de nous une douce tiédeur
Frères et réunis malgré la mort, j'entends que résonne la nuit à coups de ringard

Dans la cuisine battante au vent, je te regarde encore
préparer la soupe à l'oignon.

Je vous appelle doucement, et pour toi, Philou, plus de
douceur et plus de précaution
Nous avons longtemps navigué ensemble — Ton caisson
était le mien,
Mieux que tous tu savais donner, mais je ne veux me
souvenir de toi que pour t'avoir quitté
Le port, le jour, l'année, je ne me souviens pas. Mais je
garde comme une vivante blessure,
Dans ton long visage aux mille rides, pendant que tes
mains sur la lisse reposaient inertes
Le douloureux étonnement de ton regard d'eau pâle.

Je vous appelle doucement et tous vous m'êtes fidèles.
Toi dont je n'ai jamais su le nom
Tu viens naturellement te placer avec les vieux amis.
Tu es mon camarade,
Pour toi je n'ai pas su, mais j'ai deviné, pour toi je n'ai
pas goûté, mais j'ai pressenti
Pendant que nos deux bateaux mouillés et amarrés en
couple échangeaient leurs cales pleines
Je regardais avidement la grâce de tes gestes et sous le
haut chapeau de paille tahitien
Ton cou de gentilhomme où battait faiblement une
chaîne d'or.

Je vous appelle doucement. Et toi, malgré que j'ai besoin
de te secouer dur, pas de cris.
Tu as grandi tout droit à travers ton enfance, la fraîcheur
du temps de tes pieds nus
Tu as toujours tes mêmes gestes rapides : la même
impatience et ta bouche boudeuse.
Tes yeux sont toujours bleus comme ton vêtement, bleus
comme le ciel du matin quand l'horizon
recule
Que le premier lieutenant secouant la nuit de ses épaules
sort de la chambre de veille
Fait tourner l'alidade et prend l'amplitude du soleil
naissant.

Je vous appelle doucement, mais toi, dans quelle langue
si ce n'est celle d'un cœur impatient.

Le pavillon grec bleu tendre et blanc pendait sous la chaleur muette
Le jour vous dormiez dans les faux-ponts, la nuit tapait du doigt sur votre coque saignante
Tes cheveux blonds faisaient la première lumière et, roi sans couronne
Je voyais ton bras rapide se ruer sur la guitare, pendant qu'autour de toi
Se pressait un équipage sans nation, sauvage et secret.

Je pourrais allonger la liste et grouper autour de moi tous mes camarades,
Ceux que j'ai connus intimement, ceux que j'ai devinés miens dans un clin d'œil,
Les mains que j'ai serrées et celles que j'ai vues de loin poussant l'épissoir ou tremblantes sur les manettes des treuils.
A quoi bon ? Sous la pluie d'automne, fantômes légers je vous vois à travers mes vitres
Et je ne sais que regretter le plus, de me voir séparé de vous par cette simple et dure transparence
Ou de lire dans vos yeux le plus naïf étonnement.

Je vous ai appelés, mes camarades, et vous êtes tous venus. Par dessus les épaules pressées de tous les autres
Je vois le feutre cabossé de Johny, Philou, mon beau Philou et son foulard de soie
Le Grec a saisi sa guitare et je sens ses doigts pressentir le plaisir.
Vous êtes tous là, dockers, novices, matelots, soutiers et chauffeurs
Mamadou, tu restes le plus vivant de tous, que ta main se tende vers la mienne
Un seul geste de toi et notre absence éclatera en morceaux.
Je me souviens de vous, mes camarades.

PRESENTATION ET ADIEU

C'est un jour comme les autres, humble et pénétré de la puissance de Dieu,
Un jour que je peux serrer contre moi et toucher avec mes doigts timides
De sentir tant de bonheur et de vérité en mangeant le pain de chaque jour.
Ma course s'accomplit, et je veux pour le prix de tant d'amour et de richesses
O Dieu dont le regard pèse sur mes épaules et qui conduis ma force
Te rendre grâces le premier comme il se doit de m'avoir présenté ma femme.

O Dieu compatissant, les morts qui t'ont rejoint, daigne qu'ils me visitent.
Je les attends sans peur parce que je sais les voir. Dans les rives de sable
Doucement ils se lèvent et sans bruit ni soupir leur cercle se referme
Autour de moi, prisonnier plein d'espoir et comme eux délivré
Morts de leur belle mort, morts ravis à l'oubli sans un dernier sourire
Morts sanglants, morts charmants, je vous présente ma femme.

Amis, ô morts mes camarades, ne vous étonnez pas de la voir près de vous,
Vieux routiers de la mer, mes frères de la côte, tous deux accueillez-nous.
Dans vos rangs je l'ai prise et son sang vaut le vôtre, versé pour le plaisir,
Versé sans hésiter, parce que Dieu décide et qu'il faut s'en aller,

Versé dans un sanglot, les yeux tournés vers le port qui s'éloigne,
Morts soumis, morts révoltés, il était temps que je vous présente ma femme.

Amis, mes compagnons qui tendiez vers ma main votre main de jeunesse,
Votre main de plaisir, votre main de travail, vous tous qui m'entouriez
Mon salut confiant, le cri de ce bonheur puisqu'il faut qu'il éclate,
La mer, la vaste mer reine de nos désirs nous réunit encore
Mais j'ai pris pour miroir les yeux sans fond de cette vie ardente
Mes amis dispersés et toujours près de moi, je veux vous présenter ma femme.

Que tous les navires errants hissent une couronne de flammes
Courant aux drisses et tracent sur la mer le nom de mon amie
Le vent des traversées étale sur le ciel les figures du rêve
Les guidons, les rades oubliées et tous les pavillons de compagnie
Vous, du Nord et du Sud, préparez pour la voir le grand pavois de fête
O peuple de la mer, je viens te présenter ma femme.

Laisse écarter du vent les brumes vagabondes au creux de ton plaisir
Mer innombrable, elle vient avec moi poussée du candide désir
De te voir désarmée et nue, précieuse ennemie, devant ses mains tremblantes
Qu'elle étend sur ton vol immobile, charmeuse des désirs vaincus.
Autrefois sans faiblir je ne pouvais subir l'éclat de ton regard avide
Mais aujourd'hui, venant sans peur vers toi, je te présente ma femme.

Je n'ai pas renié ce qui fut ma richesse, la fierté de mon cœur,
La force de mes bras et le frisson ardent de ma chair bienheureuse,

Nageur lassé, soutenu, étalé sur tes eaux comme un ventre amoureux,
Ton éclat, les chansons de la nuit, la profondeur de tes secrets abîmes,
Tout ce qui fut ta joie, tout ce que tu m'as pris, tout ce que j'ai donné,
En elle je le veux, je l'ai eu pour moi seul et je te présente ma femme.

Un lent oiseau de mer parcourt pour moi les pays des escales
Et porte mon dernier salut à ceux que je ne verrai plus,
Docks de midi épuisés de soleil, premiers regards d'un monde qui s'éveille
Ses cheveux noirs brillaient au couvert de vos arbres, îles perdues
Je reconnais dans la paix du matin les collines comme ses seins
Je n'ai plus rien pour vous, que de vous présenter ma femme.

Ceux qui m'ont tant bercé au temps de mon enfance, New-York, Raiatea,
Amarré à ta chair amère Colon, Miami déchaînée, suante Douala,
Takoradi éblouissant dans un coup de cymbales, le doux chant de Suva,
Sable noir de Nouka-Hiva, triste Tristao, tes portes d'or San-Francisco,
Adieu mes oubliés, il n'est de plus beau nom que le nom de Suzanne
Rien qu'avec ce seul mot je peux vous présenter ma femme.

C'est un jour comme les autres et je suis un homme parmi les hommes
Fort de ma force mais humble et confiant dans ta puissance, O Dieu
Tu m'as donné beaucoup, mais plus que tout, tu m'as donné ma femme
Et nous viendrons quand tu voudras, moi grand, elle petite et sa main dans ma main
Mes amis, mes amours, mes ports, mes morts, adieu je suis heureux
J'ai fait ce que je vous devais, je vous ai présenté ma femme.

LA BOUEE-VACHE

A MA MERE,

Nœud de veines au creux de la saignée, réseau invisible
Frémissant de la caresse de l'air sur l'air, de l'onde sur l'onde
Friselis des branches à l'envers du soir immobile
Autour de ton étoile rayonnante frappent les coups sourds des hélices.

American Farmer, Miraflorès, Wahéhé, Notre-Dame des Neiges,
Lourds et ruisselants de rouille se rassemblent autour de ton cri fabuleux.
Banfora, Eridan, Motrix, Marymar et Saint-Michel Archange
Oublieux des palmes et des rades croisent leurs routes autour du cri brumeux.

Pour retrouver parmi la nuit qui monte, le cœur, les chants, le perron de Tara
Elle vient de la mer, ses pieds font jaillir de leur course les fleurs légères du coton
Suzanne du matin, Suzanne allongée dans les menthes, Suzanne en robe de linon
Il suffit entre des mains fidèles de souffler doucement dans un ocarina.

Le silence de l'aube est autour d'eux comme une eau qui les presse
Le gaillard dansant sort des brumes de la nuit.
L'homme de barre sent venir le jour peser sur son épaule et tresse
De ses mains, la rose des vents, inlassable figure de l'oubli.

Elle monte, elle monte, l'angoisse de quatre heures
Le timonier pique les quatre coups doubles du quart
Les pieds nus du Chinois s'arrêtent sur l'échelle, il écoute et pleure
Du fond de la mer, rauque, obstiné, le cri de cauchemar.

Le boy tend vers le ciel la même offrande où roule
La pâle orange du matin, le premier lieutenant se résigne à son sort
Frappe du plat des mains la lisse, l'homme de veille hisse les boules,
La bouée-vache est là, pesante sur la houle à trois-quarts par babord.

Assis sur son banc de voilier, il tire et pique la toile de tente
De ses pieds, de sa main, de ses yeux il touche la douceur du monde
La mer autour de lui vire, dévoilant sans pudeur ses frais dessous de femme
Les longues cuisses d'Andalouse, l'écume rousse dans la mousse de ses dentelles.

A pleins bras, à pleines mains, il voudrait s'en baigner le visage
Aspirer à grand bruit comme elle bouillonne au matin dans les dalots
Cette eau vivante, ennuyée de venir, pressée de disparaître,
Peignée par les longs doigts du vent et giflant les hublots.

Tes bras s'ouvrent en vain, la toile croule en lourds plis sur tes genoux
Dieu de la mer, prisonnier immobile parmi les attributs marins
Cabestans, pavillon, guindeau, bosses en chaîne ; résigne-toi et couds
Etroitement contre ta chair la trame des regrets dans les nœuds du Destin.

Gardienne de la mer, gardienne du silence, étends sur lui ta main
Sur le pont de minuit le clou sanglant où les ventres s'arrachent

Grandit, il entend le souffle de ton fils, il voit se déchirer
son sein
Montre-lui son pré dans les mille cloches des vagues,
au beau milieu, sa vache.

Pour des relents d'Afrique en son rêve enfiévré
Se lève en son sommeil les pieds tapants et les yeux de
gazelle
Matelot couché nu sur le tapis volant, fuis, elle
Crie pour toi, infidèle mourant à son appel voué.

Cri dansant, la flûte d'un enfant sur le sable mouillé
Balançant dans le ciel un songe rituel de fêtes, de
grenades
Entr'ouvertes, aux grains glacés roulant entre ses doigts,
de rades
Endormies, d'amour et de remords et pour ses yeux
fermés,

Cri dansant, toute la mer ouvrant un gouffre de délices
Sans cesse palpitant, sans cesse renaissant dans sa fuite
exilée
Le timonier chantant, les soutiers du matin accoudés
à la lisse
Tournant vers toi leur visage fardé, éblouis et vaincus
ne peuvent t'échapper.

Cri dansant, pour vaincre ton appel il n'est pas force
d'homme
Tu te ris du sommeil, des luttes de l'enfant et du rêve
éveillé
American Farmer, Marymar, Wahéhé et Saint-Michel
Archange
En vain de l'horizon venus, vous mêlez vos fumées.

Mains aux doigts innombrables, yeux, tête, corps et
ventre
Unis et fondus dans la parfaite union du désir acharné
Perce, crève, dépasse le poids de l'air, de l'eau et rentre
En toi libre des mille formes du soleil par le vent traversé.

Un bouquet de chairs épanouies glisse, glisse au long
de ton orin
Au cœur du silence figé. Il fuit ton cri de terre grasse

Les eaux légères, l'éternel salut des ombelles du printemps
et de l'écume
Il fuit le sang du jour, les noms de cuivre et les regards
marins.

TOMBEAU DE RAPHAEL SALEMME

Comme autrefois, de notre solitude pesant contre l'épaule
de la nuit
Autour de nous entends-tu encore le tendre bruissement
de la mer ?
Comme autrefois écoute, et la soie de la mer et ton sang
qui revit.
Philou, mon beau Philou sur les quais du silence laisse
ton faux semblant
Dépouillée de ta mort, les couronnes de lierre, le marbre
et les vains ornements.
Viens-t'en vers moi vivant, tu me tiens, je te tiens et
rien ne nous sépare.

Debout, laisse à leur juste sort ceux qui furent des ombres
Et marche indifférent sur les feuilles et le sable sec
des allées.
Je vois dans le matin venir vers moi le Philou du
dimanche
Balançant ses épaules au rythme marin de son sang
retrouvé,
Je vois comme autrefois, comme aujourd'hui passer
entre les branches,
Le foulard de soie blanche, le bleu de Canton, les souliers
bien cirés.

Dimanche dans le ciel, dimanche sur la terre et ta voix
que j'entends,

Grave, douce, pressée et rapide et joyeuse, vivante avec le vent.
Qui nous pousse tous deux de sa main fraternelle,
Vent venu de la mer, vent de la mer qui déchire la mort,
Mes bras s'ouvrent pour toi, enfin que ton rire étincelle,
Nous deux unis, mieux que la vie, nous trouverons le port.

Dans l'odeur des fruits mûrs pendent les mains des palmes
Ventre de femme, le sable et sa mousse d'argent
Etendu et serein que de tes yeux le ciel tremblant se pose
Sur l'autre ciel où tu revois l'oubli, la joie et la paix des amants.
Bientôt je subirai, triomphante vertu, ta liberté, Philou,
Et les anges du ciel crieront sur notre tête, larguez tout, larguez tout.

Echappés à leurs sorts, reviens ves moi que les dieux abandonnent
Les dieux muets assis jusqu'au bout de la nuit nous attendrons en vain.
Allongé contre toi, j'entends monter le flot, le fracas de ton âme.
Jaillissant sur la mer comme autrefois, ravis, le salut du matin.
Je vois bouger tes mains qui reprennent en jouant pour ton homme de barre
Les gestes rituels de la rose des vents, de la paumelle et du verre de vin.

Ni passé, ni futur, frontières indécises ne révèlent à mon cœur
Mon Philou deviné. Pour moi tu te délies, pour moi tu veux renaître,
Et mes yeux éblouis et ma bouche fermée ne peuvent reconnaître
Cet élan retenu, ce mystère fermé qui touchait au bonheur.
Notre premier regard, nos premières paroles, souvenirs prisonniers
Du poids de vos mensonges, laissez-moi nu et délivré.

Délivré, triomphant, accueille-moi, Philou, mon camarade,

Dans les parages où tu navigues en éternel été,
Je veux suivre ta route, à chaque quart te relever.
Mon sommeil s'est enfui et je monte à la barre
Je viens vers toi Philou, je suis enfin paré
Retourne-toi et donne-moi la route, ô, divin timonier.

Germain DOMERGUE.

LARRIOS

Etait-ce toujours le hasard qui te mettait sur mon chemin, là où je m'attendais le moins à te trouver, dans les endroits les plus disparates du monde ? Pourquoi fallait-il te retrouver tout le temps puisque chaque fois je te perdis plus éperdument ? Je ne puis croire à une fatalité, n'ayant jamais partagé ton sort. A peine l'ai-je effleuré, et je n'ai pas vécu assez longtemps pour savoir s'il en a jamais été altéré.

Etait-ce un hasard chaque fois ? Sinon, quelle providence maléfique a voulu que je te rencontre à quatre reprises, dans les circonstances les plus bizarres — pour te reperdre presque aussitôt ?

Il y a longtemps que ça a commencé. L'Europe n'en était pas encore à sa longue agonie, mais le pays que je traversai était déjà mort Dans un corps condamné, les membres extrêmes peuvent se momifier très tôt pendant que le corps lui-même conserve encore une apparence de santé. Le train me mena par des plaines dures et torrides aux faibles pentes. Si peu de maisons, si peu de troupeaux, et tant de cailloux ! Des rochers y percent le sol comme les os traversent une vieille peau. Dans un des ports du Sud, j'avais déserté un navire parce que la nourriture à bord était plus infâme encore que l'état d'esprit de l'équipage crapuleux. J'espérais en trouver un autre, un meilleur si possible, à Bordeaux. J'avais pris la route par la chaleur méridionale, trouvé un camion qui me fit franchir l'arête escarpée et glaciale de la Sierra Nevada et puis un plateau torride. Ainsi je gagnai Grenade en trois jours. Là, j'ai couché dans un jardin public, n'osant exhiber mes haillons et mon âme déchirée dans le princier Alhambra, et de bon matin j'ai pris le train pour Madrid. Pendant deux jours j'ai été accroupi dans un compartiment de troisième classe où, sur les banquettes et par terre dans leurs couvertures,

dormaient des soldats, éreintés déjà par je ne sais quelle campagne contre un pronunciamento dans le Sud. A Madrid, je ne me risquai pas dans la Plaza de Tores. C'était dimanche, mais je savais d'avance que la vue du sang me serait insupportable. Traqué, je traversai la ville encore déserte pour gagner le Nord par chemin de fer.

Peu à peu j'en suis arrivé à cet état d'épuisement où l'on ne sait plus si on est affamé ou dégoûté, à bout de forces, ou encore capable de marches forcées. Une armée dans cet état-là peut aussi bien gagner des batailles, que brusquement s'effondrer dans une panique pour peu qu'un seul soldat jette son fusil.

Je finis par ne plus m'apercevoir d'aucun arrêt du train. Aucune gare ne me réveilla plus, jusqu'à ce qu'un brusque arrêt nous immobilisât. On était à Burgos. Au loin, la cathédrale massive émergeait seule d'un ensemble d'habitations basses et grises. La rame s'était arrêtée devant une série de maisons urbaines de cet affreux style-caserne qu'on trouve partout, et jusque dans cette morte Espagne. Je détournai le regard et fermai les yeux. L'arrêt se prolongea, jusqu'à ce que, tout d'un coup, le train se mît en branle, et ce fut alors mon cœur qui sembla s'arrêter, envahi par je ne sais quel brusque désespoir à cause de ce départ. Que pût-il y avoir dans cette ville où jamais je n'avais mis les pieds et dont j'ignorais tout sauf l'existence d'une cathédrale au tombeau de Colon ? Je sautai à la fenêtre, et je ne vis, devant les maisons rouges, rien que leurs longues vérandas compartimentées par ces cloisons qui vont du sol jusqu'à la gouttière. J'allai me détourner de nouveau. C'est alors que tu parus sur l'une des vérandas de la dernière maison. Ce fut le début. Tu te penchas sur la balustrade décolorée. D'abord tu ne regardas pas, tandis que je t'avais absorbée, moi, d'un seul coup d'œil, de la tête aux pieds et de ta peau jusque dans ton intérieur le plus profond. Et pourtant tu avais l'air de tant d'autres femmes espagnoles, une mantille jetée sur les épaules, l'attitude trahissant une manière lente et gracieuse de se mouvoir, et la fleur rouge dans les cheveux trop brillants. Je ne pus voir tes yeux, mais devinai leur couleur et leur expression dans l'ensemble. Quant tu les levas, à peu de distance maintenant de ma fenêtre qui filait déjà devant les maisons, je les vis pleins d'angoisse, tes yeux. Ils dé-

bordaient de souffrance. D'une souffrance, pensai-je, qui pendant des siècles n'avait pu se résigner à n'être que douleur et que soumission, — mais qui avait dû croître et se raidir contre et envers tout pour ne plus attendre qu'une seule chose, pour enfin être irrésistible et fière en elle-même — et comme si elle ne consentait à subir cette longue humiliation que par une étrange volupté de s'éprouver soi-même. Tel fut le regard que tu levas vers moi, et j'oubliai tout ce qui m'entourait, jusqu'à la vitesse qui me soustrayait à tes yeux, et soudain je m'éveillai dans les tourments qu'endurent ceux qui se voient brusquement en face d'une de ces décisions irrévocables et qui ne sauraient souffrir une seconde de retard.

C'est là l'agonie véritable, auprès de laquelle la mort ordinaire qui suit n'est qu'une envolée sans douleur. Je suis resté sans bouger et t'ai perdue, Larrios. Je t'ai laissée seule entourée d'ennemis, et peut-être était-ce le moment où ta résistance était à bout où tu allais céder, t'écrouler et leur tomber entre les mains. Ainsi, en l'espace d'une seconde, je vécus ton existence qui me fit souffrir pendant qu'on m'éloignait de toi. J'eus un haut-le-corps et peut-être aurais-je sauté hors du train, mais alors tu mis ta main en visière et de l'autre me saluas. Je n'ai pu m'y tromper : le long du train, j'étais seul à me pencher si loin en avant, et je sus que tu voulais me revoir, que tu m'appelais impérieusement à toi. Maintenant il ne s'agissait plus de sauter, je descendrais à Vittoria, je retournerais à pied, agrippé derrière un camion s'il le fallait... Mais peu après mon scepticisme prit le dessus, et le désespoir s'empara de moi : n'était-elle pas pareille à toutes celles qu'on trouve dans ce pays, pieuses, bêtes et belles, s'agenouillant dans les sombres cathédrales et absorbées dans la même dévotion qu'elles soient épouses éprouvées ou putains ? Et même si elle portait en elle un secret — s'en douterait-elle seulement, vivant dans une paralysie d'où aucun réveil n'était possible ? N'aurait-elle pas un rire timide en voyant quelqu'un s'approcher disant : « Regarde, mes pieds qui saignent c'est pour toi que je me suis traîné de Vittoria à Burgos »... « Pourquoi à pied ? » — « Je n'avais pas d'argent et je voulais te revoir » — Pourquoi chercher à me revoir puisque tu n'avais pas d'argent pour me payer ? »

Pourquoi ce geste ? Serait-ce par habitude ? Même

envers quelqu'un qui ne reviendrait jamais... Mais autour de moi parlaient des négociants qui faisaient tous les huit jours la navette entre Bordeaux et Madrid. Je voulais ne plus réfléchir, mais ne pus m'endormir. Mon regard errait vide sur les plaines arides, et brusquement, comme le soir tombait et que la pluie menaçait de tomber, je vis une vieille cathédrale, isolée celle-ci, et sous sa lourde ombre qui s'élargissait et rétrécissait avec le soleil, je vis encore des fleurs caressées par le vent, les pétales rouges palpitant le long de la pierre humide et noire. Puis je fermai les yeux.

Je descendis donc à Vittoria, mais en proie au vertige de la faim, je me sentais mal avant même de quitter le quai. Je n'avais pas d'argent, le billet pour Bordeaux étant tout ce qu'il me restait sur terre. Larrios, tu n'as pas besoin de me pardonner mon scepticisme, mes doutes, qui viennent de la vie que j'ai menée et non pas de moi-même — mais pardonne-moi d'avoir continué ce voyage qui m'éloignait de plus en plus de toi : je ne t'aurais trouvée qu'en mourant. A Bordeaux j'allais pouvoir trouver un bateau, reprendre des forces, attendre et me mettre à ta recherche par le port le plus proche.

Je trouvai à m'embarquer, mais c'était pour Seattle. C'était loin, mais je me dis alors que la mort m'éloignerait davantage de toi.

Vint la seconde fois. Au bout de dix mois, passant d'un navire à l'autre, j'avais gagné Santander et je pus prendre le train pour Burgos. J'y passai des jours entiers à marcher dans les rues ; tantôt je restais des heures durant dans les églises, tantôt je fréquentais tous les marchés ; j'attendais à la sortie des usines, souvent en butte à mainte plaisanterie, et le soir je rôdais dans les rues mal éclairées. Un soir, je me rendis compte que je ne te trouverais pas, car qui trouve jamais à force de chercher ? Je ne pouvais rester à Burgos : mais quitter l'Espagne m'était impossible. Ce pays était comme un dernier lien qui me rattachait à toi. Je me mis en route pour le Sud, et un soir après une longue marche à travers la montagne j'arrivai au bord de cette rivière tarie qui longe l'ancienne Malaga des Maures avant de se jeter dans la mer. Entre deux collines et sous le moutonnement rouge du soleil couchant, je vis les îlots sales des maisons, leur grisaille, coupée du noir des terrains vagues. Une pluie commença de tomber. Le lit

jaune et caillouteux de la rivière se remplit d'une eau qui fonça la terre, puis se mit à couler par de nombreuses rigoles. Les caravanes de mules, qui avaient suivi la piste commode du lit, grimpèrent sur la berge et suivirent en clopinant le sentier rocailleux. Les bêtes, sur l'échine enfoncée, traînaient l'épuisement de la longue journée par le soir mélancolique. Je n'arrivais pas à les dépasser en marchant plus vite. Quand je restais assis sur la berge, les muletiers entraient dans une ostéria et quand je me levais, ils avaient déjà vidé leur verre et poursuivaient leur route devant moi. Ainsi, restant dernier dans ce triste cortège, j'approchais de la ville. La pluie tombait plus dense. La rivière écumait sur toute sa largeur, charriant de vieux buissons par-dessous les ponts. Ce jour-là je n'avais mangé que du pain dur sans même oser boire de vin : ça coupe tellement les jambes.

J'étais en sueur et trempé jusqu'aux os, mes vêtements me collaient à la peau et je me sentis envahi par cette grise mélancolie que seul connaît le vagabond qui à la fin du jour approche de villes jamais visitées où les lumières et le calme crépusculaire rayonnent comme dans un autre monde. Le faubourg commença à s'élargir : les maisons étaient basses et noires, les fenêtres en profondeur, les vitres cassées. Arrivée sur une place obscure la caravane s'éparpilla, et soudain je fus seul et m'aperçus que cette maudite compagnie me manquait. Je ne pensais pas à toi alors, et je me maudis pour m'être traîné jusqu'ici au lieu de prendre le large. J'étais accoudé contre un parapet, lorsqu'une forme humaine se détacha d'une petite rue et, la jupe relevée, gagna le bord de la rivière ; sous un parapluie, comme un lys sous une cloche, apparut une pâle figure.

Elle marchait à pas légers, comme détendue après un dur travail. A un moment donné, elle vint droit sur moi, et je vis que c'était toi, toi que je ne cherchais presque plus. D'un geste plein de miséricorde, tu mis le parapluie au-dessus de nos deux têtes, pendant que ton corps touchait le mien frémissant. Sans parler, je t'accompagnai, ne sachant que faire. Que veux-tu, j'avais trop pensé, trop attendu. Enfin j'insistai pour t'offrir un verre de vin dans une auberge éclairée. Mais tu ris doucement, pris ma manche pour secouer l'eau, et tu m'emmenas. Nous sommes passés par une infinité de ruelles. En haut d'une suite d'escaliers, une porte s'ou-

vrit sur une obscurité peu épaisse et c'est là que tu allumas une petite lampe qui jeta aussitôt sa lueur sur une petite vierge en bois. Alors je vis ta chambre : un lit, une table avec dessus une machine à coudre. Au mur deux peintures banales, quelque vaisselle sur une planche et c'était tout. Même les petites Japonaises, qui sur un même paillasson dorment, mangent, se coiffent et se donnent au visiteur, possèdent davantage : un vase où penche un rameau fleuri, un paravent à volée d'aigrettes, un éventail gracieux...

Tu ne t'apprêtais pas tout de suite, comme celles qui sont pressées : les Anglaises à la voix rauque qui vous disent « Have your short time », les Japonaises qui font des économies pour leur dot — et il est vrai que les usines espagnoles paient trop peu aussi. Tu m'aidas à me débarrasser de mes vêtements alourdis par l'eau et m'entouras d'un habit de grosse laine. Quelque moine, avec sa foi, avait-il abandonné sa robe ici ? En tout cas elle tenait chaud. Longtemps je grelottais encore sous les couvertures, pendant que tu achevais quelque ouvrage. Après, tu t'agenouillas devant la petite vierge et te mis à chanter d'une voix douce et monotone qui me tenait éveillé. Il était déjà tard quand tu déposas ta robe pour te mettre à mes côtés. Je ne t'ai pas demandé beaucoup d'amour ; bientôt je m'endormis et lorsque l'aube se leva gris et rouge au-dessus du mur d'en face, la place à côté était vide. Que faire ? Je ne pouvais rester là toute la journée. Cela m'était trop pénible, avec tout ce que j'avais encore à dire, tout ce que j'avais dû taire pendant des années. Tout ce que je t'avais demandé, la veille, avait été « Savais-tu, à Burgos, que je reviendrais ? » et toi « Oui, mais pas ici ». N'en pouvant plus, je sortis faire un tour dehors, mais sur une petite place, pleine de bruit, je m'aperçus que je m'étais égaré. Par quelle rue étais-je arrivé ici ? Une pensée angoissante me traversa : *perdue à peine trouvée,* et je me mis à errer dans ce labyrinthe de rues étroites. Puis je regagnai la rivière pour essayer de retrouver le chemin ; je montai et descendis un escalier après l'autre, ne sachant même pas si ta chambre était au quatrième ou au cinquième, frappant à beaucoup de portes et me faisant chasser de partout. Dans l'après-midi, je suis monté sur l'Alcazador tout rutilant au soleil, dans l'espoir de découvrir d'en haut ce que je n'avais pu trouver d'en bas. Après, je

suis resté assis sur un tas de décombres, à rêvasser : je crus voir, à une fenêtre, une femme aux cheveux noirs ornés d'une fleur rouge. J'allai sursauter, mais un fardeau sur mon épaule m'en empêchait. Des gitans m'entouraient, et une jeune fille m'avait posé une lourde cruche sur l'épaule. Tous riaient, mais la fille, à mon réveil, vit mon désespoir et enleva la cruche pour la mettre à mes lèvres. Le soir je flânai des heures durant dans les rues éclairées. Espérais-je te rencontrer ou en trouver une autre avec qui t'oublier ? Tu sais combien le désespoir brouille tout, amour et haine.

Epuisé, je m'assoupis dans un coin d'auberge et me mis à boire, pour m'étourdir. Ma tête s'affaissa sur la table, lorsqu'un coup de poing dans mon dos me fit sursauter. Je regardai dans l'œil torve d'une grosse brute au cou rouge et boursouflé, au ventre flasque.

— Que diable voulez-vous ?

— Un homme : mon quartier-maître a foutu le camp.

— Où allez-vous ?

— Everywhere ; j'ai un bon vieux rafiot.

Oh, Larrios, puisque je n'arrivais pas à te retrouver dans cette Malaga, pourquoi ne te retrouverais-je pas plutôt *Everywhere* ? J'acceptai, eus trente pesetas en mains, me procurai un équipement d'occasion et le soir je me trouvai dans un poste tangant parmi la lie des mers.

Le *Glenmore* n'était pas un mauvais bateau. Alors qu'à bord d'autres navires on a pour tout refuge le hamac qu'il faut remonter à l'aube, ici nous avions une couchette chacun. Les couchettes, trois en long et trois en hauteur, étaient disposées le long des cloisons, mais avec un rideau on pouvait isoler un espace où être seul et inobservé. Au mur il y avait de la place pour épingler des portraits ou des images. Tous les hommes semblaient préférer ce qu'ils n'avaient jamais vu : un Chinois avait orné son mur d'un moulin et d'une jeune fille en costume hollandais ; le bosco, un Norvégien, fixait une geisha haut coiffée posant devant le Foujiyama. Mon mur resta nu ; de qui mettrais-je le portrait ? Je ne voulais que ta seule image, Larrios, et d'ailleurs ton visage ne me quittait jamais ; j'en voyais tous les traits. Avec mon couteau je taillai dans le bois, les nuits où je ne pouvais dormir. Peu à peu ça devint ressemblant. La

couleur du bois passa et un matin au petit jour je vis nettement ta figure, que j'étais peut-être seul à distinguer, mais je la vis, moi. En plein jour seulement elle s'estompait. Cependant j'avais peur qu'un autre pût la découvrir, et quand, dans un vieux *London News*, je trouvai une tête qui y ressemblait un peu, je l'épinglai devant l'endroit où j'avais sculpté ta tête.

Vint le jour où, après une grave avarie, le *Glenmore* fut mis en cale sèche, et qu'on nous débarqua. Cela se passa à Swansea ; à l'Inscription maritime nous attendions un autre bateau. Cette nuit-là, à travers le chantier, j'ai gagné le navire désert. Le surveillant qui voulut m'arrêter m'a laissé passer quand je grommelai avoir affaire à bord et que je lui eus donné un shilling. Là, dans le bateau solitaire, je t'ai découpée dans la cloison et emportée sur moi. Quinze jours après, je trouvai à m'embarquer comme troisième officier sur l'*Elefanta* qui allait partir pour l'Extrême-Orient, et qui devait y rester. J'eus une cabine à partager avec le second officier. Là, je t'avais dans un tiroir et ton sosie était sur la table. Je ne te voyais qu'en descendant de quart, mais tu avais changé : ton visage avait l'air plus souffrant. Ça me donnait le cafard de le voir ainsi, et longtemps je ne l'ai plus regardé. Presque jamais je n'étais seul. Je t'aurais bien fait tatouer sur ma poitrine pour t'avoir toujours sur moi, mais qui pourrait exécuter un tel travail ? Ton nom, je l'ai brûlé moi-même dans ma peau, sous le bras. Je ne savais pas alors, n'espérais même pas qu'un jour tu le lirais. Une année après l'autre nous fîmes la navette le long de la côte chinoise.

Une fois nous étions mouillés devant l'Upper Wharf à Shanghaï, attendant des ordres. La ville était à deux heures, par le steamlaunch qui passait quatre fois par jour. La première nuit déjà nous avions dépensé toute notre avance dans les boîtes russes. Nous restâmes donc à bord. C'était l'hiver ; les cabines étaient mal chauffées, et les lumières s'éteignaient à neuf heures et demie. Les repas se prenaient hâtivement dans le carré glacial. Après, c'était la nuit solitaire dans les couchettes.

Chacun vivait dans sa cabine comme dans une cellule. Personne ne jouait aux cartes. Chacun, en silence, buvait la quantité d'alcool qu'il lui fallait pour tenir le coup. Les quantités variaient selon les besoins. A moi, il

ne me fallait pas grand'chose. Je n'avais qu'à fixer un morceau de bois.

Un soir, quelque dix minutes avant le couvre-feu, un ancien camarade du *Glenmore* vint me voir. Ensemble, comme font les marins de deux navires en rade quand ils viennent se voir, nous avons rouspété contre le froid, la mauvaise nourriture, la certitude d'être étrillé dans chaque port dès qu'on met pied à terre. Ça soulage, de se lamenter comme ça. Une fois de plus, on apprend qu'il ne fait pas meilleur vivre, loin de là, sur d'autres bateaux. Puis une vacillation de la lumière nous avertit qu'il ne nous restait plus que cinq minutes. Jorgen proposa d'aller à terre, le temps de me montrer une boîte dans la ville chinoise, pas chère et assez honnête malgré cela. Un instant ça me dit d'entrer dans une maison à lumières, fussent-elles fausses et rouges, maintenant que me menaçait la solitude nocturne du bateau. Mais je savais comment ça finirait, et n'ayant plus un sou, je refusai. Jorgen me proposa de me prêter ce qu'il fallait. Je m'entêtai. Tout en parlant, il avisa au mur l'illustration du *London News* et la prit entre ses mains.

— Pourquoi n'irais-tu pas revoir Dolly, celle du Saint-George ? Elle est là maintenant.

Qu'est-ce qui me prit ? J'empoignai mon verre, le vidai d'un trait, et je m'évanouis. Quand je revins à moi, c'était comme si j'avais été absent pendant des années. Mais Jorgen était toujours là, l'image entre ses pattes, et répétant : « C'est elle, ma foi, c'est elle ».

J'essayai de rire. « Oh, il y a un an que j'ai découpé ça dans un magazine, c'était une comtesse, je crois, ou quelque chose dans ce genre.

— Ça se peut. Tu sais qu'ils prennent souvent une dancing-girl qui présente bien, quand ils n'arrivent pas à mettre la main sur la duchesse elle-même. C'est peut-être pour ça que ces danseuses s'intitulent toujours comtesse ou baronne. Maintenant, une dancing-girl peut se mettre aussi sing-song-girl. Et puis, c'est Dolly, du Saint-George — répétait Jorgen obstinément. Ou peut-être non. N'y allons pas, après tout.

Mais maintenant je voulus savoir. Je pris le bois dans le tiroir. C'était la première fois que j'allais te montrer à quelqu'un. Là-dessus, la lumière s'éteignit. A la lueur d'une allumette, l'image était plus nette qu'à la pleine lumière. Jorgen la regarda. Il se tut pendant un long moment. Puis :

— Toute crachée. C'est elle.

Je montai l'escalier. Jorgen se précipita derrière moi. « Reste donc en bas, imbécile, tu auras une heure avant le dernier launch. Les sampans ne tiennent pas le coup par cette mer ». Mais j'en avais déjà hélé un, le dernier qui flottât encore dans les remous en bas de l'embarcadère. Le passeur demanda un dollar pour la traversée.

Lentement, le vieux nous godilla à travers le large fleuve. La neige fondue nous cingla la figure. De temps en temps, la petite lampe projeta une tache diffuse sur l'eau jaunâtre. Nous dérivâmes terriblement, pour amarrer à une bonne distance de la ville.

Une demi-heure à pied. Une demi-heure en tramway. En pousse-pousse à travers les concessions. En chaise à porteurs à travers la ville chinoise. Ça dura des heures ; je souffrais comme si c'étaient autant d'années.

Nos chaises, ballotantes, pliant sous nos poids, serpentèrent l'une derrière l'autre à travers les ruelles, sous les gémissements des porteurs et parmi les cris de cette foule que les maisons ouvertes vomissaient dans la rue. Et je passai mon temps à demander : Serait-ce toi ? Devais-je te trouver au-delà du pont ? Non, pour l'amour de Dieu, pas ça.

Mais c'était bien de l'autre côté.

Les femmes blanches, une fois entrées dans une maison au-delà de ce pont, ne reviennent sur le sol européen que les pieds devant.

Nous traversâmes le pont ; en zig-zaguant. Jorgen pressa les coolies. Au bout d'une enfilade d'autres ruelles tortueuses, aussi sales qu'étroites, nous tombâmes sur une petite place obscure où toute clarté venait de la vague lueur rouge qui échappait d'un mur borgne. On vit une porte basse, décolorée, aux caractères à moitié effacés. La neige fouettait le mur, ensevelissant peu à peu les mendiants accroupis dont la main se tendait vers les visiteurs tardifs.

Nous poussâmes la porte. Un boy aux cheveux blancs sommeillait sur une chaise. Quatre escaliers presque droits. Un parloir glacial, diablement pauvre. Un album sur la table branlante. Je me mis à y feuilleter comme un dément. Une deux, trois, vingt, trente : tu n'y étais pas.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Jorgen, en me voyant retom-

ber sur ma chaise. Dame, qu'y avait-il ? Je me ressaisis. Etait-ce le cafard, ou le soulagement de ...ne ...pas ...te ...voir ici ? Oh, j'avais bien le cafard, Larrios, moi qui voulais toujours te trouver, après des années d'attente. Que m'importait l'endroit. « Elle n'y est pas », dis-je d'une voix étouffée. « Passe-moi voir ce livre ». Puis j'entendis la voix de Jorgen : « La voici, tu l'avais sautée. Là, regarde ! » Ainsi donc je devais te trouver. Ma main passa sur le n. 39. « Here, this one ! ». Le vieux boy disparut clopin-clopant. Il mit longtemps. Plusieurs fois je sursautais pour m'en aller. Puis je retombai sur ma chaise. Jorgen vit mon inquiétude. D'un air soucieux, il dit : « Pourvu qu'elle soit libre. Elle reçoit beaucoup ; le nouvel an chinois... » Je fouillai dans ma poche droite. « Tu vas me donner ça ! ». Une lutte s'engagea. Puis le boy redescendit. « N. 39, ça va ».

Je voulus sortir, mais n'arrivai pas au seuil. Jorgen me conduisit, cherchant à me rassurer et n'y comprenant rien : « Ne fais pas l'imbécile. Take a short time. D'ici une heure je viens te chercher ». Je poussai une porte, trébuchai sur un paravent, derrière lequel je te vis, Larrios, étendue dans un kimono que tu ouvris à mon entrée.

Je refermai ta robe et me mis à côté de toi. Je caressai tes cheveux bleus, murmurant ton nom. Peut-être l'avais-tu oublié, pensais-tu que j'étais ivre. Tu avais le regard vague devant toi. Je dis « Larrios, Burgos, Malaga ». Tu ris : « Marseille, Port-Saïd, Colombo... Dettes ; maladie, souvent... ». Puis de nouveau ton rire dur et appris. Mais je ne riais pas. Tu me touchas. Mais je ne bougeai pas. Puis des larmes, des larmes. Pourquoi ? Etais-tu touchée dans ton honneur professionnel? Larrios ? Il faut bien le croire. Car lorsque je me déshabillai ton visage s'éclaircit. Pensais-tu que j'allais te prendre pour te quitter ensuite ? Pourquoi alors me serais-je donné tant de mal pour t'attrister ?

Tu avais du mal à te rendre compte. Mais il était plus difficile encore de te faire comprendre que tu devais mettre mes vêtements, prendre mon argent et partir avec. Prendre le bateau, et m'attendre, à Manille. Là, sous le gouvernement américain, tu serais en sécurité. Et quand enfin tu eus compris et que tu acquiesças, toute pleine d'un étonnement comme je n'en ai jamais vu, tu as insisté pour te donner à moi tout d'abord. Je crois que de

nouveau tu fus fâchée et humiliée de mon refus, et de me voir si pressé. Et tu ne t'habillas qu'après m'avoir solennellement promis d'être à moi toute une année pour rien, à Manille. L'idée me vint que tu ressemblait moins à la vieille Larrios que l'image en bois que je possédais de toi. Mais si tu avais pu changer, je te retrouverais, Larrios, quand même je devrais faire ce que tu m'avais demandé. Toute une année à moi... peu à peu je réapprendrais à t'aimer. Jé saurais te découvrir. Comment un homme peut-il garder cette confiance après avoir roulé partout, pour le seul amour d'une femme, après huit ans de cette vie ?

Tu étais presque prête et j'allai mettre ton kimono. On frappa à la porte. Tu tressaillis et me saisis par le bras. « N'ouvre pas, oh... »

Oh, Larrios, il n'y avait pas de quoi : il se passe des choses plus saugrenues que ce travestissement. Mais tu avais peur, peur qu'on pût t'empêcher de partir à présent. Et ta peur me rendit heureux. Pardonne-moi.

C'était Jorgen qui venait voir ce que je devenais.

D'un seul coup d'œil il se rendit compte de la situation, mais il s'inquiéta pour moi.

Je lui dis : « Ne t'en fais pas, je m'en sortirai. Va-t-en vite, laisse ton pardessus ici ! » Et ils partirent.

Ça, c'était la troisième fois : une heure hâtive, traquée. La première n'avait été qu'un regard par la fenêtre, la seconde une nuit de lourd sommeil après l'épuisement. Et ma vie était suspendue à ces trois rencontres comme un pont délabré sur des piliers vermoulus. Pendant des années. Etendu sur ce divan, je comptais les secondes : maintenant Jorgen paie le patron pendant que tu passes devant ; maintenant tu montes dans une chaise à porteur ; à présent tu as quitté le quartier chinois. Dieu soit loué.

La porte s'ouvrit. Un marin irlandais entra. Il ne me trahit pas. « Splendid joke », dit-il après ma sommaire explication, et prit la porte à côté.

Mais presque aussitôt il y eut un Chinois qui goûta fort peu la plaisanterie et fit du tapage, si fort que le patron et deux garçons arrivèrent. Au lieu de trouver le lotus de la maison, ils tombèrent sur une épave des mers. Les deux garçons me saisirent par le cou et les aisselles ; le patron partit pour revenir avec deux coolies portant braseros, fers et bambous. On mit du charbon rouge

dans les braseros. Je sentis qu'on me ligotait. Le patron me fit remarquer que j'étais ici sous la loi chinoise. Lui-même chauffa un fer. Je décidai de ne pas bouger. Mais une fois les tenailles dans ma chair, je poussai un hurlement aigu, puis m'efforçai de me retenir. En vain ; je ne pus rester les mâchoires fermées.

A cet instant, on enfonça la porte et l'Irlandais de tout à l'heure, suivi de deux autres blancs et de toutes les femmes de la maison, pénétra dans la pièce. Un, deux coups de canif dans les cordes et j'étais libre. L'Irlandais me pousse dehors ; le patron et ses aides ne peuvent se frayer un chemin à travers cet attroupement de femmes. Derrière nous on entend : « Banzai, evviva, hourra ! » ; nous claquons la porte d'entrée. L'Irlandais trouve le moyen de la condamner avec une lourde pierre arrachée au mur. Nous courons, bousculant des coolies, tournant tous les coins possibles. Derrière nous résonnent des gongs d'alarme ; nous courons à travers une foule de trognes jaunes, grimaçantes, qu'éclaire le balancement des lanternes. Ça n'en finit plus — en sortirons-nous ? Au bout d'une heure toute la ville chinoise sera en révolte. Il faut que nous l'ayons traversée d'ici là. Derrière un tas de fumier nous faisons halte. Ici il n'y a personne encore. La grisaille de l'aube commence à poindre. Arrivent trois pousse-pousse qui viennent de décharger quelques visiteurs attardés dans une des maisons. En nous apercevant, les coolies courent vers nous et mettent les véhicules à nos pieds. Dieu merci, ils ne savent rien de la poursuite. « The Bund » commande brièvement l'Irlandais au premier, et en un temps incroyablement court, nous parcourons quelques ruelles, passons la porte, et nous sommes sur l'avenue Edward, dans un autre monde.

Où allais-je trouver Jorgen ? L'Irlandais voulut à tout prix boire un coup à cette folle plaisanterie, à cette magnifique évasion. Finalement il est saoul, à moitié étouffé dans ses fou-rires et ses whiskeys. Je l'accompagne jusqu'à son launch ; mon sauveteur que je ne reverrai jamais.

Maintenant à la recherche de Jorgen. Je passai le reste de la journée à arpenter le Bund, m'arrêtant de temps en temps dans le petit kiosque à thé russe dans le parc, où confluent les épaves de la ville et celles des ba-

teaux : matelots débarqués, Russes affamés, prostituées sans clients et coolies des pousse-pousse, à bout de forces.

J'attends là. Jorgen ne passe-t-il pas ? Pour m'encourager, je susurre devant moi : Larrios est partie, sortie de là. Vers minuit je me lève, marche d'un pas sûr vers l'Alcazar, où je trouverai Jorgen. Il y est. Il boit dans un coin avec d'autres Norvégiens. Il me voit, se lève, me pousse sur une chaise, pose un verre devant moi, et je bois. Il parle aux autres qui rient et qui me font des signes d'approbation. Finalement je me décide « Où l'as-tu laissée ? » Jorgen ricane. « Elle ne voulait pas marcher d'abord. Mais elle y est déjà. A bord du *Suzanna*. Je connais le capitaine ». Elle a une bonne cabine, soixante dollars. Peut-être qu'elle aura un petit supplément à donner... »

Maintenant je pense qu'elle eût relativement peu risqué dans la ville européenne de Changhaï. Pourquoi s'être pressé si follement ? Nous revoilà séparés. Pourquoi ? Je voulais la savoir loin, n'importe, loin de là.

Jorgen me regarde. « Cheerio, dans quelques jours elle sera chez elle. C'est bien là que tu voulais l'envoyer ? Elle y trouvera bien encore du monde ».

Il a bien fait de dire cela, Jorgen. Car maintenant je me rappelle ce que je voulais. Tant qu'elle était à Changhaï elle serait une prostituée. A Manille elle redeviendrait l'Espagnole de Burgos, de Malaga.

« Tu ne vois pas de bateau qui y aille ? » dis-je. Tout comme la première fois, je n'ai pas d'argent pour aller jusqu'à toi. Je t'ai tout donné pour payer ton ticket. Jorgen fixe son verre. Au bout d'un temps : « Le *Long-Shan* y amarre quelquefois. Sans ça je ne vois rien ».

Dans le noir je regagne le bord, faisant attendre le sampan qui m'y amène. En quelques minutes j'ai fait une malle. Je donne un dollar au surveillant, et passe cette nuit-là sur le Broadway. Le lendemain je m'embarque sur le *Long-Shan* comme quartier-maître.

Dans l'après-midi nous descendons le Yangtsé. Je suis sur le pont. On passe devant le *Glenmore* qui a Jorgen à son bord, devant l'*Elefanta*, encore sur le chantier, décapé, à moitié désarmé. Je ne vois personne, personne ne me voit sur le pont du *Long-Shan*, qui descend le fleuve à la rencontre de Larrios. On longe les croiseurs qui sont mouillés au milieu du fleuve. Il y a un espagnol,

petit et sale, et qui a le pavillon en berne. Ça me donne le cafard. Pourquoi ?

Nous naviguons à la rencontre de Larrios. On en aura encore pour des mois avant de regagner Manille. Nous faisons escale dans les ports de Cebu et de Mindanao, mais jamais nous ne jetons l'ancre devant Manille, jamais nous ne voyons apparaître même l'île de Luçon. Sans ça, de n'importe quel port, j'aurais risqué un tour à travers l'île.

Comment se fait-il qu'on n'ait jamais de cargaison pour Manille ? Une fois nous sommes en route, mais, pris dans un typhon, nous devons chercher un abri et la cargaison est transbordée.

Et enfin j'en ai assez et je deviens ce que je n'ai jamais été de ma vie : passager, et encore de l'entrepont. Je passe trois jours sur un panneau au milieu de Chinois et de Philippinos, regardant vers Manille comme un hadji vers la Mecque. Ça sent mauvais partout, la nourriture est dégoûtante ; l'équipage me regarde d'un air méprisant. Qu'est-ce que ça peut faire ? Dans ma ceinture j'ai cent dollars. Mieux vaut les donner à Larrios qu'à une compagnie de navigation. Et quand nous passons dans la baie de Manille, je me sens comme Cristophe Colomb.

Larrios, j'avais comme une idée où je te trouverais. Tu devais vivre. Mais je pensais que ce ne serait plus la même vie, pour le souvenir de moi et de ta miraculeuse évasion. Que restait-il d'autre ? Tu n'allais pas passer ta vie dans un bureau, ni faire de la couture, que d'ailleurs tu aurais oubliée. Que reste-t-il alors à une femme seule et qui ne veut pas se donner à n'importe qui ? Je te trouverais dans un dancing, j'en étais sûr.

Je commençai par Sainte-Anne, où il y a un plancher pour trois cents couples à la fois. Là, je restai attablé trois nuits de suite derrière un whiskey. Mais pas une seule fois je ne t'aperçus parmi les Philippinas qui gardent leur mantille en dansant, les bras écartés du corps.

Je cherche plus loin, dans des établissements plus en plus obscurs et de plus en plus mélangés. Le jour j'erre dans l'Intramuros, cherchant l'ombre des églises pour m'abriter contre le soleil éblouissant.

Un vendredi matin, au bout de longues courses, j'entre dans Saint-Pedro, rien que pour chercher quelque repos dans un coin. Et là, dans le jeu lointain des couleurs, devant l'autel, je te vois agenouillée près d'une

colonne, et je me précipite vers toi, malgré l'église et le voile. Mais je me trouve en face d'un étrange visage défigurée par l'angoisse, et je m'évade de cette creuse église comme si j'avais vu un fantôme. Pendant des jours je n'ose mettre les pieds dans une église. Heureusement certaines rues sont si étroites que le jour y pénètre à peine. L'Intramuros est grand, mais je passe jusqu'à dix fois dans les mêmes rues. Tous les jours Qu'est-ce que je cherche encore ? N'y a-t-il pas longtemps déjà que tu es partie d'ici, cachée quelque part d'où je ne pourrai pas te tirer si facilement ? Ainsi passent les jours. Je marche dans la ville en murmurant, l'air abruti, tâtonnant devant moi avec un bâton. Les gens se retournent sur mon passage. Ou bien je me trouve en train de sommeiller contre un quai, parmi des mendiants couverts d'ulcères et de mouches, et des matelots laissés pour compte qu'on n'embarque plus nulle part. En suis-je là, moi aussi ? Je ne sais pas, je ne chercherai plus, je resterai ici, même si je dois pourrir lentement sur place.

La nuit, je dors dans les entrepôts parmi les balles de riz et de tabac, que sais-je ? Les coolies ont pitié de moi. ils évitent de me déranger.

Un matin on me chasse de bonne heure, et au petit jour je me trouve dans les environs de la ville, là où il y a des villas sur les basses collines. Je ne les vois pas, mon regard est tourné vers le sol et je suis passivement le chemin. Après un tournant, sur une pente pleine de verdure, aux magnifiques parterres, je lève le regard, je ne sais comment, et je vois une maison qui se détache rose et blanche contre l'azur. Je suis planté là et regarde...

Au bout de quelque temps, des chiens se mettent à aboyer. Est-ce pour moi qu'on les a lâchés ?

Non. Ils sont tenus en laisse par une femme élancée, moulée dans une robe noire, une cravache à la main comme un jouet. Attitude et expression me rappellent quelque chose... elle. L'air est presque inquiétant de calme, je nous sens dans ce clair matin ouvert, rien qu'une pelouse entre nous, et le ciel bleu par-dessus. Nul train qui m'arrache à toi, nul navire qui me réclame, nulle maison qui te garde enfermée.

Je n'ai pas besoin de me presser. C'est le moment suprême, l'endroit sur lequel j'avais mis le cap à travers tous les océans. Lentement je monte le sentier. Tu restes en haut, tu regardes au loin, pas vers moi. Ne me recon-

nais-tu pas, Larrios ? N'étions-nous pas toujours travestis ?

Tu veux regagner la maison. Mais j'ai un geste qui te l'interdit. Tu lâches les chiens, mais ils ne bougent presque pas. L'un se couche aussitôt, l'autre reste auprès de toi.

Et au moment où je suis près de toi, si près que je puis te regarder dans les yeux, tu es plus lointaine que jamais quand je te cherchais d'une mer à l'autre.

— Larrios. Tu ne me reconnais plus ?

— Tu vois bien que maintenant, je ne peux... c'est autre chose...

— Chaque fois tu étais autre. Qu'est - ce que ça change ? Ce que j'ai pu te chercher... Laisse-moi reposer ». Et je veux m'appuyer contre elle. Puisque j'avais vu ses yeux !

Elle recule d'un pas.

— Tu ne comprends donc pas ? Tu ne peux pas rester là comme ça ». Du doigt, elle indique vers moi, puis vers la maison, derrière.

Je comprends : une maison de plus où il y a un propriétaire, plus puissant que ce pauvre patron chinois. Celui-ci te laisse libre.

— Reviens ce soir, je te rendrai l'argent du bateau. Tu t'habilleras, reviens, alors peut-être... »

Ça n'a pas duré deux minutes — en peu de mots Larrios est étranglée en moi ; cette femme qui vécut en moi durant des années.

Comment arrive-t-on à survivre, quand les choses vont si vite ? Mais en redescendant je vieillis de toutes ces années. Elle, derrière moi, cria encore quelque chose, mais tout était passé. Je n'ai pas retourné la tête.

Je n'ai pas besoin de me prendre la vie. Si ce soir ou dans quelques nuits, je me retrouve, détritus parmi d'autres ordures, dans le creux d'un navire anonyme, quand la nuit et la mer entoureront la coque, quelle importance ?...

...surtout si je ne remets jamais pied à terre, couché sous les poutres basses, sur l'étroite couchette, le bois vermoulu au-dessus de moi,me serrant aux flancs, à la tête et aux pieds — cela ne vaut-il pas...

...et quand, la première nuit en mer, je prendrai un morceau de bois qui m'était pendant des années comme une partie de mon corps, quand je le prendrai pour l'at-

tacher à une pierre et le laisser tomber de l'avant : un, deux, trois, pour toujours, cela ne vaut-il pas la corde au cou, les fers à mes pieds ?

Tout peut rester comme c'est. Qu'y a-t-il de changé au fond ?

J. SLAUERHOFF.

Traduit du hollandais par Serge GUY-LUC.

VISAGES DES HOMMES

VISAGES DES HOMMES

Visages étrangers dont les secrets me tentent
visages où les douleurs sont mal cachées
je connais l'aridité de vos joues
l'escarpement d'un front qui se refuse
je connais l'amertume de vos lèvres

Quel rêve de feu s'abrite
Sous l'eau dormante de vos yeux
visages cernés par la nuit
Des morts passent dans vos regards
Morts depuis les temps de l'enfance
et que vous ne reconnaissez plus

Un sourire ne suffit pas
à fermer toutes les blessures
il ouvre une ironique plaie
dans nos visages tourmentés
un sourire n'efface pas
Le sillage ancien des armes
la plaie saignante des douleurs
Subsiste au creux de la chair

Les vents de tous les horizons
les embruns de toutes les mers
la cendre de toutes les routes
ont mis sur vos visages purs
des masques durs et ravagés

Vos regards sont déjà tournés vers d'autres rives
vers des plages de calme de lente harmonie
où la chair se revêt des apparences de la pierre

Vous avez abordé aux territoires interdits
le brouillard monte et gagne vos prunelles
tissant les distances de la solitude

Vous êtes seuls debout sur le rivage de la nuit
oubliés oublieux des chemins parcourus
vous avez dépassé les souvenirs et les douleurs
et vous entrez dans la complicité des morts

AU-DELA DE TOUTE IMPURETE

Au-delà de toute impureté
le feu de notre amour est feu de neige
brûlant la soif joyeuse du désir
ô corps vêtus
de la seule ardeur de la chair
mieux protégés par leurs flammes
que par l'acier d'une armure

Corps réunis par ces liens de flammes
la chair se veut amour de la forme éternelle
la chair tentée qui s'abandonne et se retrouve
au cœur ardent de l'unité
Amants vous consumez le monde
et ne laissez qu'un pur désert
entre vos bras meurtris

Lèvres ouvertes sur la nuit d'une âme
pour y chercher cette fraîcheur première
que ne dispensent plus les arbres ni les eaux
la chair si proche et pourtant si lointaine
feint de combler ce lourd désir de mort
qui penche et brise aussi son feu secret
dans le calice amer d'une autre chair.

Gilbert SOCARD.

L'EPÉE, L'OR ET L'ESPRIT

On parle traditionnellement de l'homme double, *homo duplex*, partagé par exemple entre la chair et l'esprit. Ce point de vue permet d'exposer et d'expliquer commodément certains conflits. Il n'exclut certes pas les autres car l'on parle, non moins traditionnellement, de l'unité humaine. Aucune façon de voir, aucun angle de vision ne nous permet d'embrasser toute la réalité ; mais chacune en découvre une part et vaut par cela même. Il faut considérer les diverses manières de penser et de dire comme des hypothèses provisoires, des instruments de découverte et de travail. Ainsi la conception d'un homme double aide puissamment à rendre compte de certaines expériences humaines car nous sentons en nous des antagonismes. Mais j'ai trouvé, pour ma part, que bien davantage se trouvait expliqué par la conception d'un homme triple, formé, pour employer une image spatiale claire quoique trop simple, de trois étages superposés et toujours coexistants. J'ai formulé cette hypothèse ailleurs mais je crois utile de la résumer ici pour donner plus de lucidité à ce qui va suivre et qui constitue l'objet même de cet essai.

1.) Chacun de nous est d'abord un animal individuel mû par des instincts qu'il partage avec les autres bêtes, et cependant solitaire. Le corps vit, jouit, souffre et meurt seul. Si j'éprouve une douleur physique, l'être qui m'est le plus proche, celui que j'aime et qui m'aime le mieux ne la partagera pas physiquement. Le domaine corporel reste celui de la division. Ce fait basique a des conséquences très grandes et très nombreuses. Un médecin n'a-t-il pas dit, par exemple, que toute guerre serait impossible si notre corps n'était imperméable à la douleur d'autrui ? La blessure que je cause ne me fait aucun mal, la mort que je donne ne me tue pas. Voilà pourquoi il est si aisé pour le corps de blesser et de tuer. Le meurtre est une marche à l'unité par la voie de l'incompréhension totale.

2.) Chacun de nous, sur un second plan, est en outre un être social. Il ne serait pas homme sans cela. Comme l'abeille, l'individu humain vit forcément dans un groupe et par lui. Cette cohésion est assurée chez l'insecte par un instinct social apparemment défini une fois pour toutes, de sorte que la ruche ne se modifie pas. Chez l'homme cet instinct se trouve remplacé par une intelligence sociale beaucoup plus souple, déliée et dans une certaine mesure indéfinie, donc ouverte à des modifications successives. Cette intelligence donne lieu à un commerce, inter-échange de paroles, d'actions, de marchandises, tissant le réseau social et constituant, par ces trames et ces chaînes de relations nouées, l'unité organique du groupe. Ainsi, sur le plan social, la solitude animale se résout et se dissout en une vie de relations. Ce noyau de solitude qu'était la vie animale fait place à l'intelligence, à la parole, au commerce.

3.) Enfin chacun de nous possède une personnalité. Chez la plupart des êtres humains cette partie d'eux-mêmes demeure presque virtuelle et comme à l'état de bourgeon. Mais son épanouissement reste le but de toute éducation et de toute culture : intellectuelle, morale, esthétique ou religieuse. Suivant les circonstances on donne souvent à ce centre sensible et vivant de l'homme des noms divers, ce qui brouille un peu la pensée ; on l'appelle personne, génie personnel, originalité, âme ou même cœur ; on en fait une source d'intuition, d'imagination (Baudelaire), ou le siège d'une sensibilité aux valeurs, par exemple, du beau ou du bien. La liberté des discussions philosophiques, le fait que chaque penseur emploie son propre vocabulaire ont amené sur ce point beaucoup de confusion littérale. Cependant les querelles de mots importent moins qu'une entente, même grossière, sur la chose ; et sur la réalité des faits il y a en vérité peu de doute. Car nous avons tous peu ou prou (et d'autant plus que nous sommes devenus plus sensibles aux réalités subtiles) une expérience de la vie personnelle. Qui ne tente avec gaucherie d'être philosophe, artiste ou religieux ? Qui ne s'assied, fût-ce au bas bout de quelque table spirituelle ? qui ne se cherche, qui n'est en quête de sa paix intérieure ? Or, précisément, lorsque nous nous retirons un instant de cette vie sociale, de cette vie de relations qui reste en moyenne la nôtre, nous nous trouvons dans une étrange et nouvelle solitude. L'âme

de l'artiste s'éprouve seule devant son œuvre, l'âme du religieux seule devant sa foi, la conscience morale seule devant la décision à prendre. Elle exprime d'une autre façon cette solitude quand elle se dit libre et responsable. A moi par exemple de juger ce qui est beau pour moi en cet instant. Rien ne saurait contraindre mon jugement et me forcer à déclarer beau ce que je sens laid ; mais si je me trompe c'est à mes risques et périls. L'âme joue seule sa vie ou sa mort. Cependant, à n'en pas douter, la retraite de l'âme s'ouvre sur un universel comme la solitude du corps, par le canal puissant des instincts, s'alimente à la « ténébreuse et profonde unité » du mystère biologique. L'animal est seul, mais il a tout de même la vie derrière lui, pour lui, avec lui, sans quoi il ne subsisterait pas une seconde individuellement. De même la personnalité est seule, mais par le canal de valeurs comme la beauté elle participe à quelque unité de vie spirituelle. L'instinct pousse cette solitude-là, la valeur attire cette solitude-ci. On peut discuter de la façon d'exprimer cette nouvelle catégorie de faits humains ; les faits eux-mêmes semblent indiscutables.

Naturellement on pourrait donner à cette idée d'un homme triple un développement très large. Telle n'est pas mon intention ici. J'en ai assez dit pour donner au lecteur un aperçu de mon point de départ et éviter par là un certain nombre de malentendus. Je conviendrai volontiers avec lui que cette position initiale reste hypothétique, sujette à révision. Mais on ne peut manquer de partir d'une hypothèse, dans une discussion qui entend rester humaine et la valeur du point de vue adopté dépendra des résultats obtenus. L'hypothèse ne constitue en somme qu'un instrument de travail. Cependant je vois à celle-ci, à priori, plusieurs avantages. Elle est simple, aisément compréhensible. Elle est en outre basée sur une expérience très commune : ainsi elle peut être adoptée aussi bien par un homme de science que par un artiste ou un religieux. Le premier s'intéresse plus ordinairement aux deux étages humains énumérés ici d'abord : la vie animale et la vie sociale. Mais il ne saurait raisonnablement nier le troisième plan, celui de la vie personnelle, sans nier aussitôt la culture, les productions de l'esprit et le rôle qu'y jouent, précisément, les grandes personnalités. Dans l'aventure humaine l'expérience spirituelle et son importance sont tout de même des faits trop éclatants pour qu'on les

néglige. Pour l'artiste et le religieux, au contraire, l'expérience spirituelle est l'essentiel de l'homme ; ils n'oublient pas cependant les autres étages quoi qu'ils tendent à minimiser l'importance du social, à le méconnaître et souvent à le haïr. Mais j'anticipe ici sur mon développement. Je voulais seulement marquer que le concept d'un homme triple pouvait rallier des esprits divers et leur fournir un terrain commun. Enfin je crois apercevoir à cette même idée un troisième avantage. Le concept de l'homme double met forcément l'accent sur nos antagonismes. L'homme triple compose au contraire une sorte d'unité, nullement artificielle d'ailleurs. Le trait le plus marquant de son schéma est en effet une étrange mais très réelle correspondance entre les étages extrêmes, la vie spirituelle et la vie animale. Le haut ressemble au bas quoiqu'ils demeurent, bien entendu, le haut et le bas. De nouveau je dois renvoyer ailleurs pour le développement de cette correspondance ; il me faut pourtant la marquer comme essentielle. En l'homme la solitude de l'âme répond à la solitude de l'animal. La première se retire de la société pour une contemplation qui est le centre de son existence, celle-ci dût-elle être active et créatrice ; et la dernière, la solitude du corps, n'est pas encore arrivée à la société et demeure comme en deça. Les deux solitudes sont donc bien distinctes et, dans un sens, inverses ; cependant elles se font écho, parce qu'elles sont des solitudes, alors que le centre de l'homme est social. Sur le plan moyen de la cité humaine l'homme pense avec son intelligence, discursivement donc communément, parles et échange, pour l'œuvre de la production collective. Mais en deça et au delà de la cité existent en chacun de nous les deux pôles de solitude, de silence, d'inintelligente aussi ; car le corps et l'âme pensent à leur façon qui n'est pas discursive, l'un par instinct, l'autre par intuition ; et il faut les comprendre de même : par instinct seulement mon corps parle au corps d'autrui ; par intuition seulement mon esprit saisit les symboles que l'esprit d'autrui, silencieusement, me présente. La structure triple de l'homme, quoique profondément asymétrique puisque les deux solitudes ne se confondent pas, orientée, par suite, et capable de développement, est cependant symétrique d'un autre point de vue et représente un équilibre, donc une unité. L'antagonisme de l'homme double est remplacé par un système d'opposi-

tions et d'échos — hypothèse bien plus souple, capable de développements autrement subtils.

⁂

A ce point de mon exposé et pour couper court, je voudrais que le lecteur se souvînt de l'ample et magnifique analyse que Péguy nous laissa, comme en passant, du théâtre de Corneille. Je ne puis malheureusement en citer même des extraits. L'essentiel s'en trouve dans une vue cavalière de l'œuvre, de son étagement et de sa triple accession à trois ordres distincts de vertus par ces degrés que sont le Cid, Horace et Polyeucte. Le drame du Cid se joue entre individus : don Diègue et le Comte sont socialement égaux ; l'offense est corporelle ; affaire d'honneur privé à régler par un combat singulier dont le groupe des pairs demeurera, collectivement, le spectateur attentif mais désintéressé. Sur le second degré les Horace et les Curiace, héros symboliquement multipliés, ne se battent plus pour eux-mêmes mais pour la patrie ; ils sont citoyens et livrent bataille presque anonymement, comme des abeilles pour leur ruche. Enfin dans Polyeucte la cité temporelle s'est muée en cité de Dieu ; le héros redevenu seul, quoique entouré comme d'un bruissement de présences invisibles, ayant laissé tomber l'épée, se présente l'âme simple et les mains nues au combat, désormais martyre. Ainsi, de degré en degré, chacun possédant sa vertu, l'individu s'est transformé en citoyen et le citoyen en spirituel.

Pour Péguy, comme pour Corneille, la hiérarchie des trois degrés n'est pas douteuse. En disputerons-nous ? A la réflexion je ne crois pas. Car d'un degré à l'autre le courage du héros demeure entier cependant que la qualité de cette vertu devient plus pure et désintéressée. Remarquons pourtant que cette hiérarchie ne s'établit pas sans une contestation intérieure et sans un trouble qu'il faut honnêtement considérer. Des trois héros, le Cid plaît à coup sûr le plus spontanément. Individu porteur d'un nom et d'une épée il est noble et déjà en soi comme une œuvre d'art. A l'autre extrémité je trouve plus malaisé de dire que Polyeucte est noble ; il échappe à notre sentiment terrestre, à notre définition temporelle de la noblesse. L'homme sans armes, qui ne se défend point, l'homme qui accepterait le soufflet, qui bénirait le crachat

et l'outrage, l'homme qui aime son ennemi et marche au devant de la mort que cet ennemi lui destine, celui-là est-il vraiment noble ? Corneille n'a pas rusé avec le difficile problème. Il l'aurait pu. Polyeucte aurait pu s'appeler Parsifal, nous apparaître couvert d'une armure et tenant à la main une lance sainte. Alors, bien qu'il nous dise, comme le fait Parsifal, qu'il a toujours refusé de se servir de cette lance, glissant sur ce que cet aveu implique, nous ne lui refuserions pas une noblesse visible, reconnue parce qu'en apparence identique à l'ancienne vertu armée. Mais Polyeucte est Polyeucte et nous avons plus de peine à décider s'il n'a pas trahi, s'il est demeuré gentilhomme. Pour les Horace et les Curiace point de doute. Ils ne sont pas nobles à moins que l'on ne force outre mesure le sens des mots. Après tout ils ont été désignés dans la foule par le sort ; ils ont été, comme on disait jadis chez nous, « tirés au sort » ; nous pouvons presque les appeler les mobilisés. La noblesse qu'on leur accorderait serait partagée par la cité entière ; autant dire qu'elle n'existe pas, par définition. A vrai dire les Horace et les Curiace ne possèdent un nom que par commodité ; ils sont des héros anonymes, déjà des poilus inconnus. Le héros représente la Foule, il est un des spectateurs venu par hasard sur la scène ; et même sa qualité de héros, au sens propre du terme, semblerait par là vaguement discutable. Son manque de noblesse ne l'est pas. Par définition il y avait dans Rome autant d'Horaces que de citoyens romains. Le sens esthétique recule devant cette uniformité, ce tirage à tant d'exemplaires identiques. En soi, l'individu Horace n'est pas une œuvre d'art comme l'individu Cid.

Ainsi le passage du Cid à Horace, du premier ordre de vertu au second, ne s'accomplit pas sans susciter en nous une résistance dont nous commençons à comprendre la nature. Résistance complexe d'ailleurs et qu'il faut bien analyser pour y voir clair. Elle comporte d'abord une part d'égoïsme. L'individu animal, libre dans le premier ordre (ou ne reconnaissant que les liens animaux, biologiques, de la famille, de la race, du sang enfin) descend au rang de citoyen dans le second ordre ; il se subordonne, donc, apparemment, il s'abaisse. Son sentiment particulier et son intérêt également particulier en souffrent. Il est par suite très naturel que son égoïsme réagisse. Mais il y a bien davantage. Car l'égoïsme

animal humain, en s'affinant sans changer de nature ni d'ordre au cours des siècles, s'était fait noblesse et vertu chevaleresque : il faut un long travail humain pour donner cette œuvre d'art qu'est un Cid, sa pâte fine, son dessin net. Croyez-vous qu'on ruine cela de gaieté de cœur ? L'homme noble qui se soumet à la communauté, c'est-à-dire, pour lui, à la foule, a le sentiment d'une déchéance. Il était un homme de qualité, le voilà soumis à la quantité, au tirage au sort, à la loi des grands nombres, au hasard enfin. A la réaction d'un intérêt particulier vient donc s'adjoindre celle d'une noblesse qui ne veut pas mourir. Et à cet instant un troisième élément intervient car la noblesse (masquant l'égoïsme) qui se refuse à une subordination jugée déshonorante trouve soudain dans l'esprit et surtout dans son sens esthétique un allié naturel. La correspondance dont nous parlions naguère entre haut et bas, animal et spirituel, joue ici à plein. L'esprit vit dans la solitude et par la qualité. Ce libre souffle qui souffle où il veut a toujours les allures d'un anarchiste aristocrate. Le social l'ennuie, l'intelligence l'inquiète, le discours l'indispose et il ne croit pas à l'échange. Quand on veut transmuer le Cid en Horace il sent bien qu'il regrettera le Cid et l'aide à résister. Ainsi égoïsme, noblesse antique et sens esthétique se trouvent conjugués. Nul doute que le passage du premier au second ordre de vertu n'en soit rendu difficile. A la lumière de ce qui précède sans doute le lecteur verra-t-il le conflit qui opposa Richelieu et la noblesse de France prendre son sens le plus profond, le plus intérieur. A vrai dire les événements de l'Histoire sont-ils jamais autre chose que le reflet extérieur des crises qui secouent l'âme humaine. Richelieu représentait la raison d'Etat et en fin de compte la raison tout court, vertu sociale, vertu du second ordre. Ce qu'il avait à vaincre c'était la turbulence d'une vieille noblesse d'ordre encore particulier et biologique. Si le droit au duel n'avait pas été symbolique il n'eût pas ému si profondément.

La France devenait cité ; donc les Français se muaient en citoyens. Dès lors, les épées ne pouvaient demeurer personnelles et libres, mais devaient se soumettre au service de la communauté. L'intérêt particulier se subordonnait à l'intérêt général ; et cela, certes, était déjà beaucoup. Mais il y avait bien davantage. Car la vertu devait changer d'ordre et l'antique noblesse, en chaque homme, se

subordonner à une raison. L'acte le plus noble, le combat singulier, soudain assimilé au crime, se muait en acte ignoble. Opération plus longue et plus difficile à réussir que la destruction des châteaux-forts ou la répression des Frondes. Elle n'est même pas achevée puisque le duel meurt à peine et puisque des âmes ingénues trouvent encore quelque noblesse aux messieurs, hélas ! souvent peu distingués, réglant leurs comptes l'arme au poing, dans le privé et « à la loyale ». On arguerait même justement que cette vertu de premier ordre ne doit pas plus disparaître que le corps individuel et que l'homme digne de ce nom restera toujours capable de se battre. D'accord ... sauf que le poing nu suffit maintenant d'ordinaire à ces incidents un peu vifs, fussent-ils même querelles de famille. Depuis le Cid, en fait, les Français se sont soumis à la raison d'Etat. Nos héros ont appris à mourir non plus pour eux ou pour les privilèges réservés à un sang noble, mais pour le roi, puis pour la nation. Ils sont les abeilles d'une ruche, citoyens d'une cité, et se battent pour elle.

Les schémas de l'histoire, d'ailleurs, ne sont pas simples, et l'on aurait bien tort d'imaginer l'humanité progressant tout entière et régulièrement, de degré en degré, comme le théâtre de Corneille. Au surplus, les trois ordres de vertu n'ont jamais nécessairement cessé d'être cultivés tous trois à la fois puisque l'homme n'a jamais cessé d'être triple : animal individuel, être social et esprit. Mais les formes et les accents posés par la conscience ont varié selon l'époque, le lieu et les individus. Les diverses possibilités se trouvent encore réalisées aujourd'hui même. Cependant, pour le rêveur, le drame essentiel demeure celui de l'homme intérieur dont les faits historiques n'offrent que des figures. Si nous voulons comprendre quelque chose au drame, et incidemment aux figures, alors le théâtre de Corneille, avec ses degrés nets, reprend sa valeur explicative.

Si nous voulons demeurer dans l'histoire, précisons donc notre pensée. Demandons-nous où en sont les consciences aujourd'hui et dans notre pays. Naturellement, il est très malaisé de généraliser. Cependant, je crois possible de faire à peu près le point. La plupart de nos contemporains ont abandonné comme périmée et repoussent comme immorale l'idée de défendre les armes à la main leur intérêt particulier. L'épée, dans leur esprit, est

réservée à la défense de la cité close dont ils font partie. Ils sont citoyens avec naturel. Mobilisés, ils s'arment et se battent, acceptant d'être le héros anonyme. C'est ainsi qu'ils conçoivent la noblesse. Cependant, autre chose point et pèse dans maint esprit : le sentiment que cette vertu même se trouve déjà dépassée ou va l'être. Quand Richelieu interdit raisonnablement les combats singuliers, quels arguments donna-t-il ? Il fit valoir que le pays avait besoin de toutes ses valeurs nobles; qu'elles n'étaient pas si abondantes et devaient être ménagées ; que trop de gentilshommes mouraient dans dans des duels et que ce gaspillage, s'il paraissait servir l'intérêt et l'honneur particuliers, desservaient à la fin l'intérêt et l'honneur généraux. Remplacez maintenant dans ce qui précède « combats singuliers » par « guerres nationales », vous obtiendrez un jugement que beaucoup d'hommes partagent ou au bord de quoi ils hésitent. Ce qui désespère certains d'entre eux et les laisse proprement sans guide, c'est qu'ils voient bien, d'une part, la ruine où une série de guerres nous mènerait, tandis qu'ils n'aperçoivent pas, d'autre part, le désintéressement international où pourraient se dissoudre cet intérêt et cet honneur national auxquels eux-mêmes demeurent attachés et par tradition et par crainte d'être dupes. Mais ceci est une autre question sur quoi nous allons revenir. Déjà, en tout cas, l'amertume et l'angoisse de tels hommes prouve qu'une partie d'eux-mêmes pense du point de vue de l'humanité tandis qu'une autre se fait l'avocat de la cité close. Horace n'éprouvait certes pas le malaise commun à tant de citoyens modernes ; et ce malaise est signe d'un conflit, comme toujours, intérieur. Angoisse et désespoir naissent d'une division psychique. C'est qu'en beaucoup d'hommes une sorte de Richelieu idéal s'est levé qui, parlant non plus au nom du roi et du pays, mais en celui de l'homme et de la terre, condamne ces combats singuliers que sont les guerres de cité close à cité close. Trouvez-vous, dit-il, que nous possédions un tel excès de valeurs humaines et que nous puissions nous permettre de les gaspiller impunément ? Les guerres sont en voie de ruiner notre héritage ; les dégâts matériels, pour considérables qu'ils soient, ne sont rien en comparaison des déchéances physiologiques, morales et spirituelles. Chaque génération semble posséder moins de culture, de raffinement, de savoir-vivre, de sensibilité au beau et au

bien. La compétition animale entre individus se conçoit tant qu'elle ne menace pas la cité ; la guerre entre cités n'a plus aucune justification quand elle avilit tous les esprits dans un abaissement général.

Observez que, dans ce nouveau débat, le sens esthétique a changé de camp. Car la correspondance entre haut et bas ne joue plus. L'art reconnaît le social comme support, mais il ne l'aime pas et demeure obstinément personnel. La guerre des citoyens n'est pas belle. Suivant son premier mouvement et le goût du chevaleresque, Corneille pouvait prendre le parti des individus nobles contre la prosaïque raison d'Etat ; quel grand écrivain aujourd'hui irait prendre la défense de la guerre collective au nom de l'esprit ?

Si donc nous tentons de faire le point, voici, me semble-t-il, les résultats : nous sommes encore aujourd'hui en France sous la constellation d'Horace ; elle décline cependant, tandis que celle de Polyeucte monte. J'explique ainsi, pour ma part, les divers courants mystiques que nous voyons sourdre et se répandre dans les esprits depuis de nombreuses années déjà, mais aujourd'hui avec une profusion qui étonne. Les mouvements qu'ils animent diffèrent beaucoup par l'aspect et le but apparents. Les uns sont franchement religieux ; d'autres, métaphysiques ou littéraires ; d'autres unissent le religieux au social ; d'autres enfin se donnent pour uniquement sociaux, mais leurs partisans brûlent d'une foi qui accepte le martyre. Etrange remuement souterrain en vérité. Jamais monde ne fut à la fois aussi catastrophiquement et mesquinement matérialiste que le nôtre ; on n'y fuit les écroulements que pour courir après une râclure de graisse ; et cependant, parmi les hommes capables de pensée, on ne rencontre presque plus que des mystiques, avec ou sans dogmes. Leur trait commun, en dépit de tant de diversité, reste qu'ils pensent en fonction de l'homme plutôt que de la cité, et pour la paix. Voici même déjà longtemps que certains, mettant la paix au-dessus de toute autre valeur, prêchent des formes de non-violence plus ou moins inspirées de Gandhi. Je ne discuterai pas ici du vague ou du danger de ces multiples illuminations. Spectateur momentané, j'essaie seulement de m'expliquer leur présence. Je crois que tous ces hommes, plus ou moins confusément, s'essayent, eux, à sentir et à penser comme si les frontières et la guerre étaient déjà abolies,

comme si le passage (dont parlent « Les deux Sources ») de la société close à la société ouverte était déjà accompli, Horace périmé et de nouvelles perspectives ouvertes pour l'homme. Voilà, jugera le lecteur, une tentative dangereusement prématurée. Sans doute. Mais d'abord l'espèce et l'histoire préparent en effet longtemps à l'avance leurs nouvelles formes, et la plus courte vue est ici la plus grande cause d'erreur. Et puis, si l'on se rapporte encore au début de cet essai, on verra que le point de vue de l'évolution historique constitue lui-même un point de vue faux. L'espèce a préparé de tous temps le royaume de la paix ; elle n'a jamais cessé d'y penser et même d'y vivre parce que l'homme est triple et que, si l'individu et la cité sont engagés dans la guerre, l'esprit en est naturellement dégagé. Eternellement, dans la mesure où ils cultivaient des valeurs spirituelles, les hommes se sont connus citoyens du monde et ont joui de la paix que cet état explique. L'événement historique viendra-t-il un jour manifester à l'extérieur cette jouissance intérieure — et quand ? Nous ne prophétiserons pas. Mais l'événement intime a toujours existé ; le troisième ordre de vertu et son royaume ont toujours été présents, connaturels à l'homme. Nul besoin, même, d'en faire un mystère : car nous possédons ici pour garant une expérience innombrable et qui peut, aussitôt que nous le voulons, devenir la nôtre, immédiate.

⁂

Jusqu'ici nous avons seulement considéré ce que je nommerai volontiers des actes frontaliers, des défenses de frontières. Dans la lutte biologique pour la vie, l'individu animal armé protège, selon l'expression vulgaire mais juste, « sa peau », cette marche de lui-même. Ainsi la cité close garde son contour. D'où vient cependant la cohésion interne de l'animal ou de la ruche ? D'une vie de relations entraînant d'ailleurs des fonctions spécialisées. Sans ce tissu d'échanges, il n'y aurait ni individu, ni communauté, ni contour, ni frontière. Il n'y aurait rien à défendre. On ne se bat que pour maintenir un système vivant de relations. On ne fait la guerre que pour conserver une harmonie particulière.

La cité constitue donc essentiellement un lieu d'échanges. Ses deux types représentatifs sont, par suite, le mar-

chand et l'homme de conversation. Le mot français de « commerce » avec ses deux sens, l'un matériel, l'autre intellectuel, permet d'ailleurs de réunir les deux types en un seul. Notre XVIII^e, avec son mercantilisme et l'intelligence éminemment sociale de ses salons, nous offre une bonne image simplifiée de cet épanouissement. Sur un marché prodigieux de vie et de fourmillement s'échangent non seulement tous les biens matériels, mais encore tous les produits de l'esprit, idées, agréments, œuvres, ayant une valeur sociale quelconque, transmissibles ou même vendables.

Dans cette activité paisible, on se demandera sans doute pourquoi nous mettons l'accent sur le commerce plutôt que sur la production. La réponse est facile, quoiqu'il faille un peu de réflexion pour la trouver ou pour l'admettre : c'est que la production constitue, elle aussi, un acte frontalier. Elle est une conquête effectuée non point, il est vrai, aux dépens d'un autre individu ou d'une autre cité, mais aux dépens de la nature. La production est un asservissement d'énergies naturelles au profit de l'homme. Nous l'appelons pacifique parce que nous réservons le mot de « guerre » aux combats entre humains.. Mais en fait c'est bien d'une guerre contre des forces extérieures qu'il s'agit. Dès l'origine, le discernement fut malaisé entre arme et outil. La hache, le couteau sont-ils l'un ou l'autre ? Mais la guerre moderne semble avoir effacé toute limite entre l'industriel et le militaire. La même prodigieuse technique de production peut être à volonté aiguillée dans un sens ou dans l'autre. C'est qu'en vérité il s'agit dans les deux cas de la même volonté de puissance faisant plier des forces adverses. Le producteur ne noue pas conversation avec la nature : il la dompte et l'exploite, éliminant et exterminant ce qu'il juge inutile ou nuisible et réduisant le reste à un service strict. Les paysans, bûcherons ou pâtres ne se montrent pas plus sentimentaux que les ouvriers ou les ingénieurs. Tous font rendre le maximum à une terre conquise. Eléments, végétaux, animaux ne sont pas traités en égaux par l'homme, mais en esclaves sur qui il aurait droit de vie et de mort. Et ce service n'est maintenu que par une pression constante exercée de l'intérieur du groupe humain vers l'extérieur, vers la nature. Il est donc juste d'assimiler, dans une large mesure, la production à un combat. D'autres hommes que les pro-

ducteurs matériels nouent, il est vrai, avec la nature des relations d'un ordre tout différent, des relations de contemplation et d'amour ; mais, précisément, ceux-là ne songent pas à exploiter et à produire. Ils ont avec le monde inhumain environnant des relations personnelles ; par là ils abandonnent le social, ils quittent la cité pour le royaume personnel de l'esprit. Or, nous n'en sommes pas encore à ce point de notre exposé. Nous demeurons pour l'instant dans la cité, nous demandant seulement de quoi est faite sa cohésion interne. Elle est faite d'échanges et non de production. La production reste frontalière. Le cœur de la cité est le marché. Et à ce marché, à l'intérieur de chaque homme, correspond le plan moyen de l'être social, ce lieu de raison, d'ordinaire pleinement illuminé par la conscience, que hantent les idées transmissibles et les sentiments partageables, bref tout ce qui peut être dit explicitement, en langage commun, de ce qui se passe en nous. Sur ce plan, les richesses intérieures se trouvent transformées en marchandises. A ce titre et dans la langue adéquate, elles sont transmises à autrui qui nous transmet les siennes. Ainsi se nouent les deux commerces humains, le marché extérieur n'étant en somme que le reflet de ce marché intérieur que représente l'intelligence sociale.

Tout à l'heure, en passant du Cid à Horace, du premier au second ordre d'héroïsme, nous avons vu l'épée subir une modification profonde. D'individuelle et de noble, elle est devenue collective et civique. Symboliquement elle s'est multipliée. Si maintenant, au lieu du combat frontalier, nous considérons la cohésion interne, le système de relations et d'échanges que l'épée protège, quel va être le passage correspondant ? L'unité de l'individu corporel, de l'animal noble, c'est le sang :

> *Cette ardeur que dans les yeux je porte,*
> *Sais-tu que c'est son sang ? Le sais-tu ?*

Nous demeurons ici sur un plan de pure noblesse biologique. A l'intérieur du corps individuel le sang figure bien l'échange, la circulation, la richesse nutritive transportée d'une cellule à l'autre, le partage, la communion enfin. Et dans la famille considérée comme l'expansion et la perpétuité de l'individu, le sang joue le même rôle de lien fluide. Franchissons maintenant le degré qui con-

duit du premier au second ordre, de l'individu à la cité. L'épée, avons-nous vu, se multiplie non sans une nuance apparente de dégradation. Que devient le sang ? Il s'extériorise. Il s'extériorise non sans la même nuance de dégradation. Matériel ou idéal, il se mue en or.

L'or entre dans la cité comme une marchandise simple. Il vient du combat frontalier, du pillage de la nature. Avant, il appartenait à la pureté élémentaire ; il était l'Or du Rhin, liquide jouet des Ondines, ou le filon vierge au cœur des roches.

Ors ignorés gardant votre antique lumière
Sous le sombre sommeil d'une terre première.

Aussitôt extrait, aussitôt « produit », il devient, comme toute richesse, marchandise et passe de main en main. Entre toutes les marchandises cependant, l'homme l'élit pour une singularité double et liée — étrange : celle d'être à la fois inconsommable et fascinant, comme un fruit au delà de tous les fruits. On le marque du sceau de la cité, de la figure du prince, et le voici monnaie, signe et valeur de tous les échanges civils possibles. Comme le fleuve, comme le sang, il est fait pour couler ; il est la liquidité même. Son ruissellement accompagne et figure celui de toutes les autres marchandises ; sa circulation activée fouette la vie de la cité. Un pays sans échange serait un pays mort ; l'animation du marché est comme un empourprement. Car l'homme est un animal social, et les échanges activent rapidement la production elle-même. L'individu qui, en se battant avec la nature, produit par exemple du blé, s'il n'a la possibilité de l'échanger contre rien d'autre, tendra naturellement à n'en produire que ce qu'il peut en consommer. Mais qu'un marché lui offre la possibilité d'échanger un excédent de blé contre mille autres produits agréables ou utiles, il fera croître cet excédent le plus possible. Ainsi la vie de relations intensifie l'activité individuelle. Et cela n'est pas vrai que de la production matérielle. Dans une société où l'on peut gagner de grands agréments à se montrer intelligent et spirituel, chacun le sera davantage ; la circulation rapide des idées, la vigueur des répliques échauffera une masse qui fût restée froide sans cela. S'il n'est religieux ou artiste, c'est-à-dire apte à vivre sur un plan qui n'est plus social mais

personnel, le solitaire perd simplement sa vivacité d'esprit. La ville, l'échange, la conversation dégourdissent ; c'est-à-dire que dans un milieu où l'on peut presque tout acheter en donnant la monnaie convenable, l'individu apprend vite l'usage des diverses monnaies. L'or matériel n'est que leur symbole.

Je viens de montrer brièvement comment les échanges civils activent la production individuelle. Mais j'avais montré auparavant comment la production est une sorte de guerre contre la nature. On pourrait donc en augurer que l'animation des échanges constitue généralement une cause de guerre. Il n'y a nullement entre l'esprit commercial et l'esprit guerrier l'opposition absolue que l'on veut marquer quelquefois. Une vie plus animée est aussi plus agressive, et une cité où l'or circule abondamment ne sera pas pour cela pacifique. Car ce que l'échange stimule, c'est en définitive le goût des marchandises dans leur immense et délectable variété. On satisfera ce goût en accroissant la production aux dépens des sources naturelles ; mais on peut songer à l'accroître aux dépens des autres cités. Dans un monde de communautés closes, chacune tend à ne voir dans les autres qu'une nature exploitable, source de biens et d'énergies à asservir. Une société où l'or circule est en somme l'analogue d'un animal au sang bouillant : il a la bagarre facile. De la République de Venise aux impérialismes marchands du siècle dernier, les exemples historiques ne manqueraient certes pas pour étayer cette thèse.

De fait, le commerce, en liant plus étroitement les membres d'une communauté close, tend à transporter la guerre de l'intérieur de la cité à l'extérieur. Les nations commerçantes font la guerre au loin et jouissent chez elles d'une vie active de relations. L'idée du commerce instaurant la paix à la place de la guerre ne vaut donc que pour l'intérieur. Là cependant, elle est incontestable. Le passage, par exemple, de la France féodale à la France moderne ne se conçoit que comme le développement d'un marché. Ce sont les marchands qui, avec leurs bourgs, leurs foires, leurs voyages, le goût des marchandises qu'ils suscitent partout, la puissance qu'ils en retirent, leur or enfin, et leur culture, font éclater les cadres anciens. Notre Renaissance est gonflée de marchandises, somptueuse de soies, ruisselante d'ors comme au printemps un arbre de sève. Dès lors, à l'intérieur du

pays, la puissance économique remplace celle de l'épée. Richelieu courbe la noblesse. Les guerres coloniales ne tardent pas à suivre — puis l'Encyclopédie. L'activité toujours croissante du commerce intérieur, le goût toujours montant pour les marchandises, le marché, donc la ville et sa vie de relations exaspérée, domineront tout le XIX^{e} siècle, feront monter en flèche d'une part la production (cette guerre à la nature), d'autre part les antagonismes nationaux. Naturellement, tout le processus s'effectue peu à peu au profit des individus capables de dominer le marché, matériel ou idéal ; les gagnants sont les financiers et les hommes doués d'intelligence sociale, discursive ou technique. Matérielle ou idéale, la marchandise, c'est-à-dire l'échangeable, triomphe.

Une telle expansion du marché n'a pas été sans provoquer des réactions. Nous les connaissons bien, sous leur forme extérieure politique. L'ancienne noblesse d'épée a accepté de servir l'idée nationale. Mais elle n'aime pas les marchands. Beaucoup d'hommes demeurés des individus nobles et prenant encore pour idéal, quand ils portent les armes, le Cid plutôt qu'Horace, ont en horreur la subordination du militaire au civil. Ils se résignent mal à mourir pour que la marchandise circule. Citoyens malgré eux, ils conservent le primat au sang sur l'or. Je ne cherche pas ici à juger, mais à expliquer des attitudes et il me semble que celle-ci s'explique assez clairement. Cet antagonisme relatif des esprits, et par suite des pouvoirs, civil et militaire, cause une première série de frottements. En voici une seconde. Les producteurs aussi se défient des marchands. Ils sont, nous l'avons vu, des guerriers à leur manière, combattant contre la nature. Leur idée de la noblesse et de la vertu se forme dans cette lutte. Naturellement solitaires, ils acceptent d'être embrigadés pour une efficacité collective, et une certaine rudesse militaire ne leur fait alors pas peur. Mais l'esprit de commerce, d'échange humain, de conversation leur demeure étranger. Le producteur est mal à l'aise dans un salon. Bientôt il prend l'or et les discours en horreur. La lutte entre un capitalisme parlementaire et un syndicalisme producteur vient en partie de là. Sorel détestait à la fois les financiers et les intellectuels. Un premier antagonisme opposait la classe des nobles et celle des marchands ; un second opposera à cette même classe des marchands celle des producteurs. Ces conflits

ne prennent pas nécessairement une forme aiguë, nobles et producteurs s'inclinant souvent devant la raison d'Etat. Troisième réaction enfin : l'esprit se révolte contre le pouvoir de l'or. Pour comprendre ce phénomène, il faut bien distinguer ici entre ce que nous nommons proprement esprit — synthèse de connaissance désintéressée, de sens moral, de sens esthétique et de sens religieux — et l'intelligence discursive, sociale et technique. Si nous nous rapportons, comme nous n'avons jamais cessé de le faire, au schéma exposé en tête de cet essai, l'esprit est du troisième ordre, mystique, universel et solitaire à la fois ; l'esprit est personnel et c'est lui qui anime Polyeucte. Au contraire, l'intelligence et le discours commun par quoi elle s'exprime appartiennent au second ordre, celui de la cité et du citoyen, celui que les Horace défendent. Bergson a clairement montré comment l'intelligence remplaçait chez les hommes l'instinct social des Hyménoptères. Son ordre ne fait donc pas de doute et nous avons eu grand soin de montrer comme elle était normalement attachée au commerce, commerce elle-même et donc figurée par l'or. Marchandise subtile, idéale monnaie que celle des relations intelligibles et véhiculées par des mots — mais enfin marchandise et monnaie tout de même. Le moraliste, l'artiste et le religieux font preuve d'un sûr instinct, d'un juste sentiment de leur ordre quand ils se défient de l'intelligence discursive autant que de l'or. Méphistophélès possédait l'une et l'autre. Avec eux, on est prince de la terre et de ses cités. Mais la beauté spirituelle — et son correspondant inférieur la pure noblesse animale — vous échappent. Selon toutes les traditions spirituelles, on n'atteint à l'esprit qu'en se délivrant de l'or, c'est-à-dire non seulement de l'avarice, du goût de la marchandise, mais aussi du réseau des relations humaines moyennes, sociales, qui nous retient médiocrement prisonniers. Quand Siegfried, l'homme libre, a tué le monstre d'avarice accroupi sur son trésor, il en goûte le sang et soudain, par miracle, comprend le langage de l'oiseau : il est devenu artiste à qui le monde entier parle secrètement, tandis que l'homme moyen reste enfermé dans son langage, son intelligence, sa monnaie d'échange propre, et comme emprisonné par l'or qu'il détient. Le religieux hindou se défie surtout du mental ; le chrétien dépasse la méditation active, intelligente, pour une

contemplation passive, sensible (d'une sensibilité supérieure) aux valeurs spirituelles. Tous ces symboles, toutes ces façons de parler désignent la même libération, la même échappée hors du social moyen vers le personnel supérieur. Elle semble exiger une condamnation de l'or et de l'intelligence, et cette condamnation prendra volontiers la forme d'anathème. Nous l'avons vu, l'esprit en vient à tenir l'or et l'intelligence pour diaboliques. Il hait le marchand, et dans cette haine il rejoint, comme nous venons de le voir, les noblesses primitives du militaire et du producteur. Ainsi se vérifie une fois de plus la correspondance du haut et du bas.

⁂

La haine cependant est absurde. Mieux vaut tâcher de comprendre et de parvenir à la vision d'un ordre total par une série de subordinations. On n'y parvient, me semble-t-il, qu'en ramenant, comme nous l'avons fait, tous ces conflits politiques, extérieurs, à l'unique drame intérieur de l'homme. Alors il apparaît nettement que l'individuel doit se subordonner au général et celui-ci à l'universel (qui est en même temps le personnel parce qu'il réalise une synthèse des deux ordres précédents). Je dis que cela se doit, par obéissance non point à un décret arbitraire, mais à une pente naturelle. Or, chez l'homme, le corps est individuel ; l'intelligence sociale est générale ; l'esprit, tel que nous pouvons le connaître, tend et touche à l'universel à travers le personnel. La subordination des valeurs ne fait donc pas de doute. Cela n'empêche pas chaque vertu d'être valable sur son plan, et tant que l'homme demeurera l'homme les trois ordres devront coexister nécessairement.

Traduisons tout ceci dans un langage psychologique un peu plus chaud. Nous dirons qu'en l'homme l'instinct animal, toujours égoïste et particulier, même quand il est amoureux, doit céder le pas à la raison, à la tolérance, à la justice, équivalents humains de l'instinct social des abeilles ; cependant, raison, tolérance et justice cèdent à leur tour le pas à l'amour, sous la forme la plus universelle et la plus aiguë à la fois que chacun de nous puisse concevoir — charité ou beauté, qu'importe ? — en quoi l'homme regagne le droit divin d'être insensé. L'égoïsme nous pousse à l'injustice, en notre faveur na-

turellement ; la raison corrige cette injustice ; l'amour et ses dons gratuits la rétablissent en faveur de l'autre. Elevons-nous, intérieurement, le moindre doute à l'égard de cette hiérarchie humaine ? Je ne le crois pas. Le difficile est, tout en la maintenant ferme dans notre pensée, de comprendre la relativité de son bien et de son mal et d'admettre, par suite, que chaque vertu demeure salutaire sur le plan qui lui est propre. Le corps ne subsisterait pas sans instincts animaux puissants, nécessairement égoïstes, agressifs et amoureux ; que ce tonus animal baisse, l'individu déchoit. Disons qu'il est nécessaire à la vie humaine, mais insuffisant ; car le libre cours laissé à l'instinct amène des inconvénients graves que résume le mot « brutalité » et qui rendent bientôt l'existence intolérable. A la brutalité, le commerce humain constitue le seul remède. A la fois il réprime et comble, affine et élargit l'individu. Son résultat fatal pourtant est une certaine vulgarité dans l'intelligence comme dans les mœurs, une platitude dans l'abondance et l'épanchement, un manque de style, de hauteur, de solitude. Le seul remède est la fuite hors des boutiques et des salons, la retraite personnelle puis l'accès à la vie de l'esprit, la folie de quelque amour gratuit qui redonne à un monde égalisé par l'abstraction et l'échange une profondeur, un accent, une passion. Par delà le commerce raisonnable, l'artiste et le religieux retrouvent une grâce, une inspiration, une démence, une grandeur, une musique, un style — toutes choses que l'animal possédait à sa façon, mais inférieure et particulière. De cette particularité naissaient des inconvénients que la liberté de l'esprit ne connaît plus. L'amour de Dieu ou de la beauté, même poussé jusqu'à la folie ne s'accompagne plus de brutalité ; il donne au monde, cependant, une diversité dans la profondeur que la platitude de l'intelligence sociale ignore. Pour les citadins, déjà, réunis dans une salle de concert, quel délice de recommencer à sentir après avoir tant pensé en monnaie, tant pesé de plus et de moins, balancé de pour et de contre. Ils réapprennent à aimer d'une façon qui ne peut plus blesser personne.

C'est dans une telle perspective d'ensemble qu'il convient de juger, par exemple, ce règne de la marchandise où nous devons vivre aujourd'hui. L'être social comporte chez l'homme des vertus et des défauts pro-

pres, aussi impossibles à éliminer que ceux de l'être corporel et dont il faut seulement songer à tirer le meilleur parti. Le citoyen-type, comme l'a fort bien vu Nietzsche, manque d'instinct et de noblesse aussi bien que de sens esthétique et religieux profond. Il a moins d'amour que de tolérance. Par contre il n'est ni brutal ni illuminé. Affiné, libéral, serviable, intelligent, curieux de tous les échanges humains, il tend spontanément à créer un monde d'abondance, de diversité, de divertissement et somme toute d'équité. Cette dernière affirmation apparaîtra peut-être énorme si l'on songe d'une part aux tensions sociales provoquées par le capitalisme, d'autre part au rapport esquissé plus haut entre le développement du marché et les guerres. On comprendra que je ne songe pas à traiter de telles questions en quelques mots à la fin d'un essai. Je me contenterai donc d'une remarque justifiant assez, je pense, quoique brièvement, mon assertion.

Le régime moderne n'a pas proprement créé les conflits sociaux. Elle les a reçus du régime féodal. Dans la cité antique quand on avait besoin de travail humain on faisait la guerre et prenait des esclaves. La féodalité remplaçait normalement ce droit du plus fort par un échange: le possesseur de la terre, source d'énergie naturelle, échangeait cette énergie naturelle contre du travail humain. Telle est l'origine de la rente. Sans doute la possession de la terre provenait d'une conquête, mais cette appropriation particulière de l'inanimé une fois admise, il y avait entre les hommes échange et contrat. La rente a subsisté sous le capitalisme et comme les sources d'énergie naturelle se sont multipliées (mines, charbon, pétrole) ce qu'il pouvait y avoir d'injuste dans l'échange s'est trouvé multiplié d'autant Mais dans le capital tel que nous le connaissons aujourd'hui, la valeur de l'outillage a pris, à côté de la source d'énergie naturelle, une importance toujours plus considérable. Or l'équipement capital a été acquis et non pas conquis. Dans le travail qu'un homme peut faire pour obtenir en échange une certaine quantité de marchandise, la part de travail prélevée par droit du plus fort se trouve ainsi encore réduite. S'il y a injustice elle paraît de moins en moins essentielle et serait supprimée par une modification des termes du contrat. Il est facile d'imaginer une cité marchande où l'échange de marchandises et de travail se rapprocherait indéfiniment

de l'équité par une série de corrections légales et sans aucune prime à la puissance individuelle. Les injustices proviennent donc de ce qui subsiste d'agressivité individuelle, animale, dans le commerce humain. Le commerce tend à effacer cette brutalité.

J'userai des mêmes arguments à propos des guerres nationales. La nation ne les a pas instaurées ; elle les a reçues des princes qui les tenaient des barons. D'ailleurs la guerre n'a-t-elle pas nécessairement pour origine un particularisme ? N'est-elle pas par essence étrangère au social ? Horaces et Curiaces défendent des cités closes. Mais que signifie ce concept de « cité close » dans le domaine matériel, le seul d'ailleurs où quelque chose puisse être clos (car l'art ou la pensée de Rome ou d'Albe ne l'étaient pas) ? Il signifie qu'un certain groupe d'hommes se réserve l'exploitation des sources d'énergie naturelles à l'intérieur d'un certain tracé géographique clos. Or il importe peu, philosophiquement, que je dise ici « un groupe d'hommes » ou « un homme ». La notion de cité close se ramène à celle de possession particulière. Cette possession est défendue par l'épée, comme un fief. En fait la terre que nous connaissons, et où chaque nation possède les droits souverains de l'animal noble, en est encore à une anarchie pré-féodale puisque les nations individuelles n'y prêtent pas même allégeance. Il reste vrai, me semble-t-il, comme je le notais tout à l'heure, que le commerce humain, en fouettant partout les appétits de marchandise, a exaspéré des antagonismes. Mais le principe de la guerre est toujours dans l'égoïsme et ses divisions non dans le commerce et ses échanges.

Ainsi les graves crises que nous traversons, tant dans le domaine social qu'international, doivent être à mon sens interprétées comme les symptômes d'une croissance retardée, d'un avènement difficile. Nous sommes, disions-nous tout à l'heure en faisant le point, sous la constellation d'Horace d'ailleurs déjà déclinante. Cela signifiait pour nous qu'à l'intérieur de l'homme le social avait gagné aux dépens de l'individuel, la raison aux dépens de la noblesse. l'or aux dépens du sang ; et nous considérions les événements de l'histoire comme des reflets de cet événement intérieur. Or il existe une contradiction profonde entre cet état et la survivance de notions et de sentiments purement et brutalement individuels nobles sans doute, mais animaux, comme ceux de possession

individuelle ou de cité close. On m'accuserait ici bien à tort de vouloir donner à cet essai une couleur politique définie. La vérité est que dans les partis et sous les régimes en apparence les plus opposés l'idée de possession particulière et souveraine s'efface devant celle de gérance. Nous entrons dans l'ère des « managers », techniciens exploitants au service de la communauté. Que la même modification atteigne le concept de souveraineté nationale — et l'on parle déjà plus volontiers de continent que de nation — et nous allons vers la cité ouverte, celle où le commerce humain pourrait atteindre son plein épanouissement. Alors la constellation de Polyeucte ne tarderait pas à approcher du zénith.

⁂

Cette dernière prévision rencontrera beaucoup de scepticisme. Je ne déciderai d'ailleurs pas si elle se vérifiera ni quand. Les hommes resteront, apparemment, toujours libres d'être stupides et de se perdre. Je dirai que cette marche est dans la logique des choses. Et précisément la vision claire de cette logique constitue peut-être aujourd'hui le facteur essentiel capable de susciter l'événement, par une prise de conscience, lentement répandue, de la destinée humaine. Quand un homme a bien senti, une fois, que la tolérance, puis le bonheur de la beauté sont dans le fil de sa propre nature, quand une fois il les a goûtées, personnellement réalisées en lui, alors la raison et la sensibilité cessent de lui être difficiles. Car chaque fois que leurs voix résonnent il les entend comme siennes.

Supposons donc que la cité humaine s'ouvre un jour. La guerre ne cesserait pas pour cela d'être possible ; elle serait seulement accidentelle comme une défaillance de la raison, devant l'instinct brutal alors qu'aujourd'hui et depuis toujours notre état normal consiste à préparer la guerre et à la faire. Pour la cité ouverte la seule lutte se poursuivrait contre la nature. Il est aussi dans la logique de la cité que cette production soit poussée à l'extrême. Si les biens matériels passaient plus ou moins sous le contrôle de la collectivité, la seule force dont l'individu pût rester pleinement possesseur et tirer avantage serait le travail et l'intelligence socialement utiles qu'il apporterait sur le marché. La force de travail physique varie assez peu et ces variations sont négligeables en regard

des quantités d'énergie naturelle exploitées. La grande variable resterait donc l'intelligence sociale. La hiérarchie humaine tendrait par suite à se confondre avec celle des cadres techniques ou des intellectuels actifs. Que l'humanité tende vraiment aujourd'hui à une structure de ce genre, il suffit de regarder autour de soi pour s'en convaincre.

Dès lors on peut juger inévitable une vaste réaction spirituelle contre la civilisation marchande, fût-elle devenue pacifique, contre son goût des marchandises, des échanges et de l'intelligence discursive. Cette réaction apparaît déjà amorcée, quasi prématurément mais cela est normal car les périodes historiques se chevauchent et l'on n'en a pas fini avec l'opposition Cid-Horace que déjà surgit l'antagonisme Horace-Polyeucte. Comment s'en étonner si l'homme est bien triple et si aucune des trois constellations ne doit en fait se coucher pour lui ? Le plus spiritualisé des humains garde (heureusement !) un corps ; le plus corporel, un idéal vague. Ainsi nous pensons et sentons bien en arrière et en avant de notre centre moyen : d'où les chevauchements. Tout à l'heure en faisant le point dans notre ciel français j'ai dit que la constellation de Polyeucte était déjà bien visible. Certes, les divers mysticismes dont nous parlions alors peuvent passer pour une mode ; et certains ne manqueront pas de les expliquer comme une réaction aux malheurs du temps. Les catastrophes suscitent toujours des courants mystiques dans les esprits qui cherchent naturellement à s'évader d'une réalité devenue trop désagréable. Mais cette explication ne contredit nullement la nôtre et je l'accepterai, pour ma part, volontiers si l'on accorde que ce mouvement d'évasion obéit à un instinct juste, pressentant, comme seul l'instinct peut pressentir, que la réalité spirituelle constitue en effet pour l'homme, à l'égard de ses difficultés corporelles ou sociales, un refuge, un remède et une source d'inspiration, un guide vers une solution future. On douterait alors que les mysticismes présents fussent simplement une mode passagère ; car les angoisses d'aujourd'hui ont des causes lointaines dans le passé et même la fin de la guerre actuelle ne nous laissera pas sans souci pour l'avenir. D'ailleurs cette mode, si mode il y avait, se rattacherait à trop d'autres signes : par exemple, chez les hommes qui pensent, le déclin du matérialisme scientifique et le réveil d'une phi-

losophie spiritualiste et chez les hommes qui sentent plutôt qu'ils ne pensent, la fatigue de la ville et de ses marchandages, le retour ou mieux la retraite à l'air libre des champs. Un goût de pureté et de pauvreté flotte dans l'air. Qu'ils y côtoient les parfums « corrompus, riches et triomphants », quand ils ne sont pas nauséabonds, de la plus marchande des époques, quoi de plus normal si la retraite est précisément une réaction à la cité, si le personnel se découvre et se développe en s'opposant, dans une certaine mesure, au social, comme les artistes et les religieux de tous les temps l'ont prouvé. Croira-t-on pour cela que la cité doive mourir ? Elle ne disparaîtra pas plus de la vie humaine que le corps individuel et l'indispensable marchandise matérielle ou intelligente. Elle nourrira son antithèse qui est l'esprit solitaire, et la logique des choses reste que l'esprit solitaire la domine et l'utilise comme la cité elle-même a dominé l'individu animal. On se tromperait d'ailleurs du tout au tout en croyant que j'annonce ici un futur royaume messianique. Je suis parti de l'idée d'une constance moyenne humaine, constance qui n'exclut pas les fluctuations, les métamorphoses et même une certaine évolution par déplacement de l'accent essentiel. Ainsi, depuis que l'homme est homme, et dans les clans les plus primitifs, le social domine, dans une large mesure, l'individuel. Le passage du régime féodal au régime moderne n'est qu'un fragment d'une courbe fluctuante et ne signifie nullement que la cité l'emportait sur l'individu pour la première fois et d'une façon définitive. De même je crois qu'en moyenne l'esprit solitaire a toujours dirigé la cité. Le fragment de courbe que nous décrivons aujourd'hui ne constitue encore qu'une fluctuation. Cela ne l'empêche pas d'avoir un sens. Car il nous conduit peut-être à retrouver un équilibre momentanément et apparemment perdu.

Revenons-en aux courants mystiques modernes. Leur forme la plus naïve combine un pacifisme d'allure souvent religieuse à un naturisme surtout négatif enveloppant dans une même horreur la ville, notre civilisation industrielle, l'or et la guerre moderne. Ces façons de sentir s'accompagnent parfois de terreurs apocalyptiques et d'une nostalgie du Moyen-Age considéré comme une époque d'ordre et de haute spiritualité. D'où la tendance générale des remèdes proposés à la situation présente. Les

éléments d'un tel état d'âme sont des plus intéressants à considérer parce qu'on les retrouve aujourd'hui (ainsi que leurs antithèses) un peu partout sous des formes et selon des groupements divers. J'espère que le présent essai aura contribué à les expliquer. Le pacifisme est en fin de compte une réaction contre l'animal humain. A ce titre il a toujours existé dans l'âme des hommes. Mais le fait qu'il ait pris çà et là sur la planète une forme et une importance sociales, qu'il se soit organisé, qu'il possède des slogans et des martyrs, prouve au moins l'approche et la possibilité d'un nouveau stade. Le pacifisme évangélique des premiers chrétiens ne considéra sans doute pas la suppression des meurtres humains comme un but pratique à court terme. L'interdiction aux chrétiens de porter des armes et de servir militairement fut annulée sous Constantin et réservée aux seuls clercs. On faisait en somme la part du feu. L'usage, même individuel, des armes était trop répandu, la terre trop divisée, la sécurité trop incertaine pour qu'on pût prendre un autre parti. L'humanité aujourd'hui a connu d'assez larges îlots unis et policés pour qu'il soit moins absurde de rêver d'un état humain où le meurtre devînt accidentel. Quoi que l'on puisse penser de leur convenance actuelle, il est certain que de tels pressentiments (dès longtemps familiers à l'esprit pour qui la paix est le climat normal) nourrissent aujourd'hui les doctrines de non-violence. Le présent essai en fait, j'espère, ressortir clairement la nature en les présentant comme une réaction de l'esprit contre l'instinct, de Polyeucte contre le Cid. Le naturisme, l'horreur de la cité, de sa civilisation et de la guerre qui s'y prolonge, constituent au contraire une réaction de l'esprit contre le social, de Polyeucte contre Horace. On voit comment ces deux éléments sont à la fois liés et distincts. Si nous en venons maintenant à cette nostalgie du Moyen-Age qui hante tant d'esprits, nous verrons qu'elle est à la fois symboliquement vraie et historiquement confuse. Symboliquement le retour au Moyen-Age peut signifier un retour à des valeurs spirituelles et nous venons de dire que ce dernier paraît dans la logique des choses. Mais dans la réalité historique cette culture des valeurs spirituelles peut prendre des formes innombrables et le retour à des formes anciennes paraît, lui, tout à fait improbable. Ces formes étaient liées à un état de fait qui n'est plus le nôtre. La terre était l'unique source d'éner-

gie naturelle. Nous en avons conquis bien d'autres. Allons-nous les abandonner et revenir à la seule agriculture ? C'est une éventualité inconcevable. D'abord les deux tiers de la population actuelle du globe mourraient de faim et de froid et entre ce qui resterait d'hommes les neuf dixièmes des contacts aujourd'hui normaux cesseraient. D'ailleurs on ne peut pas demander à l'intelligence d'oublier volontairement ce qu'elle sait. L'idée de revenir, par décret, à l'état d'esprit de gens qui n'ont pas encore découvert l'Amérique est irréalisable. La voie du passé se referme derrière nous. Il ne nous reste donc plus qu'à créer des formes nouvelles ce qui est beaucoup plus amusant que d'échouer à ressusciter les anciennes.

La direction générale d'un tel effort me semble claire :

1.) Maintenir l'animal dans l'individuel où il est à sa place ; conserver au corps son contact avec la nature, ses instincts, sa noblesse ; le protéger et le surveiller comme l'enfant égoïste et à courte vue qu'il demeure ; ne laisser prendre le pas à l'individu instinctif ni sur le social ni sur le spirituel.

2.) Admettre clairement que le commerce humain tend à l'établissement d'une cité ouverte où la seule lutte normale est dirigée contre la nature, pour la production ; où l'intérêt particulier est subordonné à l'intérêt général ; et où l'intelligence, socialement efficace, tend à devenir le seul critère social de distinction entre les individus.

3.) Admettre que tout ce qui précède ne représente que la base et la condition d'une vie spirituelle, libre, personnelle et désintéressée.

Le troisième point est de beaucoup le plus important. Nous aurions fait un pas énorme si nous en prenions nettement conscience. Or, on dirait que nous en avons peur. Nous sommes prêts à trouver extravagant que l'humanité existe pour maintenir vivante je ne sais quelle flamme — le goût de la beauté, de l'amour, du don gratuit. C'est que nous ne reconnaissons pas, dans cette proposition, la traduction de ce qui est, après tout, l'expérience courante de tant d'hommes. Quand un homme de quarante ans constate que le bonheur essentiel de sa vie a consisté à nourrir quelques instants de musique ou de tendresse et que, certainement, s'il n'y avait pas cela, au cœur de chaque jour, la vie ne vaudrait pas d'être entretenue, nous ne nous en étonnons pas. Mais dès qu'il s'agit de l'humanité en général nous nous

rétractons par pessimisme informé, par dégoût d'autrui. Dégoût naïf ; autrui nous ressemble beaucoup. Et quand il témoigne contre les joies désintéressées de l'esprit c'est qu'il n'en a pas fait l'expérience. Alors que vaut son témoignage ? Nous n'avons certes pas le droit dans une question aussi cruciale de négliger notre expérience. N'est-elle pas confirmée du reste par celle de tous les hommes que nous trouvons supérieurs à nous ? Si l'humanité vit pour être heureuse elle vit, mystérieusement, fantastiquement (car toute existence personnelle est mystérieuse et fantastique comme chaque artiste le sait bien) pour une contemplation et pour un amour dont chacun de nous ne sait presque rien. Voilà un fait essentiel qui vaut bien les autres dont nous faisons tant de cas.

J'ai dit qu'en en prenant nettement conscience nous ferions soudain un pas énorme. N'avons-nous pas vu, en effet, tout au long de cet essai, dans cette ascension successive des trois degrés donnés par hypothèse à la nature humaine, que les désordres inhérents à chaque degré étaient corrigés par la prise de conscience du degré suivant ? L'égoïsme animal suscite fatalement la division et la guerre ; le seul remède est le commerce de la cité. Remède intérieur seulement ; car la guerre est maintenue aux frontières de la cité close. Cependant le commerce, l'intelligence des phénomènes qui en résulte, la technique déduite de là, la connaissance qui s'en répand, la rapidité et la force croissante des communications font que la cité close tend à s'élargir indéfiniment. La guerre périphérique devient ainsi de plus en plus vaste et redoutable. Nous en sommes au point où l'humanité entière se sent menacée, et menacée le plus au moment précis où elle est le plus puissante, grâce à une coopération poussée à l'extrême. La seule voie de salut est évidemment que la cité close s'ouvre enfin, constitue la cité humaine ; alors seulement le premier degré, — l'individuel animal — se trouvant définitivement dépassé, nous assisterions à l'épanouissement du second degré, de l'échange. Mais qui nous aidera à faire ce saut de la cité close à la cité ouverte ? Qui rompra le cercle en nous libérant ? Evidemment ce ne peut être que le pressentiment et le souci du troisième degré à réaliser. Personnellement nous le sentons bien. Car si nous haïssons la guerre c'est qu'elle pèse sur nous, et depuis si longtemps, comme un cauchemar, nous interdisant, précisément, cette vie paisible que cha-

cun de nous consacrerait à ce qu'il aime le plus. La guerre est en fin de compte une défense d'aimer. L'amour de l'amour peut seul nous la faire vaincre. Voilà pourquoi la vie spirituelle, personnelle, libre représente en fin de compte notre seul espoir. Et peu importe que l'on nomme sa grâce divine ou humaine. Là où est l'amour, là est Dieu dit l'antienne. Ubi caritas et amor, ibi Deus est. Les hommes de bonne volonté peuvent toujours s'entendre sur « caritas ».

Charles MAURON.

POEMES

CHAMP DE BATAILLE

I

Les vers féconderont-ils
la chevelure violette...

Panoplie ravagée
le canon a grand peur
du vent dans les buissons...

Bourrelé d'intentions
un beau visage
à l'agonie...

Fumantes formes
les corbeaux puent
aux quatre coins...

Un cheval bai
qui était mort
s'envole...

II

Chevaux accotés
au bord de la déroute

Soldats pris de joie
embrumés de vin

la touffe est en liesse
qui sort de la bouche

Le pissenlit raille
la terre tombale

III

Forêt de printemps vif oisillon
rouge comme la viande crue
la terre avide

Etincelle d'écureuil
sous le drap vert

Casque nid dur
pour les taupes vieilles

Sol bien nourri
profite sans hâte

Le clairon du colza
sur la colline en fête
sonne à l'assaut du vent
qui ne répondra pas.

MALCHANCE

Tu ne savais pas que je t'attendais
J'ai perdu la trace à l'approche de ton visage
La vague est revenue vers moi sans t'avoir prise
Un sourire oubli plus vaste qu'Océan
Si j'avais osé parcourir ta blessure
L'arbre gonflait ses liens le cheval s'entravait
J'ai donné mon espoir pour garder ton désert
Qu'importent les trous d'eau les oiseaux qui mentaient
Il fait clair dans la vie où tout est consumé
C'était une autre Elle n'existe pas.

LE CONQUERANT

Je te sauverai avec moi courage

Mes pierres de taille en vents alizés
mon effort en mousse de chardon
mon honneur par le trou des voiles
dans ma fronde moisson de mousson
le reste à l'avenant tu verras
comment je transforme le monde
et bâtirai notre sécurité

Bientôt nos rires feront rire
la fleur de sainfoin et la limande.

André FRENAUD.

HAI-KAI

Parmi la forêt
dépouillée de clair automne,
le pin oppose
un sombre refus
d'obéissance.

⁂

Un bouleau, une étoile,
inscrivent dans le ciel
la sérénité.

⁂

La protection de ces branches,
jusqu'où ne se prolonge-t-elle pas
dans l'Invisible ?

⁂

Tant de choses à Te dire,
Seigneur,
...Mais on ne peut rien Te dire,
puisque Tu sais tout !

⁂

L'océan déferlait
à travers ce coquillage vide
comme la Volonté divine
à travers
une âme ouverte.

⁂

Les nuages jouent
à obscurcir
la lumière du ciel.
La lumière joue
à illuminer
les nuages...

⁂

Quand on approche la Vérité,
la lumière est si forte
qu'il faut fermer les yeux
pour le regarder en face.

⁂

Quel divin baiser,
ô Lune !
t'a lancée,
- ivre ! -
à travers l'espace ?

⁂

« Fuir !... Où ?... » dit la bête apeurée.
« Par en haut ! » répondit l'arbre.
« Sur l'aile du chant ! »
souligna l'oiseau.

⁂

Le visage non né des choses
ruisselait sous la pluie.
La mère de toute force et de toute tendresse
se manifesta
en cet arbre aux branches éployées.

⁂

Le Seigneur se revêt
de tant de simplicité !

Il faut une intuition de Sainte Femme
pour Le reconnaître !

⁂

Automne pressenti,
lévitation de l'été...

⁂

Décroissante, la lune
a reçu une gifle
et sourit quand même !

⁂

Légère brume venue d'en bas

transforme le clair de lune
en soleil.

⁂

Mon frère
aux bras effeuillés
tendus vers le ciel...
Ah ! que je sache,
à ton image,
grandir et me t'

⁂

« Qui es-tu ? »
dit la fleur
à l'escargot.

« Qui suis-je ? »
se demanda
l'escargot.

Et il rentra
dans sa coquille
pour mieux voir
qui il était.

Il n'en ressortit
que longtemps après,
par un clair matin
de soleil
après la pluie.

Souriant,
il déploya,
un à un,
ses yeux-antennes...

« Je suis... »
dit l'escargot,

mais la fleur,
pressée par les saisons,
déjà, n'était plus...

Alors, l'escargot
continua son chemin
à l'allure paisible
de ceux qui savent
qui ils sont.

CHANDA.

ALLEGORIES

I

L'HUITRE

C'est dans une grotte étrange que j'entre, de ce pas merveilleux des rêves, souple, élastique, sans poids et cependant libérateur d'une entrave qui ne pourrait être que la présence de la gravité. Un pas qui s'exerce sur un sol sans plus de consistance que l'air ambiant, lui-même aussi résistant que l'eau. En vérité, le spectacle offert est comme peint en profondeur sur toutes les molécules d'une eau marine, de telle sorte que jamais il ne paraît peint. Il a sa réalité que j'expérimente en avançant. Tout est là, visible, réel, changeant à chaque instant, je puis tourner autour des choses, et je les vois dans toutes leurs apparences. Mais en même temps, je sais qu'elles ne sont que représentation, et je les pénètre, je les traverse, je les dissous : elles se reforment derrière moi. Elles sont faites d'eau.

C'est une eau verte, d'un vert pour ainsi dire d'émeraude, et tout est dans ce bain de vert. La grotte est d'un vert plus sombre, avec ses belles parois luisantes en certaines parties, pleines de ténèbres en d'autres, avec des étages, des entablements, des percées, des perspectives où toute une végétation placide s'agite lentement sous l'effet d'un courant invisible.

Sur une table de cette roche marine je distingue une grande coquille. Oh, la splendeur ! Une coquille à double valve, de forme irrégulière, qui baille avec sérénité pour goûter le renouvellement du courant où elle absorbe les béatitudes de la vie. Et je vois l'animal mollement couché sur ce lit de nacre, sous ce ciel-de-lit de

nacre semblable, ses membranes vertes, lamelles semées en leur bord de cils presque noirs. Et cela ondule, ce n'est qu'une huître, un mollusque lamellibranche ou pélécypode, un de ces mystérieux êtres dont on dit qu'ils ont un cœur, un cerveau, un tube digestif et qui cependant n'ont l'air que d'objets ou de débris.

Oui, c'est un être. Sait-il qu'il est ? O grand mystère ! C'est aussi quelque chose, un peu de calcaire dans lequel naît la nacre et la perle. Voilà qu'on aperçoit dans le lointain les beautés qui porteront sur leur sein de rose les petites boules de doux orient... Et voilà aussi que naît là-dedans Vénus Aphrodite, l'Anadyomène, puisqu'elle sort de l'écume de la mer, ses beaux pieds nus sur cette coquille perlière, ô métamorphose.

Eh bien, je suis entré dans la grotte glauque et verte, et je me suis approché de l'être perlier et aphrodisiaque, et armé d'un outil plus grossier encore qu'une hache ou un couperet, je détache les deux coquilles qui ont manifesté leur vie en se fermant avec une étonnante et implacable pudeur, je les détache, dis-j, l'une de l'autre, et je plonge l'ustensile dans l'intimité glauque de l'être, je romps sa dernière attache avec la nacre émanée. Eh, quoi, cet enchantement de l'océan, je vais le manger ! Entendez bien, le manger. Il ne s'agit pas de cette dévoration guerrière des loups ou magique des cannibales. Non point. Je le mangerai, en bon gourmet, peut-être avec un jus de citron, quoiqu'en cette grotte je n'en aie point à ma portée. A moins que, jugeant qu'il sent la vase, ou encore que par suite d'une maladresse je n'aie violé avec mon outil la poche d'air située à l'intérieur de la coquille inférieure et répandu ainsi l'odeur infecte qui gâterait la jouissance d'un palais délicat, et que je ne délaisse le corps gras et blanc de l'être et l'abandonne à une disparition sans nom.

Mais il est plus probable infiniment que l'être, croqué plus que mâché, sera bientôt dans mon estomac, non plus être, mais chose, et encore pas pour longtemps, et bientôt rien, enfin rien de décelable ni en moi ni en dehors de moi.

Et je m'en vais plus loin, dans quelque perspective de la grotte, à travers cet atmosphère de verts mêlés, où tout est peint sur une eau mouvante, et où, bizarrement je ne m'étonne pas de voir voler un oiseau de mer, songez donc, dans ces fonds marins, un oiseau sans cri,

sans nid, sans bruit, plus silencieux qu'un oiseau de nuit.

Et je m'en vais sans traces, délaissant ces valves de calcaire et de nacre, moi qui n'émane aucune merveille de ce genre, sauf des paroles, dont la principale est de dire : je suis.

II

LA FORET

Quel monde étrange que celui de la forêt ! Il n'est possible d'en parler que loin de ses enchantements et ceux-ci se font sentir dès que vous approchez de la lisière, sous l'influence de l'ombre des premiers arbres. Tristes êtres ceux qui demeurent insensibles parmi les troncs et les feuillages, et peuvent abandonner dans les clairières des papiers gras, des coquilles d'œufs, et toutes ces choses comme des boîtes à sardines ou des os de poulet qui marquent la grossièreté d'un bon repas et l'indifférence du cœur, l'impolitesse d'un être en face de la vie. On croit avoir tout dit quand on a affirmé que la nature n'a point d'âme. Et cela vous permet de vous allonger sur les bruyères, la bouche ouverte et les yeux clos sous un mouchoir qui vous protège du soleil et des mouches quand la nourriture absorbée vous a alourdis. En vérité, l'homme a une âme. Mais il n'est pas si sûr qu'on l'a dit, que l'âme soit un souffle de Dieu. La nature n'en a donc point. Aussi n'est-ce pas là que le Démon va faire ses provisions. L'homme qui ne dort pas lui suffit et devant l'homme qui dort cet esprit des abîmes trouve encore sa suffisance dans la femme qui regarde un homme dormir.

Là n'est d'ailleurs pas le sujet. Laissons l'homme indifférent reprendre conscience de sa vie, bâiller, rajus-

ter sa ceinture ou ses bretelles, et regagner avec sa compagne aux rêves astucieux la voiture qui l'éloignera des sortilèges pour lesquels il n'est pas fait et le replongera dans ceux de la ville automatique. Derrière lui l'espace se referme sans conserver d'autre trace qu'un peu d'herbe foulée, quelques bourdonnements de mouches autour d'odeurs demeurées. Les papillons qu'on nomme satyres, reprennent leur vol sautillant, le grand Sylvain descend comme un dieu plâneur du haut des futaies sur quelque crottin de la route et dans un fossé une grande couleuvre d'Esculape se déroule lentement, Dieu merci, il n'y a plus d'âme présente dans la forêt.

Si vous entrez dans les limites de son enchantement, en effet, il faut abandonner votre grandeur d'homme ou votre humilité, ce qui revient au même, car devant quoi ou qui se manifeste celle-ci ? Son existence n'est faite que de la grandeur opposée et elle n'atteint sa fin que s'il s'agit de la grandeur absolue, c'est-à-dire de Dieu, et peut-être cette prétention à la vision suprême en se plaçant au petit bout de la lorgnette n'est-elle qu'une des formes de l'orgueil le plus démesuré, manigancée par le Démon déjà nommé.

Oui, oui, laissez cela parmi les hommes, entrez dans la forêt sans pensée. Dans la pensée est tout le mal, et la source de l'orgueil qui vous fermera la porte magique. Si vous avez enfermé la voix humaine dans ses souterrains les plus profonds, si vous l'avez lourdement chargée de chaînes, alors vous pouvez franchir la lisière, sauter le premier fossé au delà duquel commence l'espace végétal, et mieux, déboucher sur le grand carrefour aux multiples chemins forestiers, prenant source là, dans un cœur en forme d'étoile.

Il n'est pas question de ressusciter d'antiques spectacles, d'imaginer Charles-Quint chassant le sanglier. Adieu grandes ombres, adieu cerfs en pleurs sous la dent des chiens, tandis que l'haleine chaude des hommes enflamme les cors délirants, restez muets, échos ensevelis — c'est désormais le seul domaine des arbres, et tout a disparu de l'univers. Un arbre parmi les arbres, une feuille parmi les feuilles. Que suis-je ? Une herbe, une branche, et le pic qui va frapper du bec sur l'écorce des chênes, et la grande huppe avide de fourmis. Et ce silence et ces craquements, et ces insectes qui travaillent dans les ombres du sol, des

mousses, des racines. Et cette magie des troncs creux. Voilà ce que je suis. Plus rien. Je suis le grand jour et la grande nuit, je suis sans pensée, je n'ai plus d'âme. Un arbre, parmi les arbres, c'est tout ce qu'il y a. Un chemin parmi les chemins. Il n'y a pas de direction, pas de voie. A peine sait-on où est le couchant, dans le ciel que voici, où passent et tournent des corbeaux. Qui distingue ce chêne des autres chênes, le hêtre du hêtre, le bouleau du bouleau ? Une grande forêt, et c'est tout, et le silence, surtout le silence des mots. Tout s'est déposé dans une vase que personne ne voit. Ce destin des ténèbres qui mène les arbres est le mien. Nous n'avons pas d'avenir. Et quand le soir sera tombé, on dormira où on se trouvera, quelque chose parmi les choses, rien parmi rien.

O mes frères, qu'avions-nous fait de notre âme ? A présent pourront refleurir les printemps, jaunir les automnes. Laissez le givre accrocher ses guirlandes. Voici les ténèbres de l'immense soleil, et la suite de l'éclatante lumière couvrant les fards de la vie. Un arbre parmi les arbres, c'est ici, enfin, la vaste forêt.

LE MADREPORE

Ce n'est rien que de marcher sur la terre, voilà qui est à la portée de tout le monde. Moi, je marche dans les airs. Je ne vole pas, je marche, et l'on pense bien que si l'on entre dans ce domaine, ce n'est point pour parcourir de longues plaines, de vastes et mornes plaines, comme on dit. On ne se meut dans l'air que pour monter ou descendre, et quand on y va, suivant le langage humain, à pied, on rencontre d'étranges marches invisibles, aussi résistantes que le marbre ou le schiste, témoignage peut-être d'un peu d'élasticité, c'est-à-dire que le pied qui s'y enfonce les trouve fermes au souhait de sa sécurité et comme conscientes et même heureuses de l'accueillir et de l'aider dans sa progression.

Donc je marche dans l'air, et il faut avouer que c'est là une opération bien propre à donner au corps une étonnante, une bouleversante certitude de son existence. Je m'élève peu à peu, je découvre un monde nouveau, un monde merveilleux, insoupçonné. Oh, qu'on ne se figure point une étendue offerte à la vue comme celle qu'on découvre de la cabine d'un avion, avec ces prés en damier, ces bois, ces routes et ces fleuves qui tendent à jouer la carte de géographie. Je m'élève dans l'air, degré à degré, sans m'intéresser à la terre, à cette terre à laquelle on est attaché par tant de bassesse, soit dit sans jeu de mot. Car en somme, la terre est toujours plus basse que vous, vous y posez par les pieds, et tout ce qui vous attire particulièrement, à moins que vous n'ayez un de ces goûts vicieux pour les entrailles de ténèbres, se trouve au-dessus de la surface du sol : mousses, herbes, insectes même ont déjà leur hauteur. Puis viennent les arbres, ces grands peupliers, et des oiseaux plâneurs, et enfin les nuages et les dessins incompréhensibles des constellations. Tout cela est au-dessus, très haut, et bien entendu qui songerait à nier que vers ces signes de la hauteur s'envole notre âme ?

Mais voyez-vous, pour moi, c'est autre chose. Cette terre obscure demeure en bas, à son rang, sans que je songe à la bassesse, aux échanges d'humeurs et de matières desquels la vie tire sa force et sa perdition finale. Pas plus que je ne pense pénétrer dans les régions supérieures où l'on arrive comme il se doit la tête première avec la conscience étincelante de la supériorité spirituelle et centrifuge. Mon affaire est plus simple : je monte dans l'air, marche à marche, pas à pas, assez irrégulièrement il est vrai. Imaginez que vous êtes au plus profond d'une fosse sous-marine et que vous avez une grande falaise à gravir : il y a des rugosités, des paliers, des marches, des vires, des plateaux, des couloirs, des cheminées, des pentes douces, des escarpements. Et bien, voilà ce que j'ai devant moi, sans le voir, d'ailleurs, mais je l'imagine et je m'élève de cette manière. Le déroulement continu de mes pas ne tarde pas à me démontrer la vérité. C'est un incroyable madrépore que j'ai à escalader, ou plutôt que j'escalade, car je ne prévois rien. Tout vient à son heure.

Un madrépore, un arbre à corail, une construction immense, uniquement constituée par de l'air. Cela se divise,

se complique, s'élève de plus en plus haut. Certes, en route, il y a de la diversité : elle m'est apportée par des nuages dans lesquels il me faut pénétrer. Des nuages magnifiques et changeants, et singulièrement un de ces immenses cumulus, amoncelé comme un monstrueux choufleur, aux couleurs de crème, de rose et de violâtre, ou encore une fantaisie d'ouate et de gaze vaporeuse et irréelle. Irréelle, en vérité ? Point. Je m'avance là-dedans, toujours marchant dans l'air avec l'admiration qu'on a pour les choses réelles qu'on découvre. Tout ce qu'on découvre est réel. Et je me crois transporté dans la cathédrale d'un culte jamais rencontré quand le spectacle le plus inattendu vient faire battre mon cœur sous le coup d'une émotion pleine de charme : dans un coin des entassements vaporeux, entre ombre et lumière, se trouve un nid, un nid immense, on ne peut douter que ce soit tel puisqu'il y a dedans trois œufs, à l'échelle de ce nid. Ils y reposent en répandant une lumière plus douce et plus rose encore que les vapeurs environnantes. Et peut-être devrais-je m'arrêter, m'interroger sur la nature merveilleuse de ces œufs, sur leur origine et leur destin. Sur l'oiseau qui les a pondus. Est-il rien de plus beau qu'un œuf ? O monde originel ! O perfection dans la source des désirs, dans la concentration primitive du génie, ovaire et cœur, ô centre ! Ils étaient dans ce giron de vapeurs tendres comme du coton et reposaient dans l'attente. Mais peut-être aussi l'œuf est-il un retour, une contraction, un repos dernier, une fin. En ce cas je ne pouvais espérer entrevoir ce qu'en mon esprit je nommais l'Oiseau, cet amas de plumes aux formes exquises, accueillant et chaud, où plonger les mains et le visage, et d'où, par un miracle de l'univers, sort la coquille de perpétuité.

Comme j'avançais, toujours appuyant du pied sur l'air résistant, je découvris que ce lieu était plus enchanteur encore que je ne l'avais supposé, car aux alentours toute une végétation devint visible, et quelle végétation, non point de ces plantes verdoyantes offrant parcimonieusement des fleurs périssables aux pétales sans doute éclatants mais bientôt chus dans un lamentable pourrissement, non point de ces fleurs de parterre ou de serres, mais d'étranges et magiques corolles qui secrètent leur propre lumière, cire, velours ou soie irradiant des couleurs d'aurore au bout de tiges mollement inclinées comme

celles des tournesols et des héliotropes amoureux du soleil.

Ces fleurs ressemblaient à des roses, à des lotus, à des amaryllis. Quelques-unes paraissaient en bouton, je les voyais s'ouvrir, d'autres se fermaient, mais non pour se faner. Elles se reposaient et peut-être se recueillaient-elles pour mieux distiller, en s'ouvrant à nouveau, l'incomparable parfum dont elles possédaient le secret.

Tout cela existait-il au flanc de ce nuage aux amoncellements neigeux dignes de quelque Himalaya, n'étais-je pas dupe de mon imagination ? C'est maintenant que je me pose la question. Sur l'instant je me laissai aller à l'émerveillement qui s'accompagna d'ailleurs d'un nouveau prodige. J'allais m'élever d'un pas, d'un pas encore, quand des ombres violettes et dorées, pour ainsi dire mordorées, de la nue, sortit un être délicieux à voir, une de ces sirènes des airs, de chair et de plume, ni femme ni oiseau, blanche et rose et mandarine, roucoulante et tendre, avec des effets de gorge, ah ! ces seins de duvet, ce ventre lisse et fuyant, ce visage rieur et amoureux, aux yeux noirs et interrogateurs, parfois voilés d'une unique paupière, et cet ovale parfait où tranchait le rouge sang des lèvres, et ces épaules palpitantes, ces bras évasés en ailes aux longues rémiges ! Ah, quelles délices il me fallut abandonner pour poursuivre la marche ascendante à laquelle je ne pouvais me soustraire, et quelle tentation s'offrait à moi lorsque je vis la plumeuse créature étreindre les œufs, les couvrir de ses membres et de son sein, en conservant une inclinaison du cou et un gonflement de la gorge à quoi je reconnus qu'elle émettait un chant berceur dont les sons m'échappaient.

Hélas, la vision s'évanouit à mes yeux, car chaque pas de plus me faisait pénétrer dans des vapeurs flottantes que l'épaisseur rendait grises et tristes comme un brouillard de haute montagne. Le madrépore que je gravissais était devenu de plus en plus dense et fibreux, de plus en plus compliqué. Il m'enserrait et me ligotait, j'avais toutes les peines du monde à lever le pied, à me hisser d'un effort, pas à pas.

Aucune trace de vie dans l'arbre à corail, du moins aucune trace de ce que nous nommons la vie et qui compte toujours une part de volonté et de liberté. Il n'y avait sous mes pieds et à portée de mes mains qu'une immense

pétrification de vapeurs, et cependant il me paraissait parfois que des espèces d'étoiles y étaient incrustées, avec leur scintillement, et je me pris à unir ces manifestations intermittentes dans un dessin qui pouvait rappeler celui des constellations. Toutefois il n'en faut pas plus pour découvrir des figures bizarres dans les arabesques d'un papier mural ou les moisissures d'un plafond. Cela ne me semble donc avoir eu aucune importance. J'étais prisonnier du madrépore et de la sourde obligation de la gravir.

Ma vie allait-elle s'y épuiser ? Je me le demandai bientôt avec angoisse en ahannant et en gémissant, quand soudain je fus secoué par un spasme. Ce fut comme si quelque chose avait crevé. La brume s'effaça d'un coup et j'émergeai dans la lumière : j'arrivais à la Surface.

Ainsi l'eau ruisselle sur la tête de celui qui s'efforçait péniblement de quitter le fond marin où il avait chu, et s'égoutte, et il voit clair et il respire. Il quitte un monde épais pour un monde clair. Il ne lui semblait pas qu'il vivait, mais il luttait pour la vie. A présent il faut vivre. Eh bien, j'avais escaladé le madrépore des airs, non sans m'émerveiller du spectacle qu'il m'avait révélé, mais en proie à une lutte singulière dont il me fallait avant tout sortir indemne. Je n'étais pas libre, il me fallait monter, parmi les branches de plus en plus enchevêtrées et voraces de l'énorme corail obscur.

Et voilà que l'obstacle était vaincu, voilà que je respirais, que je devenais libre, je me trouvais à la Surface.

Le madrépore s'épanouissait en un champ immense, bosselé, avec des creux et des rotondités et des sommets. On eût dit d'une île déserte. Ah, j'étais loin de ce que j'étais porté à tenir pour un rêve oppressant, loin de l'apparition des œufs, des fleurs, de la sirène, vision aux couleurs d'aurore, du rose chair au mordoré, loin des vapeurs amoncelées en glace à la vanille, à la fraise, à l'orange, et devenues si épaisses qu'elles m'étouffaient. A présent j'étais libre. Sans doute le lieu (car il faut bien nommer cela un lieu) avait de quoi surprendre avec son extraordinaire et froide solitude d'île déserte. Il n'y avait pas d'arbre, pas de buissons, pas de fleurs, pas d'oiseaux, de perdrix ou de cailles cachées mais dénonçant leur présence par le cri de ralliement que l'on connaît, pas de papillons, il n'y avait rien. D'ailleurs quoi d'étonnant à

cela ? Le monde oppressant que je venais de quitter n'était-il pas fait d'air et de vapeurs aux formes et aux couleurs propices aux illusions ? Or j'arrivais à sa surface. Ah, que peut-il donc y avoir à la Surface ?

J'étais rendu à la liberté, ai-je dit. Mais que serait la liberté si on ne savait qu'en faire si on n'en faisait rien ? M'étant penché vers ce qu'ailleurs on nomme le sol, je l'examinai avec curiosité. Il faut toujours aller à la découverte, on se tourne vers les contrées, les cellules, les astres, les amibes, vers la musique et les mots. Quand on n'a vraiment rien à faire on regarde ses ongles, ses orteils, on explore son nez ou ses oreilles. En la circonstance je me tournai vers le sol et le considérai attentivement. Il fallait commencer par le commencement. Et sur ce sol, sur cette surface, je ne tardai pas à découvrir une source de puissant intérêt. Il y avait là quelque chose qui ressemblait à des petits vers. Oui, c'étaient des petits vers grouillants, des vers filiformes et sans couleur, minuscules, des vers. On n'en a jamais fini, avec tout ça.

Et comme il n'y avait rien d'autre, du moins à ma connaissance, ni astres, ni nuages, ni couleur de l'air, enfin, rien, je m'intéressai aux vers qu'on trouve à la Surface. Qui savait si plus tard...

G. RIBEMONT-DESSAIGNES.

POETES BRESILIENS

LA MARE

Cette mare est une fistule sur la terre.
Visqueuse, profonde, ouverte dans un sourire
Elle dort comme un trait de soleil éblouissant la boue.

Les berges sont fuyantes,
Rongées à la gencive gercée et impure des ravins.
Et par toute l'étendue du sol marécageux
L'eau subit la tristesse infinie d'être mare.

Les cieux s'épanchent sur les horizons écrasés.
Là-bas la selve se courbe à la ceinture de la lagune.

Des morceaux affligés du paysage
S'enfoncent dans mes yeux en une contrainte splendide.

(Que le soleil me fait souffrir
brûlant au loin les brumes où planent mes
visions d'El-Dorado !)

Sur les croupes de sable, les bandes d'ibis rouges
Saignent comme des blessures à l'épiderme de la terre.
Gardent l'eau enchantée du marais.
Et les sauriens géants, agacés par la lumière, sommeillant
dans la boue,

Plaise à Dieu que le soir tombe, pelotonné en des
nuages d'or,
Et qu'ensuite la nuit s'effondre languissante et barbare
comme une fiancée du marais
Et remplisse d'étoiles le palais où dorment les « ouyaras »
reines des eaux.

MERE-FIEVRE

Mère-Fièvre a bu mes yeux sauvages.

Devant ce marais et cette selve aux sourcils épais qui me guettent
Une nostalgie barbare crie de nouveau dans mon sang.

D'un côté, un coin de terre écrasée et noire
Et une lointaine rumeur de ruisseaux qui se noient.
Tout à coup une chute au sein de la forêt :
C'est la branche d'un arbre suicidé.

Je m'agrippe aux maigres tiges élevées,
Effrayé du marais gluant et pourri.
Là-bas, le marécage aux racines rageuses mordant la terre
Me donne l'impression d'une forêt de squelettes.
Derrière les vieux arbres méfiants,
Des assaillants conspirent en propos criminels.

Les horizons sont malades...

Dans la nuit, des ombres longues grandissent comme une menace.

Dans l'haleine tiède du marais
Mère-Fièvre sème l'extrait de lugubres délires.
Je sens en silence battre le pouls de la terre.
Dans ma soif dansent de longs cercles élastiques
Comme s'il y avait un grand feu dans mon sang.

Raul BOPP.

SECRET

La poésie est incommunicable.
Reste là tranquille dans ton coin.
N'aime pas.

J'entends dire qu'il y a une fusillade
à la portée de mon corps.
Est-ce la révolution ? l'amour ?
Ne dis rien.

Tout est possible, sauf moi-même.
La mer déborde de poissons.
Il y a des hommes qui marchent sur la mer
comme s'ils allaient dans la rue.
Ne raconte pas.

Figure-toi qu'un ange de feu
a balayé la face du monde
et que les hommes sacrifiés
ont demandé grâce.
Ne demande rien.

Carlos DRUMMOND DE ANDRADE.

LA MARCHE

D'autres choses mûrissent à l'ombre des espaliers
Tandis que les pas errent sans repos
Tandis que les regards tournent de côté
Et qu'on procède au massacre de tant d'auréoles.
Je voudrais saisir le bras à ces statues mutilées
Qui indiquaient des routes plus heureuses.
Peut-être il leur aurait fallu changer de socle
Ou bien faire des gestes qui déroutent.
Je pense à ceux qui vont venir et dépasser nos bornes
Et règneront au cœur de nos villes futures.
A ceux qui seront jeunes sur le monde
Et prendront en pitié nos vieilles certitudes.
De la cendre de nos dieux morts c'est un peuple nouveau
Qui surgira demain pour de nouveaux automnes.
Et nos cœurs sans appui dans la grande aventure
Du fond de notre nuit aux orbites éteintes
Regagneront leurs feux en les voyant grandir.

A.-D. TAVARES-BASTOS.

Raul BOPP

Né en 1896 à Rio-Grande-do-Sul. Poète du terroir, son lyrisme baigne dans l'atmosphère du vaste maquis (le « sertão ») qui s'étend par tout le Hinterland sud-américain. Sa légende du *Cobra Norato* est devenue célèbre parmi les sujets du folklore brésilien.

Carlos DRUMMOND DE ANDRADE

Né à Minas-Geraes en 1902. Par l'allure débridée et nouvelle de ses poèmes, il ajouta au mouvement de rénovation qui se produisit dans la poésie brésilienne il y a vingt ans. Il se range parmi les meilleurs poètes d'avant-garde.

A.-D. TAVARES-BASTOS

Né à Campos en 1900. Publia en 1923, en français, ses *Ballades brésiliennes* qui parurent à Paris alors que le mouvement moderniste se manifestait à Rio. Venu s'établir en France en 1938, il s'efforça d'y faire connaître les poètes brésiliens de sa génération, dont il avait publié en 1937 une plaquette de traductions sous le titre *Poésie brésilienne* ; depuis, il a travaillé avec Pierre Darmangeat à une anthologie de la *Poésie ibéro-américaine* qui doit paraître aux éditions de « Poésie 44 ». Les poèmes que voici ont été écrits en captivité à Godesberg, et appartiennent à un recueil intitulé *Les Temps morts*.

IN MEMORIAM

ROGER GILBERT-LECOMTE

Tant qu'il a fait figure de vivant, Roger Gilbert-Lecomte n'a eu que des amis. A 25 ans, il tenait encore de l'enfant prodige. On le regardait, on l'écoutait avec l'étonnement émerveillé que fait éprouver ce qui est prématurément parfait. Mais dès qu'il a occupé sa véritable place et que décidément il s'est tenu à l'orée de la mort, il est demeuré seul. Il faisait peur. D'autant plus qu'il paraissait bien avoir choisi de se taire, et qu'il gardait pour lui l'horreur de ce qu'il endurait. Son sourire ressemblait à l'œil de verre qui ne rend que plus hideux pour l'imagination le vide de l'orbite. On se détournait de lui. Déjà il n'était plus : c'est qu'il commençait à être. On ne supportait pas la présence de cette absence-là. Dans les derniers temps, il ne maintenait plus dans son sillage que 2 ou 3 hommes dont les forces allaient décroissant. Depuis longtemps, j'avais abandonné... Ceux qui ont cru pouvoir tout expliquer par son délabrement physique n'y ont rien compris. La responsabilité de Roger Gilbert-Lecomte dans sa propre mort est entière ; mais *autre*.

Il était de la race des voyants. L'usage de l'œil rend les hommes aveugles ; ce qu'ils voient leur tient lieu de ce qui est. Après quelques autres dont mieux vaut ne pas citer les noms, Gilbert-Lecomte s'était appliqué à ruiner la réalité, qui pour lui se rétrécissait chaque jour, comme une peau de chagrin. Ce phénomène ne l'appauvrissait pas mais le faisait intolérablement souffrir. C'est que son corps, goulûment torturé par la drogue, contrecarrait la mue de son esprit. Sans doute, s'il avait pu renoncer au poison qui le dévorait se serait-il acheminé d'un autre pas vers le but qu'il pressentait, ou, pour parler plus juste-

ment, vers cette indicible explication, ce temple à jamais inaccessible de l'Absolu dont il savait d'ailleurs que la mort le rapprocherait. Considérez cependant l'effroyable destin de ses pareils, de ceux-là qui voulurent se rendre compte par eux-mêmes, qui parvinrent à s'approcher de la vérité à l'état sauvage, sans boussole, guidés impérieusement par ce flair intérieur, ce don furieux de la vision auquel les religions ne sauraient suppléer et qui brûle et ronge ceux qui le possèdent aussi sûrement que le radium.

Ce ne sont pas des mots : Gilbert-Lecomte était *atteint*. J'avais 15 ans lorsque nous nous connûmes. O vous, ses frères en ce temps, vous Daumal, Meyrat, Vaillant, revoyez-vous ce visage que l'aurore de l'agonie parait de ses couleurs éteintes ? Sa beauté était celle d'un dieu assombri par l'exil. Il débutait dans ce martyre auquel il nous avait conviés, qu'avec lui nous convînmes d'endurer, mais au terme duquel il est parvenu seul. Il portait alors sur tout le regard attendri et cruel, pudiquement désenchanté, des jeunes seigneurs du spleen. Abordant le monde extérieur sans colère, il n'émettait pas de ces hurlements qui caractérisent les émeutiers de l'intelligence, et qu'il m'écoutait pousser avec l'amicale commisération de l'homme pour l'enfant. Car il n'était pas un révolté mais un objecteur. Il savait d'ailleurs que la voie où il s'engageait le mènerait en des lieux bien autrement hostiles, et qu'il eût été déraisonnable de soutenir longtemps cette lutte hallucinatoire contre un état de choses auquel déjà il tournait le dos... Il ne pouvait haïr l'humanité, dont l'incohérence profonde, la décadence presque étale résultaient pour lui de l'oubli sacrilège où elle était tombée des lois métaphysiques qui mènent à la Connaissance.

....

J'ai alors éprouvé pour lui l'affection du disciple pour son maître. De ce sentiment religieux qui souvent se passait de mots et qui, lorsque nous étions ensemble, conférait aux moindres choses un inestimable prix, il me semble qu'à l'instant je ne saurais parler. Comment décrire cette union plénière, ce solennel avancement dans un monde que nous créèions et qui nous recouvrait de sa poésie ? La nuit surtout nous était propice : elle portait

notre livrée. Durant des heures nous marchions, attentifs à noter les progrès de la transfiguration dont nous étions les promoteurs et les témoins. Nous nous enfoncions dans la ville, que je revois aujourd'hui affaissée sous la pluie, rendue opaque, tachetée de lueurs, et déserte. Nous savions que de ce voyage à l'aventure nous rapporterions une large provision de tristesse douce qu'à l'instant de nous séparer nous nous partagerions et emporterions avec nous pour la répandre ensuite tout au long du jour... Nous appartenions à cette génération sans insouciance, passée au désespoir comme le déserteur à l'ennemi, et qui ne voulait s'engager à vivre qu'à bon escient. Nous tournions et retournions en tous sens le mot bonheur, comme d'un de ces objets dont l'archéologue cherche vainement à deviner l'usage. Si étrangement vivants, engoncés dans un rêve tortionnaire, que nous étions pourtant éloignés de la démence ! Partis à notre propre recherche, nous nous appliquions à faire surgir une image de nous-mêmes qui pût nous déshabituer de celle que nous traînions avec nous, et qui était pour nous ce que le geôlier est pour le prisonnier : un obstacle à sa liberté. Nous tentions, avec une obstination douloureuse, un sérieux hagard, de nous séparer du monde des apparences comme l'insecte de sa chrysalide, afin d'accéder à l'authenticité. Entre ce que nous pressentions pouvoir être et ce que la vie prétendait que nous fussions, l'écart augmentait toujours. Pour ne rien perdre de ce que nous avions acquis et ne pas céder aux sollicitations venues de partout, de l'ambition, du désir de jouir, nous nous exercions au mépris : de la réalité tout entière, nous étions parvenus à faire un musée des horreurs. Je sais que bon nombre d'entre nous ne voyaient dans ce comportement qu'un jeu, ou qu'un moyen facile de se distinguer. Leur existence n'en était pas modifiée : la nôtre ressemblait à une marche au supplice.

Je ne m'étendrai pas sur la période brillante de la vie de Gilbert-Lecomte, car elle ne fut pour lui qu'une escale. Venu après le surréalisme, le mouvement littéraire, ou plus exactement le mouvement de pensée dont la revue *Le Grand Jeu* était l'organe, n'offrait avec celui qui l'avait précédé que des ressemblances tout extérieures. Si, comme je viens de l'écrire, nous maltraitions la réalité, nous n'en faisions pas moins bon marché de l'attitude surréaliste,

manière élégante de n'être pas, de tout élucider, solution mondaine apportée au plus essentiel des problèmes, et qui n'allait jamais au delà des mots. Toutes proportions gardées, il est juste de dire que nous étions aux surréalistes ce que furent les Romantiques allemands aux Romantiques français. Il s'agissait pour nous d'autre chose que de nous maintenir sur des positions plus ou moins confortables ; ou que d'éternellement assumer le rôle de dénonciateurs. Ce jeu de massacre, ce métier d'exécuteurs postiches ne nous tentaient que médiocrement. D'ailleurs, les pages du *Grand Jeu* n'auraient pas suffi à contenir le message qu'un Gilbert-Lecomte croyait apporter ; elles ne constituaient pour lui qu'une place momentanément convenable, qu'un point dans le panorama intérieur qui était le sien, d'où relever le terrain conquis avant que de repartir en avant. De celà il avait intensément conscience. A 16 ans il entrevoyait déjà son ascension et, si j'ose ainsi dire, sa chute vers les sommets.

Je veux insister sur cela, qui a constitué la tragédie de mon ami, dans laquelle il s'est embourbé jusqu'à l'enlisement. Vint un temps où ses compagnons l'abandonnèrent ; les uns pour suivre une voie différente qui leur parut être plus vraie ; les autres par lassitude simplement, par un besoin impérieux de revenir sur leurs pas. Ce n'est pas à moi de les juger. Mais qu'ils veuillent bien s'abstenir de douter de ce que je vais écrire maintenant ; car de celui qui jusqu'alors les avait menés ils ne surent de ce jour plus rien. Avec une témérité singulière, ils le tinrent désormais pour mort. L'être qui continuait à porter son nom ne les intéressait pas. Le Roger qu'ils avaient connu ne subsistait plus que dans leur souvenir.

Et, à la longue, cela s'avéra très exact. A mesure qu'il avança dans ce domaine de la solitude où se dressaient toujours plus nombreux les signes annonciateurs de sa Passion, Gilbert-Lecomte changea jusqu'à ne plus que secondairement ressembler à celui qu'il avait été. Mais loin de l'appauvrir, la fréquentation assidue de la souffrance sous toutes ses formes l'enrichissait pleinement. Sa déchéance le dotait de vertus nouvelles. Ceux qui le connurent alors et que fascina sa force d'âme, doutaient qu'il eût pu jamais être ce garçon que naguère on leur avait décrit, capricieux, assez naïvement épris de gloire, et dont la vanité contredisait parfois l'excellence pro-

fonde. Plus rien de juvénile ne transparaissait en lui. Son humilité, sa tolérance, son humour resté bienveillant bouleversaient. Lui qui avait en quelque sorte donné sa démission d'homme fournissait à présent des preuves éclatantes de son humanité. Nous savions ainsi qu'il atteindrait au dénouement sans même se roidir, et que, détendu, il se laisserait glisser dans les bras de la mort.

Mais cette sérénité était atroce. Le mal auquel il succombait et dont sa mort n'allait être que le symbole, que la transposition sur le plan physique, équivalait à une torture sans nom, que nous ne pouvions considérer sans effroi. La fidélité de Gilbert-Lecomte à la foi qui l'avait premièrement inspiré et qui devait nécessairement l'écraser se passait d'expression. Elle était un feu qui le consumait seulement. Harcelé par le devoir à remplir, par la tâche qui le motivait, il demeurait incapable d'y faire face. De cette exploration intérieure si résolument conduite, il ne laisserait que des notes hâtives, qu'un bref témoignage. Au lieu que d'avoir barre sur le dramatique épanouissement de sa pensée, il le subissait, comme le patient les phases différentes de son mal. Là où d'autres avaient échappé à l'étau de leur dévorante méditation en versant dans la folie, il demeurait entièrement mais inutilement lucide. Ce n'était pas la paresse qui le garottait ; ni l'impuissance. L'âpre tyrannie de ce qu'il ressentait, jointe évidemment à ce besoin qui rongeait sa chair et viciait son sang, ne lui laissait pas de répit. Parfois, miraculeusement, il émergeait de lui-même, et consignait en un poème sa vision. Ces quelques cris, ces strophes d'un accent forcené rendent compte de son calvaire. Il ressemblait un peu à ces mystiques que leur contemplation abolit ; mais la sienne ne l'unissait qu'à lui-même ; elle l'identifiait toujours plus étroitement à cette nuit que l'espérance et le doute peuplaient tour à tour et qu'inlassablement mais avec une énergie décrue, il s'obstinait à vouloir percer.

Réunis, ses divers écrits formeront une œuvre. Celle-ci n'aura pas le caractère d'universalité qu'il avait rêvé de lui donner. En ce sens, sa disparition est comparable à la destruction d'un manuscrit rarissime dont il n'existe pas de copie.

... ...

Entré le jour de Noël à l'hôpital Broussais, Gilbert-

Lecomte y expira le 31 décembre dernier, à 6 heures moins un quart du soir, emporté par le tétanos, dont plus de 15 ans auparavant il avait prédit qu'il mourrait. Il fut le premier à déceler la nature de son mal. Sans marquer d'étonnement ni manifester la moindre appréhension, il se rendit à cette invitation que si souvent il avait imaginée, et qu'en somme maintenant il connaissait par cœur ; à ce rendez-vous dont il allait obtenir sa rédemption. Ceux, qui après l'avoir laissé au seuil du délire, le revirent pour la dernière fois avant qu'on ne l'emportât à Reims où il repose, furent unanimement frappés de sa ressemblance avec le Christ. Je note cela, qui peut-être n'était pas à dire, avec une émotion particulière. (1).

Pierre MINET.

---

(1) Je ne puis faire moins pour finir que de mentionner le nom de Mme Georges Firmat, qui veilla sur les dernières années de Roger Gilbert-Lecomte avec un dévouement et un désintéressement absolus. Qu'elle veuille bien trouver ici l'expression de la reconnaissance des amis du poète.

Ce n'est sans doute pas par hasard que, pendant que j'ouvrais à nouveau, après dix ans, *Les chants de Maldoror,* la nouvelle de la mort de Roger-Gilbert Lecomte est venue me frapper. C'est lui qui, jadis, m'avait lu passionnément, à haute voix, tant de strophes de Lautréamont et inspiré l'ouvrage que j'ai consacré à ce poète ; mon livre lui était dédié. En reprenant ces jours-ci les *Chants,* j'entendais sa voix claire ou violente, douce ou orageuse, revivre comme un accompagnement qui donnait à cette poésie sa juste intonation. Mon oreille, comme un disque, l'avait enregistrée : il parlait devant mes yeux, qui faisaient resurgir son image. Cependant il était mort ; il est mort. Et ma solitude s'accroît davantage...

Dans un de ses plus beaux *Chants,* Maldoror, génie du mal, sensible à la pitié, évoque l'image de la bourgeoisie fermée, férocement fidèle à ses principes. Sur l'impériale d'un omnibus, sont assis « des hommes... l'œil immobile comme celui d'un poisson mort, pressés les uns contre les autres et qui paraissent avoir perdu la vie ». Au reste, ajoute le poète, « le nombre réglementaire n'est pas dépassé ». Derrière l'omnibus, courant après, un petit enfant. — « Arrêtez... je vous en supplie. Je n'ai pas mangé depuis hier... [Accordez-moi] une place... je suis un petit enfant de huit ans et j'ai confiance en vous ». Mais sur l'impériale chacun pousse son voisin du coude : l'un se plaint de ces gémissements « au timbre argentin », l'autre baisse imperceptiblement la tête pour se replonger dans l'immobilité de son égoïsme. Le lendemain, un chiffonnier ramasse dans la poussière le corps de l'enfant « aux petites jambes endolories ». Tel m'apparait le destin de Roger-Gilbert Lecomte, abandonné par ses parents, par ses amis, et mort à l'hôpital à 35 ans, dans la douleur et la détresse.

Il fut bien, durant toute son existence, celui qui courut derrière l'omnibus *complet*. Il n'avait pas accepté la vie ; il avait toujours dit : — Non, à la vie. Il était réellement resté un petit enfant ; il adorait l'enfance et la

sienne propre. Il se sentait encore, bien après la mort de sa grand'mère, son petit-fils et gardait pour elle une vénération. Il croyait aux fées, aux mages, aux anges.

Roger-Gilbert Lecomte avait le regard bleu clair, limpide, d'une pureté dure, une bouche sensuelle, un nez très droit, un visage ovale d'androgyne et un long corps mince. Il vivait dans un monde intérieur, qu'il avait prolongé en deçà de la naissance, étayé avec ses notions philosophiques et occultistes et qu'il a approfondi tout au long de son adolescence. C'est uniquement au sein de cette vision prénatale, lointaine et pour lui magnifique, qu'il sentait un bonheur possible.

Cet être, fort par la pensée, mais frêle et faible, qui n'était pas fait pour cette terre, a vécu entre les deux plus grands cataclysmes guerriers de l'histoire. En 1914, à 7 ans, il fuyait hagard, dans les rues, accroché au bras de sa mère, Reims bombardé et en flammes. A Paris, en 1942, il connut soudain la prison, où il faillit également périr. Il se croyait maudit, et aussi entravé par une fatalité familiale héréditaire.

Je l'ai connu vers 1925, par Pierre Minet, alors âgé de quinze ans, tombé du ciel de Reims, venu seul à Paris et qui, à l'instar d'illustres exemples, lisait ses poèmes au premier venu et demandait ensuite, sans remercier, dix francs pour diner. Pierre Minet m'expliqua aussitôt : « Non... je ne fais rien dans la vie, mais j'ai mes « frères » ; ils s'appellent « les simples ». Ils me suffisent Ils sont tout pour moi. Aucun n'hésiterait à mourir pour l'autre ». Ceux-ci, encore lycéens à Reims, s'appelaient : Roger Vaillant, René Daumal, Roger-Gilbert Lecomte ; bientôt vinrent à eux Rolland de Renéville et quelques autres. Ils formèrent l'équipe de la revue *Le Grand Jeu*, dont les numéros, parus peu après le mouvement surréaliste, par leur intransigeance et leurs révélations sur la poésie moderne, exercèrent une influence certaine sur la génération de cette époque. Lecomte en fut l'animateur. Son nom fait partie de l'histoire littéraire du moment.

Parmi ses frères, il était admiré pour sa beauté, le mauvais goût provoquant de sa mise aussi bien que pour son amour exalté de la douleur. Il se sentait porteur d'un message extraordinaire. Pendant quelques années, à l'âge de la perfection adolescente, il fut pleinement lui-même. Au milieu des multiples clans qui suivaient la guerre,

dans la confusion de l'époque, il distinguait, avec une exceptionnelle clairvoyance, de Villon à nos jours, les vrais poètes, les tenants d'une lignée au sujet de laquelle s'est fait à présent l'accord presque unanime des esprits les plus opposés. Il fut alors le premier à publier la *Correspondance littéraire* d'Arthur Rimbaud, précédée d'une fulgurante préface. Peu d'êtres ont vécu aussi intensément que lui dans la poésie. Par son intense mystique, il contribua, avec ses amis, à la rupture plus complète des traditions littéraires, à la recherche de moments poétiques absolus, à la croyance que ceux-ci devaient exprimer une réalité transcendante profonde, l'élan inconscient du poète l'appelant, le projetant au delà de la vie. L'image de l'inspiration était prise à la lettre.

Cependant, Lecomte crut s'abaisser en se livrant à la critique. Il préféra régner dans son groupe. Certains esprits sont peut-être faits pour inspirer plutôt que pour créer, la nature ne les ayant pas doués de la concentration nécessaire à l'expression. Le peu qu'il a écrit reste caractéristique et jamais rien de médiocre n'est sorti de sa plume. Lecomte laisse deux petit recueils de poèmes : *La Vie, la Mort, l'Amour, le Vide et le Vent* (Cahiers Libres 1927) et une plaquette de 8 pages à peine (1935) bien émouvante, parue, sous l'égide de Paulhan, à l'époque déjà de ses souffrances, — enfin surtout un roman inédit : *Retour à Tout*, imaginé dès l'adolescence et qu'il fut amené à vivre douloureusement sans jamais pouvoir achever de l'écrire.

Un homme, par dégoût de l'existence et de la société, s'applique patiemment à rejeter tout ce que l'éducation et l'enseignement lui ont appris ; il s'exerce systématiquement à oublier l'histoire, les noms propres, les dates, les jours de la semaine, les chiffres. Il désapprend à lire et les signes de l'écriture ne sont bientôt plus pour lui que d'incompréhensibles taches noires sur un fond blanc, comme les images du cinéma brouillées pour un spectateur placé trop près de l'écran. Il fait un pas de plus en arrière pour s'enfoncer dans le grand Tout et ne sait plus se servir de ses bras, ni marcher, ni manger ; il ne peut plus quitter sa misérable chambre et son corps se met à fondre... L'effort négatif poursuivi avec une rage d'acharnement destructive aboutit finalement : un jour, la femme de ménage, en entrant dans la pièce, ne trouve sur

le parquet qu'une petite masse de gélatine agglutinée. Mais cette désintégration lente et totale de l'individu devait idéalement le ramener vers quelque merveilleux état antérieur. L'esprit ne se fixe jamais dans l'immobilité : quand il n'admet pas le progrès, paradis futur, il imagine un âge d'or, eden perdu. *Retour à Tout* correspondait à une conception générale, mais avant tout à une négation de la civilisation actuelle et de la science : l'auteur ne voyait, comme Maldoror, dans la nature et la société qu'hécatombes et catastrophes, l'amour lié au sadisme, l'absurde bêtise à la méchanceté sans cesse renaissantes...

Cenpendant ce rejet du présent, ce mépris violent de l'époque, Roger-Gilbert Lecomte les a réellement vécus. A partir du moment où il quitta l'adolescence, il ne parvint plus à progresser. Ce fut son drame. Le fait de devenir un homme, avec des responsabilités, lui parut toujours inconcevable. Il ne s'adaptait à aucune profession ; comme écrivain, ne put jamais faire un service de presse. Il avait pris le travail en dégoût, parmi les hommes, ne voyait plus de place à prendre : « O race stupide et idiote » s'écriait-il avec Lautréamont. Il préférait la consolation de l'humble et « infortuné crapaud ». Rarement j'ai vu un être avoir autant de difficulté à agir dans la vie quotidienne. A 18 ans, la simple perspective d'entrer dans un magasin pour se procurer un pain ou du jambon lui semblait si pénible et répugnante, qu'il aurait préféré, comme son personnage, se laisser mourir de faim. Discuter avec un marchand le faisait rougir comme une jeune fille et trembler comme une cloche. Devant une telle détresse, ses amis l'avaient habitué à lui éviter ces soucis. Il était alors aimé par eux comme un enfant, comme un jeune dieu et admiré comme un être fait d'une matière plus pure que les autres.

Mais ses amis évoluèrent. Lui, resta enfermé dans sa révolte. Sa haine s'exprimait en imprécations contre la société, ses lois, ses capitaux, ses prisons, ses gueux, le service militaire obligatoire, le travail obligatoire, le salut obligatoire, les courbettes obligatoires. Tel un papillon de nuit égaré par la lumière d'une chambre, il se heurtait à tous les angles, s'irritait des obstacles. La révolte absolue ne peut être que l'attitude d'un instant de paroxysme. Prolongée, elle aboutit au suicide ou au renoncement. La conscience devint alors pour lui un poids insoutenable.

« Ah ! Penser est indigne puisque c'est pure perte » (Rimbaud). La vie matérielle devenait une impasse. Il ne lui restait qu'à fuir, par la passion, le jeu ou la drogue. Ce fut la drogue.

Elle lui apporta, en même temps que l'inconscience, la torture dans sa chair et la déchéance morale. Il perdit son rayonnement ; son intelligence rumina. Ses « frères », un à un, le quittèrent, avec tristesse. Il ne se plaignit jamais et jamais ne se montra amer. Son calvaire n'était-il pas préfiguré dans *Retour à Tout* ? Il habita des garnis misérables. Les cures de désintoxication se suivirent en vain. Il s'enivrait la nuit ; il dormait le jour. Il ne travaillait plus, mais, en reportant parfois ses projets dans l'avenir, cherchait pitoyablement à se faire illusion. Il était déjà mort à lui-même et aux siens, à ceux qui l'avaient le plus aimé.

Il disparut alors complètement dans la drogue. Toute passion exclusive est une gageure impossible à tenir. Quand on a 41° de fièvre, écrit Gœthe dans « Werther », il ne sert de rien de dire au malade : « Vous devriez guérir ! » Comme il avait gardé sa douceur et sa bonté, des femmes du quartier l'avaient adopté dans les derniers mois et faisaient parfois, pour lui, des commissions délicates. Il trouva un nouvel ami qui se dévoua.

Son agonie fut un paroxysme dans l'horreur. En 48 heures, à l'hôpital, le tétanos l'emporta. Quelques jours auparavant, il avait ressenti des douleurs, qui lui laissèrent présager cette fin. « O crapaud, infortuné crapaud ! ». Les poulpes, les requins, les monstres qui traversent les *Chants de Maldoror* ont pu le hanter dans ses derniers moments et justifier sa haine de l'existence.

P. Q.

POEMES DE ROGER-GILBERT LECOMTE

L'ETERNITE EN UN CLIN D'ŒIL

à Arthur Adamov.

Quiconque voit son double en face doit mourir

Echéance du drame au voyant solitaire
Miroir un œil regarde un œil qui le regarde
Offert et renoncé pur don et dur refus
D'étrangère qui n'en peut plus qui n'en peut plus
Donatrice abreuvée aux sources des insultes

Hantise du reflet glacial ombre vaine
De ce double avéré plus soi-même que soi
Simulacre nié de menteuse lumière
Perdue aux ondes d'ombre aux sombres eaux des morts

Miracle du regard regardant l'œil qui darde
Un inverse regard vigilant assassin
Provocateur
Assassinat se dit suicide au jeu mortel

Immortelle qui passe à travers le miroir
Pupille que contracte un acte pur détruire
C'est l'étoile-fantôme à l'âme de feu noir
Le point nul en son propre intérieur vibrant

L'œil dévorera l'œil au point nul éternel

LA TETE COURONNEE

Délire don tonnant du songe et des écumes
Anneau d'onde vibrante au creux futur virginité
Entre moi-même et le néant qui m'a hanté
Ma tête ballotante au vent en vol de plumes
Etincelante au choc des marteaux sur l'enclume
S'éblouit de son sort d'or pur immérité
L'assaut des marteaux l'environne
Sur son front forge sa couronne
Cercle ardent sacerdoce infâmant du malheur
A grands coups de douleur ruisselante écarlate
J'ai peur qu'à force de splendeur
La tête éclate.

JE VEUX ETRE CONFONDU...
ou
LA HALTE DU PROPHETE

Vous vous trompez je ne suis pas celui qui monte
Je suis l'autre toujours celui qu'on n'attend pas
Ma face sous le masque rouge gloire et honte
Tourne au vent que je veux pour seul guide à mes pas

J'assumerai l'immobilité des statues
Sous la colère de l'orage aux gestes tors
Qui rompt au sol vos fronts ruines abattues
Mais me laisse debout n'ayant raison ni tort

Qu'espérez-vous de moi seul droit dans la tourmente
Terriblement absent roide et froid sans sommeil
Pour parler aux vieux morts il faut trouver la fente
Par où filtre un rayon noir de l'autre soleil

Et si je tombe avant le soir sur la grand'route
La face contre terre et les deux bras en croix
Du fond de tout l'influx de force sourd en moi
Je me redresserai pour la nuit des déroutes

Et je remonterai vers vous comme la voix
Des grandes eaux hurlant sous les nocturnes voûtes
Avant l'heure et le signe advenus laissez-moi
Laissez-moi seul vous tous qui niez le prophète

Transmuant toute vie en un retournement
Du sens illuminé par d'immortels tourments
Laissez-moi dans le vide atroce de ma tête
Confondant confondu confondu confondant

Roger GILBERT-LECOMTE.

CHRONIQUES

NOTES SUR « LA LUTTE AVEC L'ANGE (1)

I

Si c'est à l'événement qu'elle emprunte son dramatique, l'œuvre de Malraux reçoit sa signification d'horizons qui le débordent infiniment. Pour engagée qu'elle soit dans l'histoire, elle n'ignore pas qu'existe un au-delà de l'histoire : une éternelle condition humaine. L'événement, elle ne s'arrête pas à lui : elle le traverse. Elle ne voit en lui qu'une épreuve de l'homme, un moyen de la connaissance de l'homme.

La *Condition Humaine* : il suffisait de ce titre pour prévenir toute équivoque. Et, dans ce premier tome de *La Lutte avec l'Ange,* les horizons psychologiques et métaphysiques de l'œuvre se dégagent en toute netteté. Malraux ne s'y sépare pas de l'événement : mais il est plus que jamais visible qu'il recherche, à travers l'événement, une notion fondamentale de l'homme, une vision profonde de son destin. Qu'est-ce que l'homme ? Que peut-il, et que doit-il être ? C'est à de telles questions que Malraux se mesure ici. Révolution ou guerre, l'événement n'est jamais qu'une « aura » pathétique autour d'une aveuglante apparition de l'Homme.

Le sens même, et comme le niveau, de l'entreprise de Malraux est fixé par les conclusions qui se dégagent du long colloque qui met aux prises les intellectuels de l'Altenburg. Avec une fièvre et une agilité intellectuelles incomparables, que tempère parfois une ironie rapide, Malraux aborde ici son propre problème : « existe-t-il une donnée sur quoi puisse se fonder la notion d'homme ? » C'est à dire : l'homme est-il autre chose que son histoire ? Existe-t-il un plan plus profond que celui de l'événement et de l'actuel ?

En un sens, l'œuvre de Malraux est un acte de foi dans l'Histoire. Elle ne prend à son compte aucune des négations, aucun des dédains dont l'histoire a été accablée. Dans ces perspectives, l'Histoire n'apparaît ni comme une agitation superficielle, glissant sur l'homme sans l'altérer

---

(1) Plus exactement que de notes, il s'agit ici de quelques passages extraits d'une étude d'ensemble sur André Malraux et concernant particulièrement son dernier livre.

profondément, ni comme une agitation stérile dont le devoir de l'homme est de se détacher. L'aptitude historique — le pouvoir d'édifier des Civilisations et des Cultures — on sent bien qu'elle est, pour Malraux, la marque du génie humain. L'homme est seul, coupé de toute transcendance : il est tout entier dans ce monde, il est tout entier dans le temps. Le lieu de l'homme, c'est l'Histoire — puisque ce n'est pas le divin. N'est-ce pas cette fonction historique qui met à part l'espèce humaine, non moins que sa conscience d'être mortelle ? (1) Etre un homme, ce ne sera pas s'abstraire de l'histoire, mais participer à l'histoire le plus étroitement possible, — aux valeurs d'art, de pensée et d'action dont elle est l'incessante créatrice.

Or, l'Histoire a sur l'homme une action profonde : l'homme sur lequel elle passe, elle ne le laisse pas intact. Toute civilisation apporte une notion particulière de l'homme : ce discours sur l'histoire universelle qu'est le colloque de l'Altenburg dénonce celui de Bossuet. Les intellectuels de l'Altenburg enregistrent ce qui est sans doute l'événement capital de la pensée contemporaine : la perte de l'unité humaine, par la découverte de l'espace et du temps. Les progrès de la connaissance historique, la constitution d'une science des sociétés et des races ne nous permettent plus d'opposer à la révélation de l'irréductible diversité des structures mentales cette rassurante affirmation de l'unité humaine qu'un Bossuet recevait de la notion chrétienne de l'homme, comme le XVIII[e] siècle du Mythe de l'homme naturel. L'homme n'existe que dans sa participation à une civilisation particulière : l'homme n'existe que dans sa différence. « Moins les hommes participent de leur civilisation, s'écrie l'ethnologue Môlberg, et plus ils se ressemblent, d'accord ! Mais moins ils en participent, et plus ils s'évanouissent... On peut concevoir une permanence de l'homme, mais c'est une permanence dans le néant. »

Ce pluralisme, s'il était le dernier mot, serait une découverte tragique. Môlberg, qui en est le défenseur au cours du colloque, le présente comme une déception : l'expérience africaine a dissipé son rêve d'une structure continue de l'aventure humaine. L'homme, si épris qu'il soit de l'actuel, souhaite sa continuité. Il répugne à se penser fermé aux autres formes de la culture, à concevoir sa civilisation comme non moins mortelle que lui-même. Mais ce pluralisme n'est pas le dernier mot. « Permanence dans le néant », déclare Môlberg : « permanence dans le fondamental », affirme Vincent Berger. Quelque chose demeure en l'homme, sous tous les bouleversements de l'histoire, remarque un autre interlocuteur, — et c'est « l'aptitude à mettre le monde en question ». — Tout indique que Malraux, en posant la réalité et la fécondité de l'histoire, se préoccupe d'établir, entre ces totalités apparemment fermées que sont les époques, les civilisations, les races la continuité profonde d'une notion constante de

---

(1) Dans un ouvrage qui n'est pas fortuitement dédié à André Malraux, Raymond Aron a bien montré que, seule, l'humanité a une histoire « parce qu'elle se cherche une vocation ». (*Introduction à la philosophie de l'histoire.*

l'homme. Malraux retient l'histoire, puisque c'est dans l'histoire que l'homme apparaît : mais il n'y réduit pas l'homme. — Si, déjà, ce premier tome livre le sujet de *La Lutte avec l'Ange*, il ne peut être ailleurs que dans l'affirmation de l'unité humaine, et sa révélation.

Cette unité humaine, dont quelques-uns des interlocuteurs de l'Altenburg postulent l'existence, la vie la découvrira, avec une force de conviction incomparable, aux deux héros du livre : Vincent Berger et son fils, le narrateur. Et elle hante Malraux avec tant d'insistance que nous en retrouvons la pensée dans la moindre image, le moindre détail de ce livre si divers et si continu, si direct et si concerté.

Unité humaine à travers l'espace comme à travers le temps. Chaque fois qu'on le découvre, c'est sur le fond d'une durée plus vaste que toute l'histoire que se projette le visage humain. Ce que font surgir en nous les grandes épreuves, c'est notre vérité profonde et séculaire, l'immuable secret de l'espèce. Dans la résignation comme dans le courage, dans la gaîté comme dans l'angoisse, dans le besoin, dans le désir, dans l'espoir, l'homme du XX^e siècle, le combattant de 1914, le prisonnier de 1940 rejoignent, par delà l'homme médiéval, l'habitant des premières cavernes. Chacune des grandes scènes de *La Lutte avec l'Ange* est une révélation de l'éternel humain.

L'on a rassemblé dans la cathédrale de Chartres la foule des prisonniers. Et le sentiment s'impose au héros qu'il est perdu parmi la foule du Moyen-Age, dans le grand vaisseau en construction. « J'attends que ça s'use », dit, à côté de lui, un prisonnier. Alors montent et s'entrelacent les thèmes d'une longue rêverie médiévale et préhistorique : « Celui-ci a un de ces visages gothiques de plus en plus nombreux depuis que les barbes poussent. La mémoire séculaire du fléau. Le fléau devait venir, et voici qu'il est là... Mais, au-dessous de cette familiarité séculaire avec le malheur, pointe la ruse non moins séculaire de l'homme, sa foi clandestine dans une patience pourtant gorgée de désastres, la même peut être que jadis, devant la famine des cavernes. « J'attends que ça s'use ». Dans notre tanière engourdie sous le grand soleil de toujours murmure une voix préhistorique. » Autour de lui se presse la foule du Moyen Age : « Leur joie, toute en bourrades et en éclats, elle n'a pas changé depuis Breughel, depuis les fabliaux ; ces claques et ces rires, comme leur son monte d'une fosse plus insondable, plus fascinante que tout ce que nous connaissons de notre race, fascinante comme leur patience !... Que m'obsède ce lourd et mystérieux demi-sommeil sur quoi le présent, le christianisme même tournoient comme la poussière sur tous nos corps couchés, comme nos rêves ! »

Cette révélation de l'unité humaine, qui attend le fils dans le camp de prisonniers français de 1940, le père — Vincent Berger, combattant de l'armée allemande — la rencontre sur les champs de bataille de 1914 : unité dans le temps, qui a nom éternité, unité dans l'espace, qui s'appelle fraternité des hommes. Après l'attaque de gaz, Vin-

cent Berger revient vers les lignes allemandes portant le corps d'un soldat russe asphyxié. « La pitié ?... il s'agissait d'un élan bien autrement profond, où l'angoisse et la fraternité se rejoignaient inextricablement, d'un élan venu de très loin dans les temps — comme si la nappe de gaz n'eût abandonné, au lieu de ces Russes, que des cadavres amis d'hommes du quaternaire »... Et, pour la première fois dans cette œuvre virile et dure, apparaît le mot qui exprime la véritable fraternité humaine, celle qui dépasse la frontière des temps, des nations et des races (et la frontière des partis) : le mot de charité. C'est alors que Vincent Berger se demande :

« Qu'était l'aventure terrestre apparue derrière la fenêtre de Reichbach auprès de cette Apocalypse de l'homme qui venait de le prendre à la gorge, de cet éclair qui en avait une seconde illuminé les profondeurs chargées de monstres et de dieux enfouis, le chaos semblable à la forêt où possédés et morts fraternels glissaient sous les capotes ensanglantées, gesticulantes de vent ? Un mystère qui ne livrait pas son secret, mais seulement sa présence, si simple et si despotique qu'elle jetait au néant toute pensée liée à elle — comme sans doute le fait la présence de la mort. »

Nous voici maintenant dans la sape où les soldats attendent l'attaque, — et leurs voix montent dans la nuit. Et ce qu'elles livrent, ces voix, dans cette ombre qui efface l'apparente diversité des visages, des races et des cultures, qui réduit tout à l'essentiel, c'est le fond immuable de l'homme. « L'obscurité était de nouveau toute habitée de voix, voix d'indifférences et de rêves séculaires, voix de métiers... les timbres changeaient, mais les tons restaient les mêmes, très anciens, enrobés dans le passé comme l'ombre de cette sape — la même résignation, la même fausse autorité, la même absurde science et la même expérience, la même inusable gaîté. »

⁂

Le vrai sujet de cette œuvre, il n'a jamais été dans un événement particulier : il a toujours été dans l'homme. La signification authentique du thème révolutionnaire n'apparaît que si on le confronte à ce thème fondamental ; la signification de l'historique ne se révèle que si on le confronte au métaphysique. Ce que nous aimons chez Malraux, c'est l'effort vers la totalité de l'expérience humaine. Il sait la vérité des paroles d'Alvear : « l'homme n'engage dans son action qu'une part limitée de lui-même », et veut engager aussi les autres parts. Il connaît la fraternité virile, mais aussi tous les monstres de la solitude ; les tragédies de l'histoire, mais aussi l'éternel secret de l'homme et de l'univers. Malraux échappe à l'abstraction d'une pensée purement métaphysicienne, aussi bien qu'à l'étroitesse d'une inspiration seulement historique ; à la pauvreté d'une expérience strictement individuelle, aussi bien qu'aux tentations du totalitarisme social. Il cherche le lieu où l'individu se réunit à l'homme, où l'homme se

met en présence de l'univers, où l'instant révèle le fondamental. Son œuvre est bien une métaphysique — mais une métaphysique vécue, ce qui veut dire projetée dans l'histoire.

II

Contre le néant et l'humiliation de l'existence humaine, Malraux n'a jamais été sans recours. (François Mauriac qui lui reproche d'enfermer l'homme dans le désespoir du nihilisme (1), comment n'a-t-il pas remarqué que l'un de ses livres s'appelle l'*Espoir* ?) Mais il est vrai que chaque œuvre nouvelle précise cette victoire sur la fatalité. L'évolution la plus importante de Malraux n'est pas celle qui le conduit de la solitude du conquérant à la fraternité virile : c'est celle qui lui permet de s'affranchir par l'espoir de sa tragique dénonciation de la condition de l'homme, puis de dépasser l'espoir lui-même dans l'enthousiasme puissant et irraisonné de la vie.

Enfin la *Condition Humaine* et *La Lutte avec l'Ange*, sans doute n'y a-t-il pas rupture : mais il y a évolution. Les puissances victorieuses de l'homme s'opposent, avec une force grandissante, aux fatalités sous lesquelles il a d'abord chancelé : Malraux met de plus en plus l'accent sur tout ce qui, en l'homme, résiste et tient contre le désespoir.

Cette victoire de l'homme sur les ténèbres qu'il a traversées, sans doute est-ce le sujet même de *La Lutte avec l'Ange* : la notion unitaire de l'homme que ce livre affirme, elle ne recouvre rien d'autre que sa part de mystérieuse grandeur. Ce que recherchent et découvrent de l'homme les intellectuels réunis dans la bibliothèque de l'Altenburg, Vincent Berger, dans ses expériences politiques et sur les champs de bataille de 1914, son fils, dans le combat et dans le camp de prisonniers, c'est aussi ce qu'éprouvent au fond d'eux-mêmes, et expriment confusément, les hommes qui dialoguent dans la sape, ceux qui entourent le héros dans le camp et dans le char de combat : la force qui permet à l'homme d'être supérieur à son dur destin. — Dans ce wagon de troisième classe où Nietzsche, aveugle et fou, compose et chante dans l'obscurité un poème sublime, « les millénaires du ciel étoilé, dit Walter, m'ont semblé aussi effacés par l'homme que nos destins individuels sont effacés par le ciel étoilé ». — Et, plus loin, le même personnage affirme que « le plus grand mystère n'est pas que nous soyons jetés au hasard entre la profusion de la matière et celle des astres ; c'est que, dans cette prison, nous tirions de nous-mêmes des images assez puissantes pour nier notre néant ».

Cette énergie victorieuse du Destin, elle n'appartient pas seulement à quelques individus : elle est dans l'Homme. L'opiniâtreté, le courage, l'espoir de l'humble foule qui parle au fond de la sape proviennent de cette source de grandeur et de noblesse où s'abreuvent l'héroïsme et

(1) Dans une page de son *Journal*.

le génie. « C'est peu que soi-même ici ; non que l'homme, songe le héros parmi la foule des prisonniers. — De même que l'ami Stieglitz, dans sa prison, ne pouvait penser qu'aux trois livres qui « tenaient » contre la fascination solitude, je ne pense qu'à ce qui tient contre la fascination du néant. Et, de jour perdu en jour perdu, m'obsède davantage le mystère qui n'oppose pas, comme l'affirmait Walter, mais relie par un chemin effacé la part informe de mes compagnons aux chants qui tiennent devant l'éternité du ciel nocturne, à la noblesse que les hommes ignorent en eux, — à la part victorieuse du seul animal qui sache qu'il doit mourir. »

Ce sentiment vainqueur de la grandeur humaine, qui gonfle tout le livre de son souffle puissant et salubre, il s'épanche, aux dernières pages, dans un inoubliable hymne à la vie. Qu'il est émouvant d'entendre cette voix que nous avons connue si inquiète et si sombre — et qui l'est restée — chanter la simple joie d'être vivant ! Et comme elle est plus persuasive, moins suspecte d'illusion, pour avoir conservé en elle l'écho de sa dénonciation ancienne, pour avoir connu la mort et s'en être souvenue ! — Les troupes françaises ont pénétré dans un village de la frontière, vide de ses habitants : Berger et ses compagnons viennent d'échapper à la mort. Et comme son père, vingt ans plus tôt, a découvert la vie sur un autre champ de bataille, aux portes mêmes de la mort (« le sens de la vie... c'était le bonheur »), le héros, pour la première fois, découvre, intacte et millénaire, l'éblouissante joie d'être vivant : « O vie, si vieille !... Et si opiniâtre ! »

Et cette joie trouve sa véritable portée de n'être pas une ignorance, mais une victoire sur le néant. « Peut-être l'angoisse est-elle la plus forte, écrit Malraux à la dernière page du livre, — unissant dans ces quelques lignes tous les jalons du chemin qu'il a parcouru, et qui vient de déboucher dans la clarté — ...peut-être est-elle empoisonnée dès l'origine, la joie qui fut donnée au seul animal qui sache qu'elle n'est pas éternelle. Mais, ce matin, je ne suis que naissance...

« Je sais maintenant ce que signifient les Mythes antiques des êtres arrachés aux morts. A peine si je me souviens de la terreur : ce que je porte en moi, c'est la découverte d'un secret simple et sacré.

« Ainsi, peut-être, Dieu regarda le premier homme. »

⁂

De sa confrontation avec l'irrémédiable, Malraux sort vainqueur. Sa victoire, comme Nietzsche, il ne la doit pas à l'aveuglement, mais au courage. Elle n'est ni ignorance, ni évasion : elle est sens arraché à l'absurde. C'est ainsi que l'accent des quelques pages que je viens d'évoquer s'apparente à celui des plus grands livres (je pense, par exemple, à la fin sublime des *Karamazov*). Les grandes œuvres ne sont pas celles qui ignorent le monde : elles ne sont pas davantage celles qui restent prisonnières de leur dénonciation.

Si épaisses que soient les ténèbres, l'espoir, dans le cœur humain, leur a toujours répondu. Espoir invincible autant qu'absurde, qu'aucune pensée définie ne vient justifier : « au fond de lui-même, l'homme est espoir comme il est angoisse, espoir de rien, attente. » (1). Malraux n'est pas de ceux qui croient qu'une transformation sociale équivaudrait à une transformation profonde du destin humain. Qu'il ait appelé l'*Espoir* le livre d'une défaite politique, voilà qui donne à ce beau titre sa vraie portée : à travers tous les désastres parle « la possibilité infinie du destin ».

Espoir qui n'est rien d'autre que la force vitale la plus obscure de l'homme, l'indomptable élan qui est en lui. Espoir irraisonné, car il est vrai que le malheur de l'homme est irrémédiable et qu'il n'y a pas de victoire contre la mort, contre l'ignorance de notre origine et de notre destination, contre le néant. Il est bien vrai que « l'angoisse est la plus forte », qu'elle est « empoisonnée dès l'origine, la joie qui fut donnée au seul animal qui sache qu'elle n'est pas éternelle ». Mais il est vrai aussi qu'en l'homme habite une étrange puissance qui lui permet, non pas d'oublier les fatalités de son destin, mais de les dominer ; il est vrai que sommeille en l'homme une grandeur dont la clarté efface la pire obscurité. Cette grandeur, c'est sous la forme de l'espoir, de l'orgueil, de l'enthousiasme d'être homme qu'elle surgit dans notre vie. Aux moments où elle se découvre, nous atteignons à quelque chose qui est bien au-delà de l'exaltation de la révolte et de l'héroïsme, au-delà de l'ivresse lucide et crispée de Tchen, de Claude, d'Hernandez, au-delà même de l'espoir : nous atteignons à la joie. « O vie, si vieille ! Et si opiniâtre ! »

...« Mais, ce matin, je ne suis que naissance... » Cette joie, rien ne la protège, et elle efface toutes les certitudes du néant. La vie ne gagne pas sa victoire en opposant à des vérités d'autres vérités intellectuelles : absurde, irraisonnée, il lui suffit d'apparaître pour triompher.

L'enquête que poursuit Malraux de livre en livre aboutit ici à une révélation qui n'est plus de l'ordre de l'intelligence : sa solution, au suprême degré, elle peut paraître paradoxale, absurde. La logique donnera toujours raison à la croyance religieuse, qui voit dans la promesse de la vie éternelle la seule réfutation possible du désespoir. Lorsque Gabriel Marcel ou François Mauriac accusent Malraux d'enfermer l'homme dans un désespoir sans issue, ils ont certes raison devant la dialectique de l'intelligence. Mais le secret le plus profond de l'homme, sans doute est-il au-delà de toute logique : dans ce pouvoir étrange et invincible qui permet à celui qui sait n'être que néant de « tenir » contre le néant. Malraux a effleuré ici ce que la pensée éprouve comme sa limite dernière, une révélation obscure et décisive de l'homme : « le mystère qui ne livre pas son secret, mais seulement sa présence » — le secret « qui est bien moins celui de la mort que celui

---

(1) La *Condition humaine*.

de la vie... et qui ne serait pas moins poignant si l'homme était immortel ».

*

Ainsi, cette œuvre, que l'on a présentée comme stérilement et dangereusement destructrice, conduit à une exaltation magnifique de toutes nos forces de vie et de création. Il n'en est pas de plus féconde, de plus positive, en même temps que de plus lucide. Ce qu'elle nous laisse, lorsque nous l'avons quittée, c'est bien moins l'angoisse que l'enthousiasme d'être homme.

Cette justification métaphysique de la condition humaine est inséparable d'une éthique et d'une psychologie. Cette œuvre nous presse de vivre selon la grandeur qu'elle a découverte : « on peut aimer, dit quelque part Malraux, que le sens du mot art soit tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux ». Le héros montre la voie à l'homme, à tout homme : car la grandeur est en chacun. Aux combattants de l'*Espoir* et de *La Lutte avec l'Ange*, Malraux prête un lyrisme, qui, pour être bien différent de celui que Giono prête à ses paysans, n'en obéit pas moins à la même fonction : il est un rappel de la noblesse humaine. Avec quelques-uns des écrivains les plus représentatifs de notre temps — avec Gide, avec Montherlant, avec Giono, avec Bernanos, avec Barrès, Péguy, Claudel ou Lawrence — Malraux change la notion même de littérature et lui assigne une fonction éthique.

La psychologie, chez Malraux, ne veut connaître que ce qui importe à l'éthique : elle subordonne sévèrement la connaissance à la vie. Nul ne dénonce avec plus de véhémence que Malraux — par le seul exemple d'une attitude opposée — ce parti-pris de tout dire qui domine la littérature contemporaine, ce préjugé de sincérité qui ne connaît pas d'autre loi qu'elle-même et qui, sans égard et sans préférence pour l'essentiel, aboutit, moins à tout dire, qu'à souligner dans l'homme ce qui est le contraire de l'essentiel : l'insolite, l'exceptionnel, l'inavouable. De Garine à Vincent Berger, Malraux définit l'homme par ce qui est véritablement l'homme : ses forces de conscience et de création.

« Ce n'est pas à gratter sans fin l'individu qu'on finit par rencontrer l'homme » ; « l'homme n'est pas ce qu'il cache : il est ce qu'il fait » : ces deux formules de *La Lutte avec l'Ange* nous donnent la clef de cette psychologie. L'homme n'est pas l'individu ; l'homme « n'est pas ses secrets ». L'exemple de Malraux aidera la littérature contemporaine à se libérer de cette psychologie individualiste, proustienne, gidienne, freudienne (il est superflu de redire ce que nous lui devons) qui, sous prétexte de donner de l'homme une connaissance plus complète, aboutit à dissoudre et comme à déliter son image — ou ne la recompose qu'au niveau de ses aspects les plus veules et les plus nocturnes. Il ne nous importe de connaître l'homme que pour le réaliser. Dans une société qui se cherche, de tels livres sont propres à faire surgir

une nouvelle notion de l'homme, comparable à celle qu'il reçut du christianisme, mais fondée, cette fois, sur son aptitude à dominer le monde, et non sur son pouvoir de s'en évader.

III

Tout porte à croire que *La Lutte avec l'Ange* sera, avec la tentative intellectuelle la plus ambitieuse de Malraux, sa réussite technique la plus complète. Pour la première fois, Malraux ne craint pas de donner à son inspiration les dimensions qu'elle réclame. A *La Condition Humaine*, il eût fallu les trois tomes des *Karamazov* ; à l'*Espoir*, les quatre tomes de *La Guerre et la Paix*. *La Lutte avec l'Ange* est le premier livre de Malraux où, malgré l'extraordinaire rapidité du style, du trait, de l'image, la narration, la pensée et le drame parviennent à un libre déploiement (déploiement qui n'a pas pour contre-partie, comme dans l'*Espoir*, un certain retrécissement de l'horizon). Ici, plus rien d'étriqué, de heurté : plus rien de cette condensation excessive, de cette hâte fiévreuse qui se refusait à ménager la moindre pause entre les événements. Une intensité et une densité incomparables : mais une ampleur magistrale de distribution. Un intérêt dramatique soutenu, où nous reconnaissons l'auteur de *La Condition Humaine* : mais, entourant séparant les événements, les larges espaces que connaissent les grandes œuvres. Il a suffi à Malraux de se donner de plus vastes dimensions, il lui a suffi de traiter comme des parties ce qui, dans ses livres précédents, n'aurait pu être que des passages, pour se libérer de son défaut le plus grave : l'excessive dépendance à l'égard de l'événement. Jusqu'à *La Lutte avec l'Ange*, il était permis de penser que l'événement prenait trop de place dans cette œuvre, au détriment de ce qu'il appartient à l'artiste d'ajouter d'invention et d'affirmation personnelles aux éléments qu'il prend dans la réalité. Moins tributaire de l'événement, *La Lutte avec l'Ange* nous donne l'impression que l'auteur en est davantage le maître, qu'il a moins reçu, davantage créé. Et nous remarquons mieux la force de vision, de pensée et de style qui est son indiscutable apport.

Mais en raison de son ampleur et de son déploiement, l'œuvre abandonne le plan tragique pour se situer dans l'épopée. Malraux n'y recherche plus les effets de *La Condition Humaine* : la rencontre de tous les motifs de l'œuvre, dans la coïncidence de l'instant tragique. Le colloque de l'Altenburg est traité comme une partie indépendante : et l'action tend à se séparer de l'enquête intellectuelle. Ce premier volume de *La Lutte avec l'Ange* est une succession de parties qui ne se conditionnent pas directement entre elles : non seulement la coïncidence, mais la continuité dramatique y fait défaut. C'est la conséquence de l'ampleur même du livre, et aussi de la diversité de ses thèmes, de ses personnages et de ses dates : les dialogues alternant avec les scènes les plus

violemment dramatiques, l'histoire du héros alternant avec celle de son père, 1914 avec 1940, — tout conduit le livre à s'organiser sur le plan de la juxtaposition, et non pas sur celui de l'unité tragique. Pour le lecteur qui se souvient surtout de *La Condition Humaine*, la première impression est d'étonnement. Mais, si l'on ne trouve plus ici la même intensité tragique, il ne s'agit pas d'une défaillance : bien plutôt d'un changement de ton imposé par un changement plus profond d'inspiration et d'univers. *La Lutte avec l'Ange* est sinon une délivrance, du moins un dépassement du tragique : substitution, à une action commandée par l'opposition actuelle des personnages, d'une action fondée sur leur parallélisme, substitution du pronom personnel au pronom indirect (le pronom tragique, c'est « il », ce n'est pas « je »), succession des parties, remplaçant la coïncidence des scènes, — tout reflète cette évolution. Dans le style (encore élargi) de l'*Espoir*, Malraux écrit dans *La Lutte avec l'Ange* une nouvelle *Condition Humaine* qui abandonne le roman pour l'épopée. Nous nous consolons vite que soit perdu un peu de l'intensité des premiers livres, et de leur rythme haletant, quand se révèlent à nous l'admirable architecture de l'œuvre, les correspondances musicales et spirituelles de ses éléments, l'accord de la moindre de ses images au dessein qu'elle poursuit, son ampleur et son incomparable liberté.

*

Je sais bien que ce grand livre pourra inspirer certaines réserves : je veux insister sur ces réserves, parce que je les crois fondées sur une confusion. On pourra dire que cette œuvre (qui ne peut être confrontée qu'aux plus hautes) ne se laisse pas égaler aux grands modèles du roman. Si l'on cherche le romancier en Malraux, il est vrai qu'il n'échappe pas à toute critique. Il est vrai que la part d'invention, dans cette œuvre, est inférieure à sa beauté et à sa profondeur. Il est vrai que nous n'y retrouvons pas cette durée qui nous semble l'essence du genre romanesque, ce flux lent de la narration où nous aimons à retrouver l'écoulement et la substance de la vie. Il est vrai que nous ne retrouvons pas davantage dans cette œuvre véridique, elliptique et générale, ce pouvoir d'attention et de recréation des individus qui nous frappe chez Balzac, chez Dickens, chez Tolstoï, chez Dostoïevsky. Les livres de Malraux ne font pas « concurrence à l'état civil » : ils ne sont pas un répertoire de personnages individualisés et représentatifs, dans leur variété, de la diversité humaine. De Garine à Vincent Berger, et au narrateur de *La Lutte avec l'Ange*, de puissantes figures se détachent de l'œuvre de Malraux : mais elles doivent leur vie à la complicité qui les unit à leur créateur. (Le narrateur des *Mémoires d'Outre-Tombe*, lui aussi, est un être vivant, et les *Mémoires* ne sont pas un roman). Lorsque Malraux veut créer des personnages différents de lui-même, il échoue : nous ne connaissons

pas Perken, Ferral, Tchen, Clappique ou Alvear comme nous connaissons le Cousin Pons, Pierre Bezoukhof ou Stepan Trophimovitch. Malraux se connaît, ou plutôt il connaît cette force qui le lance dans une exploration fiévreuse de la condition humaine, cette force qui est une mesure de l'homme : il ne se penche pas sur l'individu avec cette sympathie lucide qui permet à Dickens, à Balzac, à Flaubert, à Tolstoï, à Dostoïevsky, — à George Eliot ou à Rosamond Lehman, de pénétrer dans l'âme des êtres les plus étrangers à eux-mêmes — fût-ce celle d'un idiot. De l'univers de Malraux, la femme est absente (la femme, non l'inquiétude sexuelle) : aussi bien l'humble et l'enfant.

Mais pour priver de leur force de tels reproches, il suffit de répondre que les livres de Malraux sont des livres avant d'être des romans. Il s'est créé un préjugé du roman, qui consiste à croire en la supériorité du genre romanesque et en l'inégalable perfection des grands modèles du XX[e] siècle : préjugé comparable à celui qui fit la querelle du Cid et la bataille d'Hernani. Mais qui ne voit que l'actuelle prédominance du roman risque d'apparaître, d'ici quelques lustres, comme un accident de l'histoire littéraire ? Du reste, *Les Lettres persanes* valent bien *Les Liaisons dangereuses* et *Les Mémoires d'Outre-Tombe*, n'importe quel chef-d'œuvre balzacien. Enfin, si le roman est très loin d'avoir perdu son actualité et son sens, il convient de proclamer très haut qu'il n'est pas une seule esthétique du roman, de quelque grand modèle qu'elle se réclame, qui ait le moindre droit sur la libre création de l'écrivain. Attendre d'une œuvre nouvelle qu'elle se conforme à des conditions définies, c'est tout simplement demeurer prisonnier de ses habitudes : et la subtilité des esthéticiens n'y change rien. (De ce point de vue, l'on pouvait estimer sans force aucune, contre une œuvre que l'on peut aimer ou ne pas aimer, mais qui a pleinement raison d'obéir à sa nécessité, l'étude ingénieuse où Sartre, à propos de Mauriac, s'efforçait d'établir qu'il ne peut y avoir de roman que là où s'affirme la liberté des personnages). Aux *Faux-Monnayeurs*, on a aussi reproché de ne pas être « du roman » : et ce livre est un moins bon roman peut-être, c'est à coup sûr une œuvre plus haute que *Poussière* ou *Autant en emporte le Vent*.

Reprocher à Malraux de ne pas être un romancier, de ne pas ressembler à Proust ou à Jules Romain, c'est lui reprocher d'être Malraux. Ce qu'il apporte à la littérature de son siècle relève plus de l'art de l'écrivain que de l'art du romancier. Cette force de vision, ce mouvement et cette fièvre du style, elle est d'un poète ; cette présence impérieuse de lui-même, qui nous impose tour à tour son exaltation et son angoisse, ce n'est pas la marque du romancier qui cherche à s'effacer derrière ses personnages : c'est la marque indiscutable de l'auteur de confessions ou de mémoires qui se raconte dans toutes ses créations. Par son impatience, son goût du trait rapide, de l'ellipse, Malraux rejette cette loi du temps à

laquelle tous les romanciers, naturalistes ou psychologues, disciples de Flaubert ou de Proust, ont consenti : de là vient que M. Edmond Jaloux, grand amateur de romans anglais, tient Malraux pour un « narrateur maladroit ». La respiration métaphysique, les horizons intellectuels de cette œuvre restreignent l'importance du fond anecdotique, qui est le fond essentiel du roman. Ce sens de la grandeur, enfin, cette exaltation héroïque, — le signe même de Malraux — appartiennent moins au roman qu'à d'autres genres ; l'épopée, la tragédie. Car, si, en eux, Malraux s'exprime, ils n'en sont pas moins liés à un dépassement de l'individu. L'individu est le domaine du romanesque ; mais le monde de la tragédie ne met pas aux prises des individus et des circonstances particulières : il affronte l'homme à la Fatalité. Où l'individu existe seul, la tragédie n'a pas de place : tout est trop dérisoire, insignifiant — les forces du destin comme celles qui leur sont opposées. Mais, ici, tout est grand, tout est extrême : la fatalité des événements comme la liberté des hommes.

Cette révélation de l'Homme en lutte contre un destin éternel, cela vaut bien quelques échantillons d'humanité commune, quelque nouvelle concurrence à l'état civil. L'effort de quelques-uns des plus grands romanciers de notre temps a tendu à libérer le roman des formules anciennes en le rapprochant du poème. La tentative de Malraux, plus solitaire, s'exerce dans un sens bien différent, mais aboutit à une transformation non moins profonde. Un roman, ce n'est pas pour lui un genre prisonnier de sa définition : c'est simplement le moyen d'une expression complète : c'est le livre auquel il est possible de tout confier. Que l'apport le moins discutable de Malraux ne soit pas un apport de « romancier », peu importe, s'il est vrai qu'un grand livre est plus qu'un grand roman. Et je crois que *La Lutte avec l'Ange* s'annonce comme l'un des quelques grands livres du siècle.

Gaëtan PICON.

TROIS POETES DE LA LOIRE

La poésie, en zone occupée, n'a pas revêtu la forme ardente qu'il lui plut de prendre de l'autre côté de la ligne de démarcation. L'instant de confusion passé, les poètes comprirent vite que ce n'était pas par une gymnastique habile, en donnant des gages au public avide de mordre au fruit, qu'il convenait d'agir. Dans l'ordre spirituel, tout persistait. La poésie s'insérait dans une armature solide qui avait résisté au chaos. Les conquêtes de l'humain demeuraient inébranlables. Le fait psychologique uni au fait social ne révélait point de si profonds ébranlements que l'on dut tout remettre en question.

A la véhémence, à la vivacité de défaire et de substituer

qui se firent jour, il fallait opposer une conviction solide à poursuivre — ordonner selon les perspectives connues ce qui était connu et préparé. L'esprit n'admet ni les chutes brusques, ni les catastrophes. Il demeure la pierre de touche où s'achoppe ce qui n'a qu'un équilibre précaire. Le mot d'ordre, les sursauts de rhétorique n'étaient pas viables dans des cœurs qui ne se satisfont que de leurs recherches. On convient seulement de rassembler la poésie éparse et non point avec des matériaux étrangers, mais avec les fragments même du monde mental dispersé.

Jean Bouhier accomplit ce travail le premier. Si l'on jette un coup d'œil sur la liste des poètes qu'il accueillit, on se rend compte aisément que son ambition était plus de consolider que de reconstruire. Consolider cette poésie dont il s'était fait l'homme lige. Redonner à la maison commune son air de vie et de liberté. Remettre chacun à sa place et lui restituer son rôle de témoin.

On ne saurait s'appliquer ici, après tant d'autres, à dresser le bilan de la poésie. Ses conquêtes sont évidentes et irréductibles. Vouloir déterminer ses harmoniques, en grapillant à travers les siècles et les écoles ne doit, en aucun cas, faire perdre de vue au poète la présence qu'il assume, les gammes majeures qui demeurent son seul bien. Les poètes les plus purs de ce temps, Reverdy, Eluard ont su, justement, dans la probité et la légèreté du regard amener à la vie « le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui. »

C'est à ce groupe de poètes dénués d'intention et de prosélytisme, occupés seulement de leur chant et de l'effusion, que fit appel Jean Bouhier. On les connaissait déjà, dans la lignée post-surréaliste. Ils ne cherchaient point, en suivant le train de la mode, à augmenter la confusion, à valoriser de nouveaux mirages, à donner au public une nourriture à son goût.

Parmi eux se détache Marcel Bealu qui vient d'insuffler un nouvel oxygène au poème en prose, dans un livre de tradition nervalienne, au lyrisme plafonnant : *Mémoires de l'Ombre*.

J'ai eu la joie de publier le premier, dans la collection des Poètes du Pain Blanc, des fragments des *Mémoires de l'Ombre*. Je ne me suis pas encore réveillé de ces songes, où un monde fantomatique s'imbrique étroitement dans la géométrie du raisonnement. *Cela n'est pas et cela est*. Les graines les plus étranges des flores mentales voyagent dans cet esprit nocturne en marche vers la lumière. Des ombres s'affrontent et se transfigurent, des plans insoupçonnés s'avivent et apparaissent revêtus de toutes les vertus du réel. La place ne me permet pas de citer et je le regrette. Lisez seulement « Le Talisman », « Grand Œuvre », « Beauté du Diable », « Vie Souterraine ».

L'exigence intérieure qui permet à Marcel Bealu de s'infiltrer au travers des mailles serrées de son univers le contraint à une précision et à une rigueur sans défaillances. La poésie de ces dernières années n'était qu'un vaste chantier de constructions abandonnées. Pour ériger, au couchant de la réalité, un édifice comme le sien, Mar-

cel Bealu se devait d'en étayer solidement les fondations, d'élever jusqu'au faite sa demeure céleste. Pour cela il se sert de plans aux lignes simples et sobres : il utilise les matériaux les plus usuels du langage, se réservant d'accentuer les reliefs, par un éclairage mystérieux. Nous sommes dans le no man's land de l'imagination, dans ce lieu satanique où grouillent les larves d'Anne Radcliffe, de Mathurin, de Poë et d'Hoffmann.

Partant de l'intérieur, Marcel Bealu surgit dans la réalité tout scintillant des éclats de l'ombre. Et la lumière du jour n'est pas assez forte pour détacher de lui-même les parcelles d'or qu'il projette ensuite sur ses personnages.

Magie noire, certes, opérée par un esprit qui n'est pas dupe des apparences et qui les soumet à la volonté de son art. Cela est si délié, si fluide que l'on ne réalise qu'après coup ce que compte de risques une pareille réussite. Bealu a trouvé véritablement son univers poétique. Sûreté de la langue. Docilité du rêve. Harmonie de l'ensemble. Trouvailles. Il y a là l'étincelle d'une grande œuvre.

Le cas de Jean Rousselot est beaucoup plus délicat. Pour qui se souvient des poèmes du *Gout du Pain*, où un sentiment dionysiaque de la vie transparaissait derrière les lignes pures et dépouillées. On sentait ce poète doué d'un grand pouvoir de synthèse (dans la mesure où la poésie peut être ce précipité, ce fruit à la pulpe resserrée, ramassée sur le noyau), et d'appropriation, mais impatient de briser le moule d'une poésie par trop concentrée, par trop passive, qui demeure, croit-il, infixable. Les poèmes du *Poète restitué*, parus en 1941, préparaient déjà, en substance, *Refaire la nuit* (Amis de Rochefort 1943) qui révèlent une épopée intime aux échos parfois un peu massifs, mais traversée des lueurs sourdes de ce feu qui « tient prisonnier » le poète. Se servant du lyrisme comme d'un instrument à sa main (j'entends ce lyrisme avec son cortège d'images, de métaphores, de juxtapositions, de rapprochements). Rousselot se perd parfois dans une nuée orageuse. L'adjectif supplée trop souvent à l'image. Je veux bien que cette infirmité accentue la pénible démarche du poète dans un monde qui lui échappe. N'empêche que le goût de Rousselot pour une poésie régulière est contredite à chaque instant pas sa conscience. Sa voix n'est jamais plus assurée que lorsqu'elle est dictée par un automatisme vigoureux, par l'amour et le charnel qui donnent son ozone à cette poésie.

« Toi qui n'as rien à dire »
Ta chair qui a tout dit
Je veux tout oublier
Il te faut tout redire
Avec tes dents mouillées

Un monstre de velours
Se glisse à pas de loup
Entre nos corps disjoints que déchire le jour
Tu es nue tu es neige au sommet de l'amour

Tu es ciel au-dessus de nos ombres tranchées
Tu joues avec les clefs pesantes
De nos combats
De nos effrois
De notre vie

Cet esprit, que Rousselot veut inséparable de la matière ne touche que les apparences de son désir. Poète écorché, « ravisseur aux mains vides », son introspection cruelle aux sources de l'être lui permet d'assumer une lourde part d'humanité, qu'il accepte et que son chant transfigure.

« Mais ce contour qu'est les dessin de ma peine
Où s'en va-t-il dès que j'y songe
. . . .
Je ne connais que moi
Prisonnier du premier sourire
Prisonnier d'un rayon »

Radiographie d'une âme appesantie par son poids terrestre mais ennoblie par d'aussi poignants aveux.

On découvrira un jour « les enfances » Cadou et la croissance quasi végétale de ce poète qui s'épanouit si naturellement dans l'ordre des choses. Sa poésie tient son prix de sa forme déliée, scintillante et sans ombres ; de son inspiration nimbée d'une grâce chaleureuse et irradiante.

C'est à vous que je vais
Collines - Babylone
Roseraies suspendues
A ces ailes fermées

A vous aussi jardins
Complices de l'enfance
Où veille nuit et jour
Un paisible jardin

Et ce murmure de source, qui sait se faire torrent se poursuit tout au long des poèmes de *Grand Elan* que viennent de publier les Amis de Rochefort. Les thèmes de cette poésie naissent des plus simples émotions : les fruits des yeux se dissimulent derrière les fougères du regard ; le sang noir des coquelicots ruissèlent sur les marches ; la mer secoue ses branches ; un navigateur solitaire trace un sillon dans les sables des mers ; les étoiles font comme un vol de perdrix ; un ami marche loin dans la nuit et le ciel est tout rouge ; le soleil est allongé sur la terre comme un épagneul. C'est la nature qui s'avance à la rencontre de ce poète et qui adopte son chant. L'appareil poétique de Cadou est de premier ordre, on s'en persuade aisément en suivant les contours chauds et veloutés de ses cadences :

« Dans mon cœur est l'eau pure et ces filles de Gênes
Fileuses de printemps au pied de ma maison
Et tandis que renaît l'écorce des carènes
Je danse sur le fil tendu de l'horizon ».

Rien ne vient rompre jamais l'éblouissement de ce regard : il est porté par l'amour du monde et flotte naturellement sur ses reflets natifs.

Cette grâce d'adolescence qui se perpétue nous révèle comme un secret perdu ; elle nous ouvre le cœur des saisons et nous en restitue les plus clairs battements. « Si la nature », disait déjà Ben Jonson, « est la matière du poète, c'est son art qui lui donne la forme ».

Cadou est certainement le plus doué de tous les jeunes poètes. Il est de filiation virgilienne. Ses églogues, qui le situent aussi aux côtés de Francis Jammes, ne l'éloignent pas pour autant d'un lyrisme contrôlé, avec sa valeur de choix et de préférence. Le choix c'est l'émotion qui commande l'image, la déclenche « précédant et nourrissant l'opération du poète ». La préférence, c'est la puissance que confère au poète « le grand signe des rois » dont il est marqué.

Cadou comprend la poésie en patricien. Sans forfanterie, il accomplit superbement la mission de beauté dont il se sent chargé.

L'orphisme tient en lui un de ses meilleurs porte-lyre.

Michel MANOLL.

LA POESIE

POEMES DE HŒLDERLIN

(Edition Mermod, Lausanne)

Un Rimbaud moins violent sans doute, mais aussi vertigineux ; tel m'apparaît Hœlderlin au moment où je referme le choix de *Poèmes* traduits en français par le poète vaudois Gustave Roud.

Il faut assurer le silence autour et au-dedans de soi avant de descendre dans la Nuit maternelle, tantôt constellée, tantôt fulgurante, où le grand romantique de Tubingue poursuit sa quête héroïque de l'unité. A ma connaissance du moins, seuls, de l'œuvre de Hœlderlin, *Hypérion* et *La Mort d'Empédocle* avaient été, jusqu'ici, publiés en traduction française. Quant aux poèmes, ceux de la folie ont été intégralement traduits par P.-J. Jouve et P. Klossowski ; quelques autres sont épars çà et là ; mais les vastes hymnes, nous ne pouvions que les deviner derrière un texte d'accès difficile. Le choix et la version de Gustave Roud témoignent d'une compréhension fraternelle. De l'original, elle respecte et restitue aussi fidèlement qu'une traduction le peut, dans une langue ferme et musicale, la lettre aussi bien que l'esprit ; une introduction et des notes nous guident avec autant de discrétion que de sûreté au cœur de ce drame *extraordinaire*.

A vrai dire, si je devinais un chant très pur, je ne pressentais pas ces hymnes si beaux, leurs illuminations si

évidentes ; je n'imaginais pas la nostalgie incurable de ce demi-dieu, de cet adolescent au front étoilé, dont la démarche grave et ingénue s'obstine à retrouver l'aurore de l'enfance et la porte du paradis perdu. Cette solitude, cet appel, ce cri, dans les premiers des grands poèmes donnés ici (*Le Pain et le Vin, A la Source du Danube, Le Rhin, Patmos,* etc.), comme les fleuves qui portent deux d'entre eux, développent un chant d'une ampleur croissante, intime et solennelle ; chant qui, dans *l'Unique*, soudain se tait effrayé, un instant, au bord même de l'indicible, et qui transfigure jusqu'aux débris de la folie.

Rien n'est plus bouleversant, ni plus rare, que ces destinées tout à la fois *intactes* et définitivement meurtries, éprises jusqu'à la démence de totalité, de cohérence et d'absolu, que la grandeur fascine, éblouit et foudroie pour, cruelle ironie du sort, les livrer à l'irréparable exil, au chaos spirituel. A cet égard, on retrouve chez Hœlderlin la même soif, la même blessure, la même fatalité que chez Schumann, dont l'œuvre me paraissait jusqu'ici sans équivalence en poésie. Elle est pourtant étrangement parente de celle de Holderlin, la voix, tantôt rêveuse d'Eusébius, tantôt passionnée de Florestan, mais toujours infiniment présente, qui murmure dans *In der Nacht*, s'inquiète au seul de la *Sonate* en fa dièze mineur, s'exalte ou se plaint dans la grande *Fantaisie* pour piano, que déchirent la tendresse et les sinistres avertissements des *Kreisleriana* et qui se brise dans l'ultime et unique *Concerto* de violon. Peut-être la solitude de Hœlderlin est-elle plus lucide et plus altière, plus proche aussi du sacré que celle de Schumann ; mais elle n'est pas moins près du cœur de l'homme. De tous deux la secrète confidence et la profonde souffrance rayonnent d'une beauté imparfaite, mais pure et apaisante comme la nuit.

Daniel SIMOND.

CLAIR COMME LE JOUR

par *Claude Roy* (Sequana)

Qui l'a respirée peut se passer de commenter la poésie de Claude Roy. Elle a du matin la transparence, la légèreté. L'émotion y est discrète, et alors même que la suscite tel bouleversant visage de Paris se résout en images gracieuses. On devine toujours entre ces stances le sourire d'un homme qui quoi qu'il advienne entend bien rester maître du jeu. Cette extrême pudeur n'empêche point, tout au contraire, qu'il ait gardé un cœur assez pur pour être tendre sans afféterie, simple sans vulgarité. C'est merveille de l'entendre parler des enfants, des animaux ou des fleurs. Plus que dans l'imagerie, fabuleuse et précieuse tour à tour, plus que dans la naïveté des sentiments qui contraste avec la subtilité de la langue, le mérite de Claude Roy réside dans l'extrême élégance, la fluide musicalité de l'expression. Ses réussites, comme celles du Cocteau de *Plain-chant*, satisfont plus l'esprit que le cœur :

Ne passez pas vos jours à vous passer de vie
Ne passez pas l'amour à vous passer de temps
Ne passez pas le temps à attendre la nuit
Ni les neiges d'antan

Car votre mort en vous se moque de vos pièges
Et se glisse au tortil du plus tendre baiser
Remonte à la surface et plus vive que liège
Plus souple que l'osier

S'empare de ce cœur qui se croyait léger
L'alourdit, le surprend, le presse et le défait
Et fait de ce vivant de vivre soulagé
Un mort si stupéfait.

Dans ce Claude Roy, si agréablement alambiqué, il n'est pas tellement difficile de deviner son trouble, « *L'enfant en sarreau noir aux joues comme des pommes* ». Poésie qui agace et séduit comme un fruit vert. Essayiste ou poète, Claude Roy est toujours étonnamment maître de ses moyens. Il connaît ses pouvoirs et ses limites et rarement se fourvoie. On objectera qu'il ne va pas toujours bien loin. A quoi il pourra répondre qu'il sait du moins où il va. Peu de nos jeunes lyriques pourraient en dire autant !

L.-G. G.

LE POT-POURRI

par *André Berry* (Firmin-Didot)

Depuis le succès des *Esprits de Garonne* le renom d'André Berry a dépassé le cercle des fidèles et des simples amateurs pour toucher un plus large public. La parution du *Pot-Pourri* vient donc à son heure. Elle permettra aux nouveaux admirateurs du trouvère gascon d'aborder par la bande le *Trésor des lais* dont ce livre constitue le cinquième et dernier volume. Ils retrouveront à travers ce recueil autobiographique le ton inimitable d'André Berry sans équivalent à notre époque. Qu'il s'agisse des *Sonnets du Chevalier de Lignan à la belle et impitoyable Marise*, de *La rose de Macé* qui évoque la tendre et mystique Elisabeth, des *Lettres de Saint-Omer* dédiées à la provinciale Solange, de la hautaine mélancolie du *Roman de la Belle sans nom* c'est la même virtuosité dans la truculence et le charme. Nul ne sait comme Berry brosser un tableau verbal et tout lettré trouvera à ses archaïsmes la plus suggestive saveur. Citons à titre d'exemple ce sonnet où « Il médite sur le tombeau de sa Dame » :

Morte, morte, elle est morte ; et bien ont avec elle
L'Amour et le Plaisir et l'Honneur fait départ ;
Morte, et bien pour toujours dans le mur qui la cèle
Fut muré le secret de son divin regard.

Morte, et de son œillade a sauté l'étincelle ;
Morte, et de son sourire aussi s'est perdu l'art :
Grâce et charme, à défaut d'une face aussi belle,
Chômeurs déconcertés se tiennent à l'écart.

Ce coffre précieux où la Dame est enclose
Renferme la charnure et l'âme de la rose,
Retient la plume et l'aile et le chant de l'oiseau.

Comme à jamais perdus si nos yeux les y pleurent,
Au moins répétons-nous, Mortels, qu'ils y demeurent,
Puisque rien n'est sorti de l'avare caveau.

Certes, nous attendons *autre chose* de la Poésie mais l'œuvre d'André Berry satisfait par ailleurs une certaine sensibilité intellectuelle, un goût proprement littéraire qui, si elle n'existait pas, ne trouveraient pas d'échos chez nos lyriques à la recherche encore d'une forme.

L.-G. G.

LES LIVRES

MONSIEUR STARK

par *Pierre Girard* (Ed. Lib. Université Fribourg)

Au milieu d'une guerre atroce, la plus sanglante, la plus inhumaine de l'histoire, il y a le miracle suisse, et un miracle mérité par la sagesse de ce peuple montagnard, et non pas une sagesse faite d'égoïsme ou d'insensibilité car à la Suisse rien d'humain n'est étranger.

Dans tous les domaines, sans prétention, tout bonnement, cet équilibre presque invraisemblable se manifeste. Entre des radios hurlantes, glapissantes, ou atones, dans la bataille des mensonges, il suffit d'isoler Sottens pour reconquérir quelque sérénité ; ses programmes musicaux peuvent eux-mêmes servir d'exemple. Dans l'édition les diverses firmes, en dépit de tant de difficultés, n'offrent, à de rares exceptions près, que des œuvres de qualité sous une présentation des plus agréables, d'un goût parfait.

M. Pierre Girard, qui n'est pas une révélation, fait sa partie dans cette harmonie que ne parviennent pas à troubler les menaces plus ou moins déguisés ou les bombes égarées. Dès ses premiers livres, compagnons charmants de notre jeunesse, des critiques ou plutôt des amateurs superficiels eurent tôt fait de ne voir en lui qu'un disciple de Giraudoux. Mais justement c'était méconnaître le miracle suisse qui permettait à un excellent écrivain genevois de créer les figures les plus originales, les corps les plus fermes sous des irisations qui ne sont pas plus à Giraudoux qu'à Shakespeare. La fantaisie qui court comme Ariel à travers les brefs romans de M. Pierre Girard ne saurait en démentir les réalités durables, pas plus que la couleur et la rosée d'une matinée d'automne autour d'une pomme la saveur acidulée du fruit, ou encore l'austérité des moyens,

l'indifférence à toute morale, la redingote du pasteur qui cacherait un gilet brodé sur un cœur fou.

Aujourd'hui avec « Monsieur Stark » comme jadis avec « Philippe, June et l'Amiral », ou « Connaissez mieux le cœur des femmes », la même personnalité vigoureuse et racée nous séduit. Ce récit où l'on voit un homme d'affaires, bien campé, bien « carré » par un connaisseur, se sentir brusquement amoureux de sa secrétaire le jour où elle étrenne une robe bleue, et lui révéler peu à peu le pouvoir d'aimer, ce récit, tisse autour de la sobre aventure, sobre et, d'un réalisme brutal parfois, pour éviter, semble-t-il, toute complaisance, un décor où le poète prend sa revanche sur le romancier, laisse chatoyer ses dons intimes comme il se plaît à le faire dans ses chroniques du « Journal de Genève » dont chacune est comparable à un papillon différent.

Ainsi nous sont rendues à travers les guerres et les fausses paix des saveurs découvertes près du Léman il y a vingt-cinq ans, et grâce à M. Pierre Girard, alors qu'on pourrait désespérer d'un équilibre dont ce léger ouvrage est encore une manifestation (et j'oubliais d'en signaler parmi les saveurs quelques traits satiriques courageux dont un certain américanisme fait les frais), nous pouvons encore rêver sous « l'arceau du rossignol », c'est-à-dire l'arc-en-ciel du poète qui écrit un roman.

Jean LEBRAU.

LA PATIENCE D'ULYSSE

par *Marc Beigbeder* (L'Arbalète)

La proverbiale astuce d'Ulysse, celle-là même qui nous ravissait sur les bancs de l'école, il a plu à Marc Beigbeder de la mettre sous le signe de la patience non gratuite. Son Ulysse est un individu pensant autant avec la tête qu'avec le mollet, infiniment conscient, qui s'oppose à la prudence de Philoctète par le souci d'être homme avant tout : « Un homme, ça pense, mais ça vit en même temps. Philoctète, c'est un cadavre qui médite. Je te le demande : que faire d'un cadavre, surtout quand il médite ? » Pour Beigbeder le moyen est simple : au dernier acte du proverbe il obligera le jeune Néoptolème à dérober à Philoctète l'arc sacré d'Hercule. Ulysse subordonne les subtilités qui risquent d'étrangler l'action et le guettent à son goût de sauver la Grèce. Un rire le délivre de ce que sa propre ruse a de facile et ce n'est que lorsque Néoptolème aura volé qu'Ulysse consentira à voir en lui un homme. D'où supériorité de l'action sur la pensée trop avide de se rejoindre ; d'où ruse certes, mais ruse justifiable.

Marc Beigbeder au cours de quelques feuillets a su employer ce style moderne de la tragédie mis en faveur par Gide, Giraudoux, Georges Neveux : c'est dire que la subtilité du dialogue fait pour une grande part le jeu de l'action. Une grâce de notre temps aura été d'admet-

tre des œuvres extrêmement littéraires où le mythe est dieu sur nos scènes ; cependant on imagine mal le proverbe de Marc Beigbeder joué ; l'esprit digressif qui se donnait libre cours dans *La Chute de Jézabel* est ici décanté jusqu'à une pureté un peu creuse. Ce qui fait l'attrait des pièces de Giraudoux, soutenues par un esprit et une poésie qui ne retombent point, risque d'être un échec pour ses suivants. Il faut se garder malgré tout de trop rapprocher cette *Patience d'Ulysse* des œuvres scéniques les plus significatives de notre époque. C'est à la fois une opposition de caractères et une leçon spirituelle ; elle touche aussi nos préoccupations en nous mettant devant certaine nécessité guerrière où l'on voudrait que Marc Beigbeder se montrât un peu plus brutal. Ulysse parle pour le bon motif contre Philoctète, image de l'intellectuel assez dangereusement idéaliste bien que blasé et dont les réflexions se perdent devant la nécessité du choix. Mais ce « bon motif » est sujet à caution ; ce n'est que lorsqu'il n'en sera plus question sur cette terre que les gens pourront respirer la paix. Il faut, en marge des Philoctètes et des Ulysses, imaginer un type d'homme neuf que les mystères de ce temps sont peut-être, après tout, en train de préparer.

Henri RODE.

MON PLUS CALME VISAGE

par *Raymond Dumay* (Gallimard)

Dès aujourd'hui on peut avancer sans trop de risques que le *Journal* de Gide sera l'excuse de tout un mouvement d'humanité sous le manteau que nous découvrirons peu à peu avec la permission du temps. Ce journal, plus qu'une clé de sa propre personnalité, est une sorte de passe-partout pour d'autres. Son rôle dans la littérature d'épanchement est des plus louables : il exige le nécessaire de l'individu, la note juste, conseille à chaque page de se défier des fausses valeurs. On ne peut y reprocher parfois qu'une intelligence infinie qui tourne à l'avarice. Il louvoie avec une clairvoyance sans défaut entre le culte de l'esprit et les à-côtés de l'homme : c'est du Montaigne revu par l'ascétisme spirituel et corporel, c'est du Pascal dépourvu de l'idée fixe de la religion, c'est du Gide. Cette mine inépuisable est pour le moins inimitable ; c'est ce qui lui garde une vertu de leçon qui n'est pas près de passer de mode. La pensée chez Gide devient art et ni la pensée ni l'art n'y perdent. Son journal, avec ses aveux, ses lâchetés, ses compromissions et ses tics, est un de ces univers dont seul le chaos pourra venir à bout. On peut appliquer sa manière de photographier la vie, l'incidente, le corps de l'homme dans la guerre, un salon, une matinée à Syracuse : Gide a emmené à son point de perfection le genre journal. S'il nous plaît de situer *Mon plus calme Visage* dans la ligne de la synthèse gidienne, ce n'est pas

que la pensée de Raymond Dumay soit gidienne (y en a-t-il une à la lettre ?) mais parce que Dumay a appris avec Gide à interroger les veaux à deux têtes et qu'on devine l'auteur de *Prétextes* dans une certaine mesure son professeur. (1) On peut reprocher baucoup au journal qu'il nous livre un peu prématurément, notamment un souci de forme qui, prenant pour prétexte l'extrême simplicité, retient parfois la pensée et l'abandon, les rend un peu courts et prudents. Dumay par moments y semble soucieux de ne pas déplaire à qui ? *Mon plus calme Visage* ne nous cache rien de sa vie sociale. Sorti de l'Ecole normale à la déclaration de la guerre, il se révèle à vingt-trois ans un homme imbu d'excellentes intentions à l'égard de son prochain et ne démentira pas son attitude même aux jours les plus noirs de notre malheur. Il est conscient de sa mesure harmonieuse, de ses capacités, sait fort bien ce qu'il aime ou déteste et prend pour nous séduire un ton d'enfant sage. Dumay ne paraît pas avoir traversé ces sphères d'inquiétude qui font les grandes confessions. On le dirait de prime abord parvenu à un état de sérénité et de certitude qui n'est supportable que parce qu'il est conscient. Dumay, certes, ne se veut ni plus beau ni plus remarquable qu'il est. C'est l'homme dans sa place en dépit de tout, qui nous dit son amour du paysan et du printemps en nous proposant de lui-même une géographie spirituelle déjà décantée. *Mon plus calme Visage* est un livre apaisant : on n'y pousse pas de cris, à peine quelques plaintes ; on n'y lance pas d'insultes mais des épigrammes réfléchies et le plus souvent judicieuses. Nous suivons tour à tour son auteur à l'école des E. O. R. de Saint-Maixent, à Maisons-Laffite puis en pleine guerre sans qu'il se défasse d'une maîtrise légère, point acérée, d'un besoin d'ordre et de plénitude qui restent par certains côtés des plus réconfortants.

La question se pose ici de savoir ce qu'a voulu prouver Raymond Dumay en nous donnant ses notes. Souci de ne rien perdre des rencontres de tous les jours, de se tenir en contact perpétuel avec la grâce terrestre, son journal au demeurant paraît lui servir d'instrument contre le désordre et le scepticisme inutile plus que contre le désespoir (2). En ce sens il lui est nécessaire, et à nous. Il l'est moins si nous espérons y trouver un aperçu lucide de la crise traversée par les consciences françaises au cours des mois qu'il commente. L'interrogation la plus pressante que soulève *Mon plus calme Visage* est donc de savoir si sa publication nécessairement incomplète est justifiable ;

---

(1) Page 101, dans un alinéa d'une syntaxe gidienne, Dumay reproche à Gide de faire goûter un peu de tout et de dire : Faites votre choix. Il préférerait : Voilà ce que j'ai choisi. Dumay ajoute : « Si je suis écrivain un jour, je veux d'abord qu'on ait confiance en moi ». Un exemple encore de ce que le bon professeur est celui qui nourrit des élèves contre lui.

(2) Dumay peut avoir des minutes de désespoir, il se remet très vite. (« Je crois que le bonheur est un long apprentissage et, si je suis parfaitement heureux maintenant, c'est que j'ai été longtemps malheureux ». P. 137).

mais sur ce point nous faisons volontiers confiance à Dumay qui a dû s'interroger et choisir. Plus qu'une révolte qu'il nous dissimule à demi ou pare de poésie, son journal est une passerelle entre lui et son lecteur. Il confie à ce dernier sa trinité : « La terre, l'amour et l'amitié », combien il souhaite le rendre heureux et nous apporte cet aperçu ingénieux des prolongements d'un art :

« Dabit, parlant de l'immortalité, s'écrie : « Qu'est-ce que quelques centaines d'année dans la suite des siècles ? » Ce n'est pas ainsi que j'entends l'immortalité. Je me jugerais immortel si un jour je suis parvenu à rendre un homme, un seul, plus heureux, ou plutôt à lui rendre le sens, assez rare, du bonheur, le premier homme que j'aurai conquis saura peut-être communiquer sa joie à un autre, à deux même s'il est éloquent et la chaîne continuera. Quatre vies m'auront suffi pour franchir un siècle, malgré toutes les guerres. Ainsi, oublié, sans lecteurs ni amis, j'aurai encore ma parcelle d'immortalité ».

D'autres notes de cette veine parsèment le livre de Raymond Dumay ; elles sont presque toujours convaincantes et fines. On voit par elles que bien plus qu'un journal de guerre *Mon plus calme Visage* est le *modus vivendi* d'un jeune romancier. Cette idée chez l'un d'eux d'apporter du bonheur avec ses livres est assez rare pour qu'on la souligne (1) Elle nous laisse sans défense et c'est par elle surtout que *Mon plus calme Visage* nous atteint. Raymond Dumay, dès ses débuts, se présente à nous épuré. Ne le regrettons pas : il est de ceux, si rares, capables de nous faire croire qu'on pourrait faire de la bonne littérature avec certains bons sentiments et n'est-ce pas en fin de compte la meilleure manière de comprendre le slogan gidien ?

Henri RODE.

CULTURE, ECOLE, METIER

par *Henri Charlier*

Curieux livre que celui dédié par le sculpteur Henri Charlier à la mémoire de son grand-père Clovis Bidet, vigneron, livre étroitement égocentrique, transpirant un contentement de soi étalé avec une naïveté qui serait charmante en toute autre occasion, (2) mais ne manquant ce-

(1) « Quand on a constaté chez tant d'écrivains l'incapacité totale d'exprimer l'amour de vivre, on s'étonne moins que tant de gens se laissent mourir ». (P. 148).

(2) Parfois jusqu'au plus haut comique (p. 121) ou jusqu'à la tartarinade (p. 77-78) : ...« *Nous* aurions pu ainsi réformer l'enseignement (!) et qui plus est créer un style (!). Seulement nous avions d'autres idées en tête, qui étaient de devenir nous-même un dessinateur profond si possible et de trouver ce que le dessin avait dans le ventre, c'est-à-dire quel est le fondement réel des arts plastiques. Je puis vous le dire maintenant (sic)... (...) *Je* voulais poursuivre ainsi la tâche commencée par Gauguin, Cézanne et Rodin (!). Malheureusement les mêmes causes qui ont travaillé à dissoudre toutes les disciplines de l'esprit arrêtèrent complètement la réforme des beaux-arts (sic), etc... »

pendant pas d'intérêt. Il y a là un homme vivant qui, sous prétexte de Réforme de l'Enseignement, monologue et ô miracle ! avec intelligence. M. Charlier idolâtre Bergson qu'il défend avec rage contre les méchants sociologues et les doucereux néo-thomistes. Sa thèse centrale cent fois répétée est que : « Penser ce n'est pas créer ni recréer le monde, c'est pénétrer profondément dans la nature des choses, y voir des rapports qui ont échappé aux yeux, rattacher entre eux les faits observés ». Je crois exactement le contraire. Il y a une solution par delà le réalisme et l'idéalisme ; ce n'est pas ici lieu de tenter de le démontrer.

Les réformes proposées visent à un chambardement général de l'enseignement : Ainsi le primaire serait basé sur l'étude du langage, c'est-à-dire de la logique (suit une philosophie du langage extrêmement juste et pénétrante) ; on ferait, à l'école, de l'analyse logique et on apprendrait le latin dans les textes « faciles » des Offices. On sait malheureusement comment se terminent en France des mesures du genre de celle-ci : par une vague formidable d'anticléricalisme ; c'est donc pour le moins inopportun. Immédiatement au dessus du primaire seraient les écoles techniques qui prépareraient à un métier, *apprentis et ingénieurs mêlés* : donc pas d'enseignement secondaire au sens actuel, celui-ci étant réservé aux écoles techniques des professions libérales, c'est-à-dire à une infime minorité. Toutefois une certaine équivalence dans les programmes permettrait de changer de profession en cas d'erreur d'aiguillage. Il faut en effet redonner aux jeunes gens le goût du métier. Occasion pour M. Charlier de lâcher une perle : « Cet état de choses appelle une réforme, c'est celle que nous préconisons ». (P. 86). L'enseignement secondaire devra faire *parler* latin (ceci est contraire à toute pédagogie, la version seule ayant un intérêt culturel), étudier la *technique* des sciences et non les résultats, la technique élémentaire des arts, et non l'histoire de la littérature, sans oublier (évidemment) les offices religieux. N'omettons pas bien entendu la culture physique et la musique jointe à la danse et au théâtre, car « c'est par le rythme » que se régénère l'homme ». Chose très originale, M. Charlier s'oppose aux cours de morale ; selon lui c'est pendant tous les cours que la morale doit être faite, à partir d'exemples.

Quant à l'enseignement supérieur, il devrait être remplacé par l'expérience pratique, auprès d'un maître admis par la corporation.

A vrai dire ce plan de réformes a moins d'intérêt que toutes les remarques en marge du sujet dont le livre est semé. On s'amusera des contradictions : « Même pour les non chrétiens, y lit-on, il y a une morale « naturelle » ; mais M. Charlier affirme ensuite la nécessité de défendre cette morale, ce qui prouve qu'elle est moins « naturelle » que la chute des corps. De même soutient-il que les philosophes n'ont pas droit de regard sur le gouvernement des peuples. C'est exact en un sens. On le suit moins quand il

déclare qu'une nation n'a pas à tenir sa parole si elle ne le peut. Voilà qui paraît, du point de vue chrétien, assez hérétique ; le mal est peut-être de donner sa parole quand il ne faut pas ou de n'avoir pas les moyens de la tenir, mais non le fait même de la tenir... Il fait grief à M. Jacques Maritain d'avoir écrit « nous vivons sous un régime de liberté » soit pourtant la stricte vérité si l'on s'en tient au sens des mots « liberté politique ». On appréciera fort peu son goût pour MM. Maurras et Bainville, prophètes qui ne comprirent à peu près rien à leur époque, malgré leurs prétentions, ses attaques miséreuses contre Briand, ses injures glorieuses contre les défenseurs de Guernica.

Mais on s'attache vraiment à toutes les pages où M. Charlier soutient ses idées esthétiques, qui sont loin d'être retardataires puisqu'il adore Claudel, Van Gogh et Satie. « Le beau, dit-il, est l'éclat du vrai » et il part en guerre contre le cubisme. Sur ce point encore nous ne serions pas d'accord : le beau *crée* le vrai à notre avis et aussi bien chez Laclos que chez Péguy. Nous pensons avec lui que tout grand art est métaphysique, mais contre lui qu'il est conquête et création d'un réel avec des matériaux originairement dépourvus de sens. Le cubisme avait raison, selon nous, de supprimer le sujet, de transformer chaque œuvre en une « machine de délectation » sans rapport avec les apparences du monde. Pour nous un grand écrivain n'est pas « un homme qui, ayant des idées, sait les exprimer », c'est un homme qui nous révèle l'ineffable à l'aide de mots, ses « idées » sont des phrases douées de mystérieux pouvoirs. C'est toute l'opposition Valéry-Claudel, où M. Charlier est du côté de Claudel...

Mais discuter avec lui sur ces sujets passionnants nous entraînerait trop loin. Que l'on sache cependant que on livre est dépourvu ni d'intérêt ni de talent.

Geneviève BOUSSARIE.

UNE VIE AVEC BLAISE PASCAL

par *Zacharie Tourneur* (Paris, Vrin 1943)

« Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux » disait La Rochefoucauld. Je crois bien que cela s'applique aussi aux unions intellectuelles. La fréquentation prolongée pendant des années d'un grand écrivain par un érudit aboutit généralement à des livres pleins d'une sorte de rancœur recuite. Je ne connais pas d'étude importante sur Amiel, par exemple, où on ne sente des signes d'agacement. Et voici le cas curieux de M. Tourneur. Ancien élève de l'Institut Catholique et de la Sorbonne, il est à la fois professeur et paysan saintongeais. On sait qu'il a soigneusement étudié les Pensées, et qu'il en a procuré deux éditions intéressantes qui corrigent sur plusieurs points les lectures fautives de ses prédécesseurs.

Voici qu'il nous donne, non pas exactement une biographie, mais un livre qui tient à la fois du récit de ses relations intellectuelles avec Pascal, et du portrait psychologique de celui-ci. Or, il est clair qu'il le hait. La table des matières qui résume l'ouvrage donne une idée de ces gentillesses : « Pascal était un nerveux, un malade, un violent et un exalté. On se demande si et comment il a pu acquérir et conserver un certain équilibre mental. Il a traîné son extrême sensibilité... avec son cortège de passions agitées... Sa passion des images eût pu le mener au seuil de la folie, si elle n'avait pas été dominée par la force de sa personnalité. Ce n'est pas à dire qu'il soit devenu un penseur, un philosophe... Le drame de sa vie a été de ne plus sentir d'agrément dans les pratiques de dévotion. Sa conduite morale présente des variations, des exagérations et des simagrées inquiétantes. Ce n'était ni un héros, ni un saint, non plus qu'un sage. Mais ce fut un artiste, poète et orateur, incomparable... ». Et voilà. Ajoutons que M. Tourneur, qui parle du catholicisme sur un ton qui n'est pas sans rappeler celui des défroqués, professe au surplus une philosophie d'inspiration empiriste sur la genèse des mécanismes psychologiques, de la raison et de ses principaux concepts, qui l'éloigne radicalement de toute compréhension de la pensée pascalienne. Si bien que de toute la vie de M. Tourneur, passée avec Pascal, il restera quelques lectures nouvelles pour quelques pensées, et quelques remarques ingénieuses sur des points de détail. Cela serre le cœur...

Robert KANTERS.

BORD A BORD

par *Jean Merrien* (Gallimard 1944)

Sans être de grandes dimensions, le troisième roman de M. Jean Merrien est assez complexe pour qu'il soit nécessaire d'en dégager les perspectives avec attention. Ce sont deux vies parallèles, de la fin de l'enfance à la fin de la jeunesse que l'auteur nous présente, celle de Gwénolé de Langonan, et celle de Marcel Daquin. C'est Gwen qui raconte, et qui veut principalement raconter Marcel, mais cela ne vas pas sans une peinture de lui-même. Au départ, les deux personnages, comme tous les adolescents bien nés, sont des « fils de roi ». Ils rêvent de s'accomplir et d'accomplir une œuvre, l'un dans la poésie, l'autre dans la musique. Et le récit, sans qu'il y paraisse trop, est celui de la manière dont la vie s'y prend pour dénouer ces ambitions, et défaire ces ambitieux. Avec beaucoup de retenue et de dignité, sans presque jamais abandonner le ton très simple du témoignage, M. Merrien nous montre les caractères progressivement modifiés par les événements de la vie ordinaire, et tout cela est très vrai et très naturel. C'est le roman de l'érosion de la personnalité par la vie entre

vingt et trente ans : action de la solitude, puis action du mariage, de la belle-famille, de la nécessité et du sport de gagner de l'argent... ce sont les expériences de Gwen. Et Marcel fait des expériences analogues, mais alors que Gwen part de la bourgeoisie aisée, l'autre lutte pour sortir de la demi-misère, si bien que son combat est plus dur, marqué de plus d'échecs et de déchéances... Mais aussi, il y apporte une tension plus douloureuse. Il développe des sentiments moins honorables, et, en même temps, dans sa stérilité, une ambition plus farouche. Et l'amitié, tout au long du livre, retient les deux vies côte à côte, bord à bord. Ce sera finalement Gwen qui s'adaptera, Gwen qui retrouvera la force de faire une œuvre, d'écrire un livre et de continuer sa vie, tandis que la maladie emportera Marcel. Ces thèmes, M. Merrien les traite avec une constante probité : son récit est naturel, informé d'une manière concrète et précise, qu'il s'agisse de la navigation ou du commerce des charbons, qui est l'occupation de Gwen. Et ce livre, où la part des fautes, des compromissions, des échecs est grande — grande comme elle l'est presque toujours et presque nécessairement entre vingt et trente ans — ce livre est finalement assez réussi pour que sa lecture soit tonique, et sa leçon, une leçon d'optimisme.

Robert KANTERS.

MEMOIRES D'ADAM

par *Pierre-Albert-Birot* (Editions Balzac)

Nous connaissions une histoire de la création du monde d'André de Richaud, mais ce dernier, en nous contant les choses à sa façon se gardait de nous livrer toutes les pensées d'Adam. Son poème en prose était d'un lyrique et d'un triste : sa *Création du Monde* finissait sur le meurtre prophétique d'Abel : dès lors Richaud sous-entendait que les hommes n'auraient plus qu'à se partager les restes du paradis terrestre. Non moins sceptique mais plus littéraire en dépit du style familier, Pierre Albert-Birot a imaginé une création uniquement vue et définie par Adam, qui invente l'écriture pour confier ses découvertes, s'étonne d'entendre, de voir et d'écouter. « C'est pourtant ma plaisance, songe ce dernier, qui devrait conduire le vouloir de toutes les choses, même le vouloir du grand vrai ». Eh bien il n'en sera rien ; cet Adam qui est tout vérité, tout innocence et jouit d'un orgueil charmant, s'aperçoit bien vite qu'il n'est que pour une faible part dans les mystères de ce monde. Il use rapidement les plaisirs tactiles de la terre et de l'eau. Désormais on attend Eve et la voici prévue sous les traits du serpent. Adam est émerveillé par cet être presque semblable à lui et pourtant si différent, qui parle son langage et pour qui il invente le féminin. Eve, on le devine, a la langue bien pendue et découvre beaucoup plus de beautés sur la terre que dans le ciel, et c'est

à Adam troublé, déjà homme, de se demander si sa compagne n'a pas raison. C'est elle (son contraire et sa pareille) qui prend la place de ce ciel inaccessible et rend peu à peu Adam semblable au commun des mortels. La rencontre même de son Créateur ne fait que ramner Adam aux limites de sa condition d'humain. Adam, aux yeux du Créateur, s'occupe un peu trop de ce qui le dépasse ; il empiète sur le pouvoir de son Dieu et celui-ci se charge de lui rabattre le caquet. Sa conclusion est : « Eve, ma fille, je compte sur toi pour empêcher Adam de se perdre dans son labyrinthe encéphalique et sache lui apprendre à dire : *Vade retro, Satana* ». On voit ici suffisamment la leçon philosophique qu'on peut tirer de ce qui précède. Mais avec Dieu-de-Gauche, au cours d'un récit un peu brouillé et plein de digressions, Adam retrouvera un certain équilibre spirituel. Dieu-de-Gauche est le contraire de Dieu-de-Droite (le Créateur). Il est celui qui comprend, assez insidieusement du reste, qui permet, donne le feu, monstre magnifique et terrible. Il fait la part de ces divinités pleines de charmes que les simples nomment « mauvais esprit » et naturellement Eve l'apprécie beaucoup. Dès lors les expériences se succèderont qui feront d'Adam un déchiffreur d'oracles. Cette partie du livre de Pierre Albert-Birot, un peu nombreuse, n'est pas sans attrait mais tourne parfois à la fausse épopée. Joies et malheurs se mêleront dans la conscience d'Adam, Dieu-de-Droite et Dieu-de-Gauche se contrarieront et s'entendront à faire la terre laide ; enfin Adam découvre la mort, il tue, et aux dernières pages de ses mémoires se propose courageusement de remettre la vie en ordre et de reprendre toutes les histoires de ce monde. Le mythe de Sisyphe, cher à Albert Camus, est désormais créé.

Pierre Albert-Birot se tire avec esprit de son récit. Il se plaît à un humour assez désabusé qui rappelle certaines pages de son *Rémy Floche*. Un brin de truculence n'est point pour déplaire dans ces mémoires assez compliqués et obligatoirement arbitraires. On voudrait son Adam parfois d'une innocence moins nécessaire, coulant davantage de source si j'ose dire, et son paradis terrestre moins préparé à la réflexion. Pierre Albert-Birot est amoureux du mythe imaginatif. Il s'est attaqué à un sujet difficile et l'on suit son travail d'équilibriste avec plaisir jusqu'au bout.

Jean SARDE.

LE THEATRE

SODOME ET GOMORRHE

par *Jean Giraudoux* (Grasset)

Au début Dieu créa le couple. Ainsi Giraudoux pose-t-il le problème de l'homme et de la femme. Dieu ne les a pas créés l'un après l'autre « Il n'y a jamais eu de créatures, il n'y a jamais eu que le couple » (134). L'homme et la femme séparés, c'est, autour d'eux, le désert et la solitude. Mais qu'ils soient ensemble et ce désert se peuple de présences amies, le monde l'anime d'une vie plus chaude, l'existence sourit de promesses nouvelles (137). Le couple cela veut dire une union stable, non pas une exaltation sentimentale fiévreuse et fausse.

« C'était, dit Lia pensant aux premiers temps de son mariage, c'était merveilleux de réel, de bonheur, c'était vrai, c'était sans amour... » (26).

Pourtant, sur ce couple heureux se manifestent maintenant d'inquiétants symptômes. Les qualités qui éclataient autrefois sur Jean, Lia ne les voit plus. Eteintes sur lui, elles se rallument sur d'autres (29). Lia et Jean vivent maintenant dans deux mondes différents : ils ne contemplent plus le même soleil, les mêmes arbres, le même ciel (31).

Autour d'eux la même crise se développe dans d'autres couples que Giraudoux a disposés autour du premier pour nous montrer sans doute que cette crise peut prendre des aspects différents. Ainsi Ruth exhale sa déception de la monotonie de Jacques. Dans ses bras elle le trompe en pensant à Jean, tandis qu'au même instant Jacques pense à Lia (58). Enfin, si l'union de Samson et de Dalila ne se dénoue pas c'est qu'elle est une pauvre union fondée sur le mensonge, sur l'aveuglement de Samson, la rouerie de Dalila. « Moi, j'ai choisi le plus bête... »

Encore ces couples sont-ils médiocres. Mais celui de Jean et de Lia, celui que Dieu « a voulu et fait le plus aimant, le plus loyal, le plus sain » ? (122) Le créateur ne comprend pas.

Il se demande quel est ce secret qui lui échappe « Le secret de cette malfaçon, le vice du couple » (122). Alors il va faire des expériences. Il va faire s'affronter l'homme et la femme devant témoins et sans témoins. Il va faire connaître à la femme un autre homme, à l'homme une nouvelle femme. Il va leur montrer, menaçante, la catastrophe qui les anéantira tous deux dans l'engloutissement de Sodome et de Gomorrhe. Il éclaire Jean et Lia « à toutes les lueurs, pour voir quel peut bien être ce couple humain qu'il a créé, à l'incendie, au soufre, à la mort. » (121) Ces expériences nous donnent les scènes princi-

pales, les étapes de la pièce. De ces confrontations de Jean et de Lia naissent mille remarques diverses sur l'homme et la femme. Sur la scène c'est d'ailleurs ce miroitement d'idées que le spectateur perçoit le mieux. Mais, de certains moments du dialogue, on peut dégager l'idée centrale, la réponse de l'auteur à la question qu'il s'est posée : Où se trouve le vice du couple ? Dans la contrariété des deux natures qu'il réunit.

Giraudoux a, de la femme, une idée singulièrement favorable. La femme est héroïque. C'est à l'héroïsme de Lia que le ciel s'adresse pour la faire revenir à Jean (130-140). Lia ne se laisse arrêter ni par les conventions ni par les risques : c'est elle qui provoque l'explication, elle qui décide la rupture.

Si la femme est héroïque c'est qu'elle se donne tout entière à son sentiment. L'homme se réserve, reste modéré, convenable. Lorsque Jean quitte Lia « il suit les méandres de l'allée. Trois S et un 8 complet, voilà sa ligne de déflagration dans le courroux ou le désespoir » (126). Tout entière à son sentiment actuel, la femme vit dans le présent tandis que chez l'homme « le présent n'est que le transparent de la mémoire. » (67) La femme est ainsi toute sincérité, toute passion. Elle met dans la vie du cœur son besoin d'absolu.

Cette exigence d'absolu elle l'apporte dans l'amour. « Je m'appelle femme, je m'appelle amour. » (81) Or, qu'est-ce que l'amour parfait sinon le mélange de deux être ? « L'amour est noble non pas quand il érige deux êtres en couple modèle mais quand il les broie et n'en fait qu'une poudre, quand il les malaxe et n'en fait qu'un corps » (74). La femme se mélange si bien à son amant qu'elle ne sent plus que par lui, qu'à travers lui. « Nous en sommes toutes là. A chercher l'Univers où les femmes ne vivent pas pour leur propre compte » (38).

Cette femme qui se donne « qui se jette sur l'homme, de face, de toute sa force, toute ouverte », va-t-elle rencontrer un compagnon en qui Dieu ait prit soin de placer un égal besoin de se donner ? Nous touchons là au vice du couple. Le compagnon se réserve.

« Tu ne m'as jamais rien donné ! dit Lia. Tu ne m'a jamais rien donné que toi-même et avec quelles réserves !... Tu ne m'as donné ni la vue des filles qui passent, ni le fond de ton silence, ni ton dieu. Tu as mis sur ta vie pour ne pas me la donner quand pourtant ton amour soufflait à la détacher, le plomb de ton travail » (69).

« Que je l'atteigne, dit-elle à l'ange, que je le touche, c'est tout ce que je demandais. » Mais Jean était loin, très loin, emporté très haut sur son tapis volant. (39)

Aussi un jour Lia se reprend, se dégage. Elle sent son corps, sa personne renaître à l'individualité, à la solitude (75). Incapable de se satisfaire d'un amour relatif, elle fonce sur le mal, provoque l'explication que sous le prétexte de sa fatigue ou de sa pudeur, l'homme voulait éluder. Et comme le débat n'aboutit pas à une réconci-

liation, c'est elle encore qui, à sa manière brutale et décisive, rompt avec Jean.

Alors elle se tourne vers l'ange, vers Dieu. Elle n'est plus que nausée de la chair, pureté. Mais comme à l'Edmée de « Choix des Elues » la grâce de la vie mystique lui est refusée, l'ange la rejette.

Et dans ce refus l'ange lui répond ce qu'aurait pu répondre ce pauvre Jean un peu falôt dont les répliques ne servaient que d'amorces à de nouveaux réquisitoires de Lia.

Il lui répond : « Infâme ! Ce n'est pas ton amour qui m'offense, c'est ta fraude. Tout ton dévouement est appât, ton offre, avidité ! »

Car ce besoin de donner est aussi besoin de prendre. Se mêler à l'autre c'est aussi mêler l'autre à soi. Et la nature de l'homme veut qu'il se défende contre cette dissolution de son être. Si la femme veut se fondre, l'homme ne cherche qu'à se concentrer, se ramasser. « Ainsi sont-ils devant la mort. La femme sombrant et se fondant dans le chaos... l'homme pétillant d'identité » (147). L'effort amoureux de la femme ne lui apparaîtra donc que comme une tentative obstinée et aveugle (152) pour le violer, pour troubler le calme, le silence, la pureté de sa vie profonde, pour déformer son être réel. Et ceci rejoint les réactions du Costals de Montherlant et de l'Aaron de Lawrence.

Aussi Jean n'est-il pas loin de préférer à cette femme supérieure qu'est Lia, une Ruth sans esprit, sans courage et sans franchise mais, du moins, simple et naturelle. Un être sans exigence et sans influence qui le laisse intact. Un être de chair en qui il a trouvé « un coin d'ange ». Et ceci nous fait de nouveau songer aux solutions de Lawrence.

Cet espoir n'est d'ailleurs indiqué qu'en passant. La conclusion de Giraudoux est pessimiste. Sodome et Gomorrhe sont anéantis. Les hommes et les femmes s'engloutissent dans la mort séparés.

Des deux idées que nous voyons se dégager de cette analyse l'une nous paraît propre à Giraudoux, l'autre à son époque, à notre époque. La première est l'idée de la femme. La femme virile, de Giraudoux, s'oppose curieusement aux créatures de Montherlant. Elle est héroïque parce que passionnée. Celle Lia qui veut une seule chose : l'union absolue — va rejoindre une Electre qui sacrifie tout à un seul but : la justice absolue, une Edmée qui, discrètement, durement, se sépare de tous les êtres pour sentir un seul être : l'Absolu.

Quant à l'idée de la lutte entre l'homme et la femme, de leurs besoins et de leurs exigences contraires, nous avons déjà dit qu'on la retrouverait chez d'autres auteurs. Il y a là un thème éternel mais qui, peut-être, prend à notre époque une forme particulière. En d'autres temps, on nous eût montré ce drame du couple, naissant de la passion non partagée, de l'infidélité, de la lassitude. Nous le voyons ici découler inévitablement de deux natures contraires. La

femme veut le mélange, l'homme la distance. N'est-ce pas que l'homme d'aujourd'hui, sous l'influence de morales nouvelles, tend à devenir plus froid, plus dur — et que la femme, restée amoureuse et sentimentale, lui paraît désormais un poids qui risque de l'entraver dans son effort ? Cela, il faut l'ajouter, n'est d'ailleurs qu'à peine suggéré par Giraudoux qui, au contraire, semble souvent mieux comprendre et mieux défendre le point de vue de la femme que celui de l'homme.

Pierre CHAMPROMIS.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS